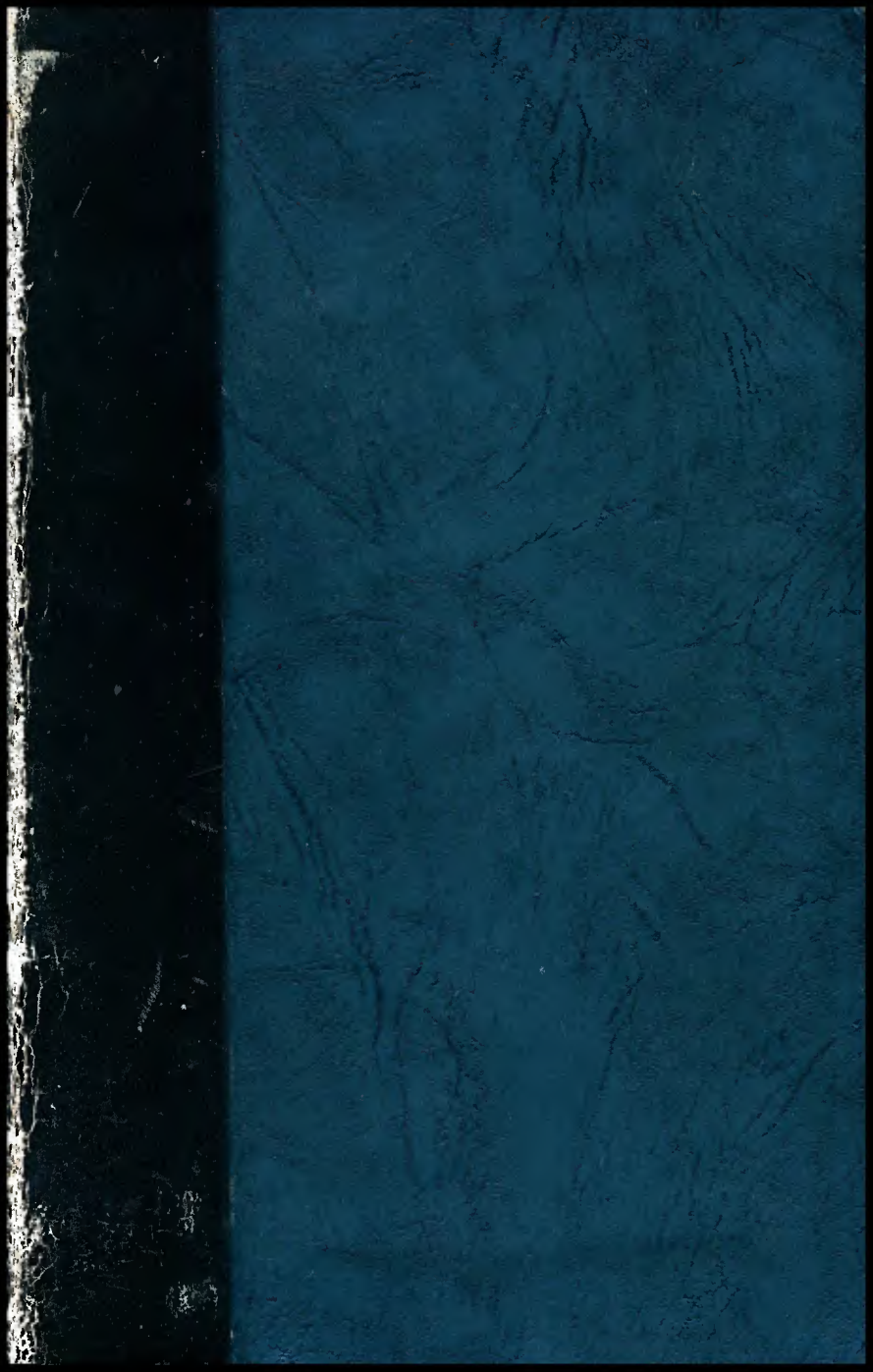
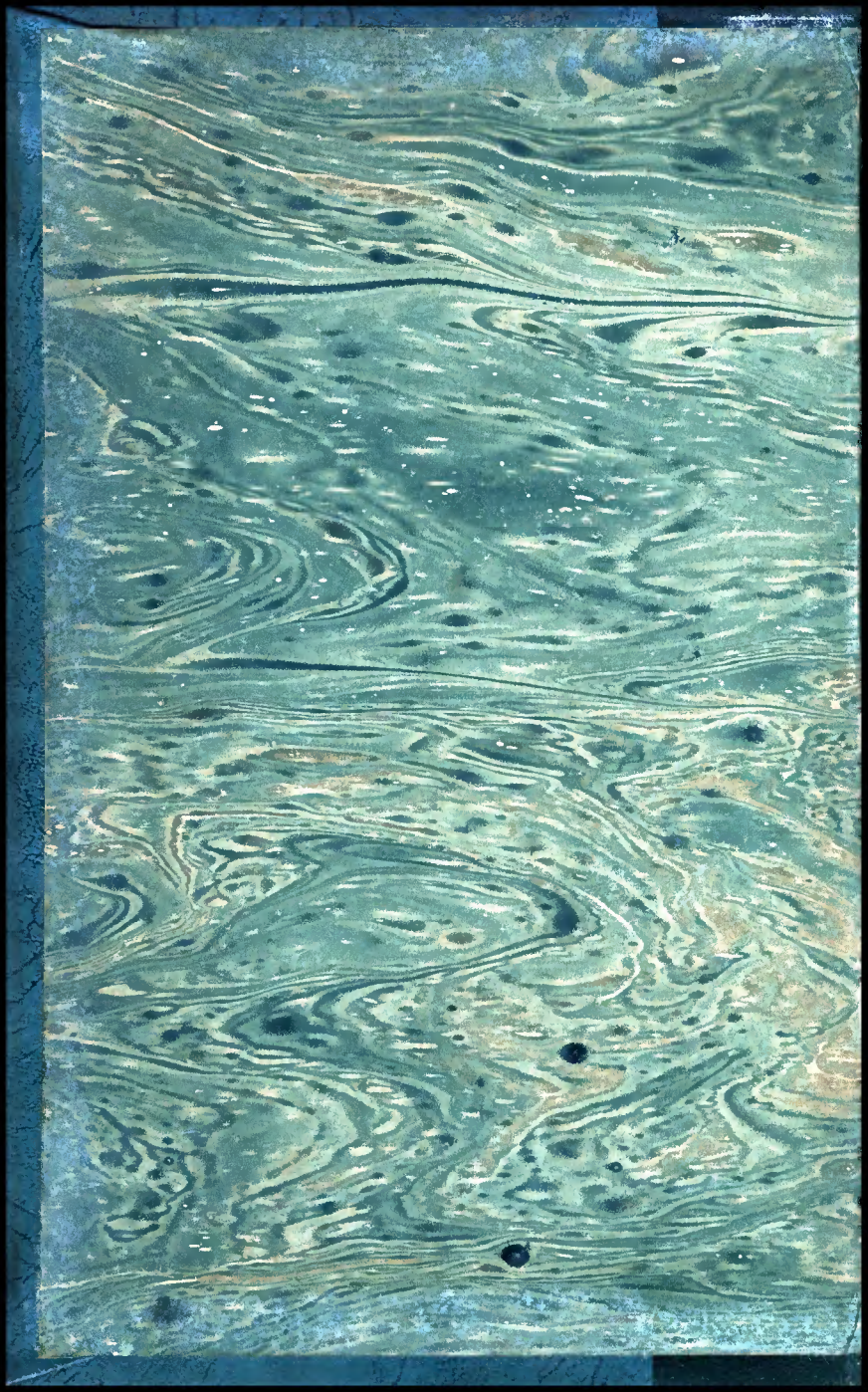
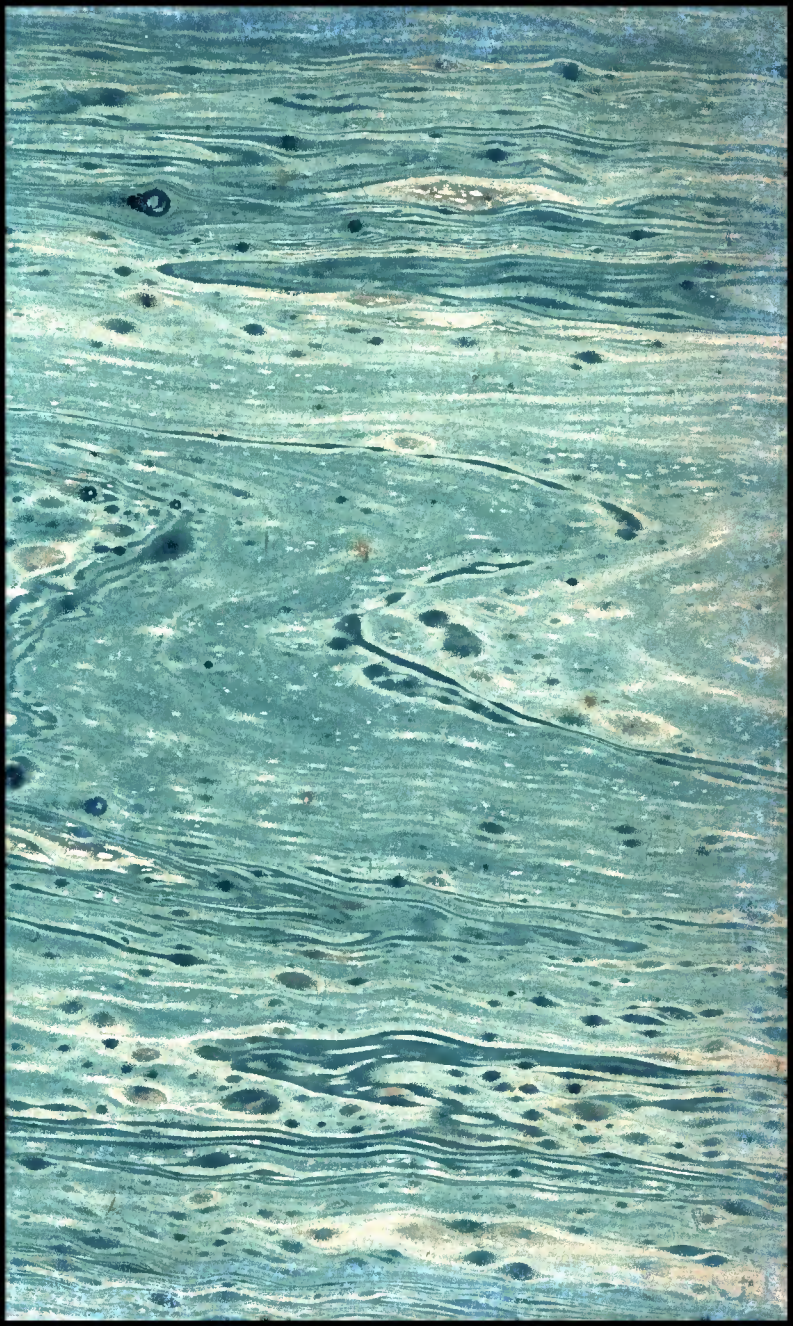






90853

LES PENSÉES

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE EXPLIQUÉS

EN VENTE :

L'ILIADE d'Homère, par *A. Puech*, de l'Institut.

L'ODYSSÉE d'Homère, par *V. Bérard*, de l'École des Hautes Études.

ŒDIPE-ROI de Sophocle, par *Maurice Croiset*, de l'Institut.

HIPPOLYTE d'Euripide, par *Louis Méridier*, Professeur à la Sorbonne.

LES PHILIPPIQUES de Démosthène, par *A. Puech*, de l'Institut.

LES CATILINAIRES de Cicéron, par *H. Bornecque*, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

L'ÉNÉIDE de Virgile, par *Constans*, Professeur à la Sorbonne.

LES SATIRES de Juvénal, par *Pierre de Labriolle*, Professeur à la Sorbonne.

LA CHANSON DE ROLAND, par *Ed. Faral*, Professeur au Collège de France.

LES ESSAIS de Montaigne, par *Gustave Lanson*, Directeur honoraire de l'École Normale Supérieure.

DON QUICHOTTE de Cervantes, par *Paul Hazard*, Professeur au Collège de France.

LE CID de Corneille, par *Gustave Reynier*, Professeur à la Sorbonne.

POLYEUCTE de Corneille, par *J. Calvet*, Professeur à la Faculté Libre de Paris.

LE MISANTHROPE de Molière par *René Doumic*, de l'Académie Française.

LES FEMMES SAVANTES de Molière, par *G. Reynier*, Professeur à la Sorbonne.

LES PENSÉES de Pascal, par *Fortunat Strowski*, de l'Institut.

L'ART POÉTIQUE de Boileau, par *Marcel Hervier*.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE de J.-J. Rousseau, par *Daniel Mornet*, Professeur à la Sorbonne.

LE ROUGE ET LE NOIR de Stendhal, par *A. Le Breton*, Professeur à la Sorbonne.

PORT-ROYAL de Sainte-Beuve, par *Victor Giraud*.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES de Victor Hugo, par *P. Berret*.

BRAND d'Ibsen, par *P. G. La Chesnais*.

PÊCHEUR D'ISLANDE de P. Loti, par *L. Barthou*, de l'Académie Française.

EN PRÉPARATION :

LES VERRINES de Cicéron, par *J. Carcopino*, de l'Institut.

GARGANTUA de Rabelais, par *Abel Lefranc*, de l'Institut.

HAMLET de Shakespeare, par *L. Gillet*.

LES MISÉRABLES de Victor Hugo, par *Georges Ascoli*, Professeur à la Sorbonne.

LES ANNALES DE TACITE, par *Fabia*, de l'Institut.

LA DIVINE COMÉDIE de Dante, par *A. Jeanroy*, de l'Institut.

CINNA de Corneille, par *R. Jasinski*, Professeur à la Faculté de Lille.

LE PÈRE GORIOT de Balzac, par *Marcel Bouteron*.

ANDROMAQUE de Racine, par *Daniel Mornet*, Professeur à la Sorbonne.

HERNANI de Victor Hugo, par *Mario Roustan*.

LES CONTEMPLATIONS de Victor Hugo, par *Maurice Levaillant*.

LES CAVALIERS d'Aristophane, par *O. Navarre*, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE EXPLIQUÉS
Publiés sous la Direction de RENÉ DOUMIC *de l'Académie Française*

LES PENSÉES *de Pascal*

ÉTUDE ET ANALYSE

PAR

FORTUNAT STROWSKI

DE L'INSTITUT

MELLOTTÉE, ÉDITEUR

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE - PARIS VI[e]

JUSTIFICATION DE TIRAGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
5 EXEMPLAIRES SUR JAPON
DE LA MANUFACTURE IMPÉRIALE
NUMÉROTÉS DE A A E
25 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER NUMÉROTÉS DE 6 A 30
200 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ
PUR FIL OUTHENIN-CHALANDRE
NUMÉROTÉS DE 31 A 230
L'ÉDITION ORIGINALE DE CET
OUVRAGE PORTANT LA MARQUE Ω
A ÉTÉ TIRÉE SUR VERGÉ
PUR FIL OUTHENIN-CHALANDRE

LES PENSÉES DE PASCAL

CHAPITRE I

LA PSYCHOLOGIE INTELLECTUELLE DE PASCAL

L'Education de Pascal. — La machine a calculer. — L'équilibre des liqueurs. — Les considérations mathématiques.

Les *Pensées de Pascal* ne sont pas un livre. Elles ne forment pas, comme les *Essais de Montaigne*, des sortes de « mémoires » au jour le jour. Elles ne sont que des fragments de toutes espèces, les uns complets, les autres inachevés, les uns longs, les autres brefs, — des centaines et des centaines de fragments, recueillis et rangés au hasard dans un manuscrit qui nous les a conservés.

Ces fragments sont en réalité les points d'affleurement de la Pensée de Pascal, pendant les six dernières années de son existence. Ce sont les notes où se fixait, par places, selon les heures et les circonstances, la vie de sa Pensée.

Or, cette vie avait ses lois, cette Pensée avait sa méthode et son habitude, — les mêmes à

travers toute l'existence de Pascal et dans tous les ordres. Pour pénétrer dans les Pensées, il faut donc connaître l'habitude et la méthode de la Pensée vivante.

Sans prétendre raconter tout Pascal, nous nous contenterons de reconstituer les épisodes saillants où la « démarche » de son esprit se révélant le plus clairement nous initiera le mieux à sa méthode.

Blaise Pascal est né à Clermont d'une vieille et ancienne famille d'Auvergne, aux innombrables ramifications. Son père, Etienne Pascal, avait une situation assez relevée : président en la Cour des Aides, on l'appelait le *président* Pascal, comme l'auteur de l'*Esprit des Lois* s'appellera le *président* Montesquieu.

Le président Pascal avait une réputation de savant et d'honnête homme. Retiré à Paris peu après la mort de sa femme, il était devenu un personnage à la ville, dans le monde et parmi la bourgeoisie ennoblie ; il était de moyenne fortune.

Blaise arriva très jeune à Paris ; il fut élevé par son père et sa sœur aînée Gilberte. Le président se chargea de son instruction, qu'il fit par principes.

« Sa principale maxime dans cette éducation, raconte Gilberte Périer, était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage ; et ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer par lui ap-

prendre le latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fît avec plus de facilité ».

La seconde était de remonter autant que possible à des principes généraux. « Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues ; il lui montrait comme on les avait réduites en grammaires sous de certaines règles ; que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer : et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre. Cette idée générale lui débrouillait l'esprit, et lui faisait voir la raison des règles de la grammaire ; de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait et il s'appliquait précisément aux choses à quoi il fallait le plus d'application ».

Le président, ami de Gassendi et bon physicien, y ajoutait les expériences ; il y forma son fils. Pour attirer son attention, il « choisissait certains effets extraordinaires de la nature, comme la poudre à canon et d'autres choses qui surprennent ».

L'enfant prit ce pli. « Il voulait savoir la raison de toutes choses ; et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas, ou qu'il disait celles qu'on allègue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentait pas ; car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux ; et on peut dire que toujours et en toutes choses la vérité

a été le seul objet de son esprit. Puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance. Ainsi dès son enfance, il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment ; de sorte que quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même ; et quand il s'était attaché à quelque chose, il ne la quittait point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui le pût satisfaire ».

A onze ans, ayant remarqué le bruit que faisait un plat de faïence quand on le frappait avec un couteau, Blaise voulut savoir pourquoi le bruit s'éteignait dès qu'on mettait la main dessus et il en fit un traité « qui fut trouvé tout à fait bien raisonné ».

L'initiation de l'enfant à la géométrie fut dramatique : « Mon père, dit Mme Périer, ne voulut point que mon frère en eût aucune connaissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour la langue latine, et les autres langues dans lesquelles il voulait le perfectionner. Par cette raison, il avait serré tous les livres qui en traitent, et il s'abstenait d'en parler avec ses amis en sa présence ; mais cette précaution n'empêchait pas que la curiosité de cet enfant ne fût excitée, de sorte qu'il priait souvent mon père de lui apprendre la mathématique ; mais il le lui refusait, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettait qu'aussitôt qu'il saurait le latin et le grec, il la lui apprendrait. Mon frère voyant cette résistance, lui demanda un

jour ce que c'était que cette science, et de quoi on y traitait ; mon père lui dit, en général, que c'était le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, et, en même temps, lui défendit d'en parler davantage et d'y penser jamais. Mais cet esprit qui ne pouvait demeurer dans ces bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la mathématique donnait le moyen de faire des figures infailliblement justes, il se mit même à rêver sur cela à ses heures de récréation ; et, étant seul dans une salle où il avait accoutumé de se divertir, il prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant des moyens de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux et les autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul ; ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en savait pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions ; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi de suite. Après ces définitions il se fit des axiomes, et enfin il fit des démonstrations parfaites ; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa les recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendit ;

il le trouva si fort appliqué, qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue ».

Ce récit a été contesté. On a préféré celui de Tallemant des Reaux qui réduit cette prouesse à la lecture d'Euclide. Je ne sais pourquoi, de deux témoignages, on écarte le plus direct. Et comment, si l'enfant n'a pas fait autre chose que lire les six premiers livres d'Euclide avec une rapidité inimaginable, expliquer le détail de la 32e proposition ?

Si l'on a peine à croire la version de Gilberte Périer, c'est parce qu'on ne connaît pas la nature du génie de Pascal ; il n'a pas *deviné*, il n'a pas *inventé*, il a combiné. Dans le silence, avec une concentration d'esprit qui l'isolait de la vie, il a combiné en son génie, tout ce qu'il avait entendu dire, tout ce qu'il avait déduit, tout ce qu'il avait compris. Sa sœur nous dit bien que cette découverte fut faite patiemment et en « allant de l'un à l'autre ».

***

Laissons passer les années. Blaise grandit, il reste le compagnon de son père ; à côté de lui sa petite sœur Jacqueline devient une étoile du monde ; des incidents troublent la tranquillité de la famille ; son père voyant diminuer une fortune pas très grande, se permet des protestations vives que Richelieu ne pouvait tolérer, et fuit

devant la colère du Cardinal. Jacqueline, à force de candeur enfantine et de gentillesse, obtient son pardon, il entre en faveur ; il est adjoint, pour les finances, à l'Intendant de Normandie, et le cardinal spécifie, en désignant le président, qu'il compte bien le voir aidé par Blaise, que ses dons mathématiques ont déjà rendu célèbre.

Blaise est à Rouen. Il aide son père. On passe des nuits à faire des « états » car l'on compte par deniers, sols, livres, 12 deniers pour un sol, vingt sous pour une livre, et on n'en finit pas !

Pascal n'est pas découragé par la surcharge d'un tel labeur, et si ingrat. Il n'a pas un instant la chimérique pensée de changer l'ordre de numération. Mais il conçoit l'idée — fabuleuse pour le temps, — qu'une machine (du bois, du cuivre, des roues) fera aussi bien qu'un cerveau humain, ce qui semble être le plus haut effort de l'intelligence humaine : il conçoit la première machine à calculer !

Pour réaliser sa conception, il mania lui-même le bois, le cuivre, l'ivoire. Il se servit de la lime. L'art des instruments de précision était tout à fait rudimentaire. On ne savait pas encore tailler les engrenages par roues dentées. On ignorait l'usage des vis et des rivets. Tout était inconnu ; personne n'avait encore étudié la souplesse, la ductilité et la résistance des différents métaux. Pascal eut donc tout à apprendre. Aidé d'un ouvrier, il tenta plus de *cinquante* essais. Il amena

sa machine à un tel degré de perfection que tout le monde pouvait s'en servir, qu'elle était légère, petite (à peine plus grande qu'une boîte à gants et de la même forme) et enfin aisément transportable.

Il se fit donner un privilège qui était comme un droit de propriété et un brevet d'invention. Il pensa en même temps à tirer profit de son invention. Il en fit commerce. J'ai cherché et trouvé le prix qu'on la payait : cent livres !

Or, *toute sa vie*, il s'est acharné à la perfectionner et à la conduire vers des opérations de plus en plus compliquées. Après la multiplication et la division, il voulait qu'on y pût faire des extractions de racines. Il ne l'a jamais abandonnée, — ni nous non plus ! Les compteurs, si en usage, ont pour ancêtres « la roue Pascal ».

Voici un second ordre de recherches et propre à montrer plus complètement la marche habituelle du génie de Pascal et sa ténacité.

En 1646 un ingénieur passe à Rouen, et parle au président Pascal d'une expérience paradoxale inventée par Torricelli, et que personne n'avait pu répéter : il fallait des tubes de verre, du mercure. Blaise et son père s'y intéressent. Avec sa merveilleuse adresse de main, le jeune homme la réalise et la recommence plusieurs fois. C'est l'expérience du tube barométrique.

Elle aurait pu rester une curiosité stérile, un prétexte à visions cornues (pensez au P. Noël et

au Père Valerian Magni). Mais Blaise en est frappé ; il y entrevoit des conséquences à la fois précises et étendues. Il analyse le phénomène en savant. Au lieu de simplifier son expérimentation, il la complique : il remplace le mercure par de l'eau, de l'huile, du vin, — il emploie des tubes de toutes longueurs et de toutes formes — et il arrive à quelques constatations constantes et assurées.

Dans le tube de verre renversé sur une cuve, le liquide, quel qu'il soit, mercure, huile ou vin, reste suspendu à une hauteur, toujours la même pour chaque corps et proportionnelle à sa densité. Au-dessus, l'espace « vide en apparence » qui sépare le liquide du sommet du tube, est « vide » en réalité.

Et quelle est la cause de la suspension du liquide ?

Ecartant une vieille chimère d'école : l'horreur de la nature pour le vide, Pascal suppose que le poids de l'air est la cause du phénomène, et il invente, pour le prouver, trois expériences, l'une dite « du vide dans le vide », l'autre dite du Puy de Dôme et la troisième de la « vessie de carpe ». Ces trois expériences sont plusieurs fois recommencées et diversifiées, et Pascal établit ainsi cette vérité à peine pressentie par quelques imaginatifs, et contredite par la métaphysique et l'école, que l'air est pesant.

Il a inventé le baromètre ; il en détermine tout de suite le double usage : mesurer l'altitude des lieux, prévoir le temps.

De là, il passe à d'autres utilités. Le tube barométrique, dont il a enseigné l'usage, est une véritable machine à faire le vide ; il ouvre donc aux hommes l'étude du vide. Imaginons où serait la science moderne sans baromètre et sans machine à faire le vide !

Mais pendant que la fécondité de l'expérimentation conduit Pascal de découverte en découverte, ses réflexions théoriques sur certaines difficultés qui l'arrêtent dans l'explication des phénomènes ainsi observés ne seront pas moins fécondes.

Pascal a remarqué que la forme et la contenance des tubes, la quantité du liquide qu'ils contiennent n'ont aucune influence sur la hauteur de la colonne liquide, et il se heurte à ce paradoxe d'une même colonne d'air, c'est-à-dire d'un même poids d'air, faisant équilibre à des poids de liquide très différents. L'étrange équilibre

C'est dans un traité qui est un chef-d'œuvre de l'esprit humain que Pascal débrouilla ce paradoxe. Il prouva que les liqueurs pèsent non pas selon leur quantité, mais selon leur hauteur. Il démontra cette vérité par des expériences, il la confirma par des considérations de mécanique théorique et de géométrie. Il en déduisit une application pratique : « Un vaisseau plein d'eau, écrit-il, est un nouveau principe de mécanique et une machine nouvelle pour multiplier les forces, à tel degré qu'on voudra, puisqu'un homme par ce moyen

pourra enlever tel fardeau qu'on lui proposera. » C'était la presse hydraulique.

Il aurait pu faire valoir le caractère merveilleux et invraisemblable de cette invention, il se plut au contraire à la rattacher aux anciennes machines, et à des principes universels : « L'on doit admirer, dit-il, qu'il se rencontre en cette machine nouvelle, ce qui se trouve en toutes les anciennes, savoir le levier, le tour, la vis sans fin, etc., qui est que le chemin est augmenté en même proportion que la force. » Et il ajoute, après avoir donné une construction géométrique de l'équilibre : « J'ai démontré par cette méthode dans un petit traité de mécanique, la raison de toutes les multiplications qui se trouvent dans tous les autres instruments de mécanique qu'on a jusqu'à présent inventés. »

Mais il n'oublie pas son objet principal : « Cette machine de mécanique pour multiplier les forces étant bien entendue, fait voir la raison pour laquelle les liqueurs pèsent suivant leur hauteur et non pas suivant leur largeur dans tous les effets que nous en avons rapportés. »

Ainsi disparaît le paradoxe contre lequel se heurtait la vérité : « Quelque grosseur qu'ait la pompe, dit Pascal au chapitre III de *la pesanteur de l'air*, l'eau s'y élève toujours à la même hauteur, comme nous l'avons montré dans l'équilibre des liqueurs. »

Est-ce tout ? Pas encore ? Pascal s'est demandé

lui-même pourquoi ces vérités qui n'étaient pas très difficiles à découvrir sont restées si longtemps ignorées. Il en attribue la cause à trois erreurs, ou comme nous dirions à trois préjugés dont la source se trouve dans le respect aveugle des anciens : « On a cru presque de tout temps, écrit-il, que l'air est léger parce que les anciens auteurs l'ont dit et que ceux qui font profession de les croire les suivaient aveuglément... ». Il s'est donc demandé dans quelle mesure ce respect n'était qu'une superstition dangereuse. Il a composé sur ce sujet difficile, un traité dont nous possédons quelques fragments et qui devait servir de préface au grand traité du vide.

Il y disait que pour les matières historiques « dans l'histoire, dans la géographie, dans la jurisprudence, dans les langues et surtout dans la théologie, enfin dans toutes celles qui ont pour principe le fait simple, ou l'institution divine et humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres (des anciens)... » Mais « pour les sujets qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement, l'autorité y est inutile, la raison seule a lieu d'en connaître... c'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la médecine, l'architecture et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement doivent être augmentées pour devenir parfaites ». Or, en physique, ce sont les expériences qui constituent la source et la véri-

fication de la vérité : « les expériences sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique ».

Quant à la valeur des expériences elles-mêmes, une polémique de Pascal, avec un Jésuite cartésien, le père Noël, nous prouve que l'auteur des expériences sur le vide avait profondément réfléchi à leur nature et s'était fixé lui-même des règles très strictes et une méthode sévère. Il distingue aussi très soigneusement et très solidement les caractères de l'hypothèse et de la vérité démontrée, en matière de physique. Il fixe l'étendue ou la légitimité de la démonstration par expérience ou par raisonnement.

Ces démarches de l'esprit de Pascal ont duré toute sa vie ; exactement comme ses travaux sur la machine à calculer. Lui-même, par le sort qui semble avoir pesé sur lui, n'est pas arrivé à composer le traité magistral où il devait raconter toutes ces découvertes avec leurs liens et leurs connexions, ni à en constituer un véritable système. Nous devons nous contenter de deux courts traités, de quelques relations d'expériences, de quelques fragments et de quelques témoignages. Mais cela nous suffit amplement pour comprendre les démarches de son esprit.

Aujourd'hui dans les traités de physique, les découvertes de Pascal sont classées dans différents chapitres, de telle sorte qu'elles semblent

étrangères les unes aux autres. Elles apparaissent comme des découvertes faites un peu au hasard, selon les rencontres. Aussi a-t-on imaginé que Pascal avait pris l'une à celui-ci, l'autre à celui-là, par exemple l'expérience du Puy de Dôme à Descartes, et l'expérience dite du vide dans le vide à Pecquet. On s'est même demandé s'il avait seulement compris ce qu'il disait avoir fait.

Mais on vient de voir comment une recherche en entraînait une autre et comment l'œuvre de Pascal en physique constitue un ensemble organique.

Il faut bien faire attention à cette sorte de méthode intérieure qui a gouverné ici son génie, parce que ce sera la même qu'il suivra au temps des *Pensées*.

Lorsque Pascal découvre une idée, il ne la développe point par déduction ou par analyse. Il ne considère pas une vérité comme le premier anneau d'une chaîne, qu'on devra suivre les yeux fermés. Sa manière est beaucoup plus large et plus vivante. Après avoir bien assuré la démonstration de la vérité particulière, il cherche aussitôt la difficulté ou l'obscurité, ou la complication qui restreignent cette vérité momentanément et qui la heurtent : c'est un problème dont il complique les données, avant de le scruter pour le résoudre dans tous ses cas particuliers. Quand il en est venu à bout, voici qu'un autre problème

surgit qui enrichira le précédent, et le complètera lui-même par un nouveau, et ainsi de suite, car la nature est infinie.

Chaque recherche de Pascal ressemble à un arbre qui pousse des branches nouvelles à chaque saison, et à la saison suivante d'autres branches sur ces branches.

***

En voilà peut-être assez avec deux exemples. Pourtant, en mathématique, on risquera d'avoir l'illusion que Pascal s'est davantage dispersé. Un programme qu'il a distribué à « l'Académie parisienne » promet les travaux les plus divers. Mais je crois que, dans ce domaine, Pascal apportait la même faculté d'unification « synthétique », si contraire à l'analyse simplifiante de Descartes. En tous cas les traités que nous possédons de cette époque : *traité du triangle arithmétique, traité de la sommation des Puissances numériques*, ont une histoire analogue à celle des découvertes touchant le vide.

Ce n'est pas un ingénieur qui lui propose une expérience irréalisable, c'est un joueur, son ami le Chevalier Méré, qui lui propose un cas insoluble. Mais le fait limité et particulier, la recherche étroite et précise d'où il part dans les deux cas, le mènent toujours à des méthodes générales qui embrassent une réalité de plus en plus complexe.

Pascal a découvert en physique un nouvel instrument d'observation, le baromètre ; il découvrira en mathématique, un nouvel instrument de calcul, le triangle arithmétique. Et de même que le baromètre est devenu à son tour une source d'autres inventions, le triangle arithmétique ouvrira une mathématique inépuisable, celle de l'Infini. Plus encore ! Il élève Pascal jusqu'à cette notion des *Ordres*, qui dominera désormais son génie et sera le fondement de toutes ses pensées :

> Lorsqu'il s'agit d'une quantité continue, dit-il, on peut ajouter autant de quantités qu'on voudra de n'importe quel ordre à une quantité d'un ordre supérieur, sans lui rien ajouter. Ainsi les points n'ajoutent rien aux lignes, ni les lignes aux surfaces, ni les surfaces aux volumes ; ou, pour parler en nombres, comme il convient dans un traité numérique, les racines n'ajoutent rien aux carrés, les carrés aux cubes, les cubes aux carrés carrés. C'est pourquoi les ordres inférieurs n'ayant aucune valeur, doivent être négligés. Ces remarques sont familières à ceux qui pratiquent les indivisibles, *mais j'ai voulu les répéter ici, afin que la liaison admirable par laquelle la nature, amante de l'unité, fait un seul corps des choses qui semblent les plus éloignées, apparaisse en cet exemple*, où nous pouvons voir la mesure des quantités continues liée à la sommation des puissances numériques.

Voici bientôt, ou même à cette époque déjà, une première application à la vie de cette notion des ordres : Pascal écrit à la reine Christine, au

printemps de 1652, en lui envoyant la machine arithmétique :

> Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance et par la fortune.

Sept ou huit ans après, Pascal s'en sert pour expliquer à des jeunes gens de grande condition en quoi consiste leur grandeur (*second discours sur la condition des grands*). Elle lui donne la définition de la tyrannie ; elle lui donne la clef des combats impuissants de la force contre la vérité.

Enfin et surtout, elle lui permet de classer tous les êtres, y compris Jésus-Christ, dans l'harmonie de l'Univers.

> La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité...
>
> Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela et soi, et les corps rien.
>
> Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas

le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible et d'un autre ordre.

De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel (792).

Ainsi l'Univers matériel et spirituel, aux yeux de Pascal géomètre et mathématicien, est semblable à l'Univers de Dante avec ses grands cercles concentriques dont on ne sort que par miracle.

Les mathématiques nous mènent donc plus loin que la physique dans le secret du génie Pascalien. Physicien, Pascal s'efforce de grouper en un faisceau les phénomènes les plus divers pour les éclairer par la lumière de quelque principe souverain. Mais il se sert des mathématiques, ou plutôt, comme on vient de le voir, de la « structure » mathématique pour la connaissance du monde moral. Je termine par un témoignage emprunté à un traité qu'il écrivit sur la démonstration géométrique et qui tourne en un traité sur l'infini mathématique :

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons, et qui demeureront dans la créance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques ; et quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci ; car on peut aisément

être très habile homme et mauvais géomètre. Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

Pour retrouver le développement de ces paroles, attendons les *Pensées*. Nous y lirons, dans un fragment capital :

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car, enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti (72).

***

Si les *Pensées* sont la création la plus directe et la plus sincère du génie de Pascal, nous ne devons pas nous attendre à l'y voir suivre une autre méthode intellectuelle que celle-là. Il est partout lui-même.

Une réflexion profonde et tenace qui ne court pas au hasard pour faire « lever les lièvres », mais qui se concentre sur un petit nombre de sujets, et qui les poursuit sans les abandonner jamais, *jamais* ; — le besoin de la vérité, mais d'une vérité riche et complexe qui, ordonnée suivant la structure des mathématiques, et selon la raison humaine, se forme d'expérimentations ou d'observations diversifiées, d'idées complémentaires, presque de contradictions (et ces contradictions se résolvant dans un principe supérieur) ; — enfin tout cela tendu vers la réalité humiane, vers la vie spirituelle et la science de l'âme.

CHAPITRE II

L'EXPÉRIENCE MORALE ET RELIGIEUSE DE PASCAL

La jeunesse mondaine de Pascal. Expérience politique. — Expérience religieuse

Les *pensées* de Pascal sont, *toutes*, des réflexions sur l'homme — l'homme, être physique et être intelligent ; être raisonnable et être sensible ; être borné, sujet à l'ignorance et à l'erreur, et être moral dépendant d'une destinée mystérieuse.

C'est la substance des *Pensées*.

Pascal ne s'enferme pas dans une notion générale et abstraite de l'homme ; quand on l'écoute parler de l'homme, on a toujours l'impression qu'il parle d'un homme et qu'il parle à un homme.

Mais a-t-il une connaissance directe, étendue et attentive des hommes, puisqu'il a vécu dans les sciences et qu'il a achevé sa vie dans l'ascétisme ? Ce qu'on appelle la période mondaine de sa carrière est si court, si limité ! N'aurait-il vu les hommes que dans les livres ou dans l'idée qu'il en avait.

Jusqu'où est-elle allée, jusqu'où a-t-elle pé-

nétré son expérience ? Ne s'est-elle pas rétrécie ? N'est-elle pas systématique et « univoque ? » Etait-il légitime d'appuyer sur elle des « jugements constants et uniformes » comme dit Montaigne ?

Autant de questions, qui nous obligent à étudier « l'observation » morale et religieuse de Pascal — son expérience psychologique, et, en deux mots, la « nourriture » de son génie, comme nous en avons étudié les démarches, les habitudes et la méthode.

***

Pascal a toujours été curieux d'observer les hommes. Même lorsqu'il était le plus absorbé par les recherches scientifiques, il prenait le temps de regarder les savants. Il était persuadé que, si la science en soi est partout identique, puisqu'elle est la vérité même, l'idée que chacun s'en fait dépend de l'individualité intellectuelle ; exactement comme la perfection et la sainteté se diversifient en chaque saint et en chaque « parfait », selon sa personnalité.

Il a donc pris soin d'indiquer dans un fragment célèbre, une classification des intelligences de savants. Cette classification est d'ailleurs si importante et si bien fondée qu'elle est acceptée et utilisée par tous les historiens des sciences. Pierre Duhem l'a commentée récemment dans son livre sur la *Théorie physique* ; je renvoie à ces pages

lumineuses. Mais il faut citer Pascal lui-même. Il dit :

> Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or, l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample que faible (2).

Pour Pierre Duhem « l'esprit fort » et parfois « étroit », serait représenté exactement par Descartes ; « l'esprit ample » et parfois « faible » par Napoléon Ier. Cette distinction permettrait même de définir et de comparer le génie des différents peuples, dans les sciences. Ainsi la physique allemande serait dominée par l'esprit fort et étroit, et la physique anglaise par l'esprit ample et faible. Les savants à la manière de Pascal unissent l'un à l'autre.

En tous cas, il est certain que les méthodes scientifiques dépendent de la forme de l'esprit du savant ; il est certain que l'esprit du savant a tendance à être soit ample et faible, soit fort et étroit.

Ainsi les systèmes généraux, et les hypothèses auxquelles les savants aboutissent sont comme pré-conditionnés par l'une ou l'autre tournure d'esprit.

D'un point de vue différent, Pascal a encore établi une autre classification, parallele à celle-ci, mais qui ne s'applique pas aux seuls savants. D'ailleurs il ne l'a pas inventée tout seul; s'il l'a inventée, il en a partagé le mérite avec le chevalier Méré et tout le groupe des amis du chevalier.

C'est la fameuse différence entre *l'esprit de géométrie* et *l'esprit de finesse* :

> En l'un, dit-il, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.
>
> Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence ; il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne ; car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur; ainsi, il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.
>
> Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent ; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie... Ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et

manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier... Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent.

Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres (1).

Parmi les choses de finesse, la plus importante à connaître c'est le caractère des hommes, c'est « ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais ».

« L'art d'agréer », avec lequel on persuade les hommes de toutes les vérités, dépend de cette connaissance, car il dépend des « principes du plaisir » lesquels ne sont pas « fermes et stables ».

Ils sont divers en tous les hommes et variables dans chaque particulier avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme ; un riche et un pauvre en ont de différents ; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient : les moindres accidents les changent.

Où Pascal a-t-il appris à deviner « ces principes du plaisir » et à lire dans cette énigme des cœurs.

On nous dit que ce fut à l'école du chevalier Méré, qui est effectivement un maître de l'art d'agréer et dans le monde où il fut conduit par cet ami. En effet, je crois que Pascal s'est perfectionné dans la familiarité de cet être singulier, à la fois dilettante, sceptique et homme d'action ; grand soldat, grand voyageur, ennemi des précieux, ennemi des sots, familier de La Rochefoucauld, premier guide de Mme de Maintenon, et un peu pédant quand il écrit. Méré aimait la campagne comme Théophile ou Balzac, et la société comme les courtisans ; il goûtait Virgile, et il détestait Cicéron. Il avait fait de l'agrément et de l'art d'agréer toute une morale pratique, en y ajoutant l'honneur et le point d'honneur. Mais Pascal n'avait pas attendu de le connaître pour vivre dans le monde et y exercer l'esprit de finesse.

***

Ni dans son enfance, ni dans son adolescence, Blaise Pascal n'a vécu hors du monde : les relations de son père étaient nombreuses et diverses ; les savants qui fréquentaient chez le président ne sentaient pas la poussière des bibliothèques ; ils ne craignaient pas d'aller au cabaret « faire débauche ». Ils aimaient la posésie, la conversation et la société.

Par Jacqueline sa petite sœur, Blaise connut les Saintot et les Bertaud. Mme Saintot est cette

célèbre amoureuse qui poursuivit impitoyablement Voiture pour le reconquérir, et qui, avec moins d'esprit que son amant, ne manquait pourtant pas de piquant. Mme Bertaud est la mère de Mme de Motteville.

L'acteur Mondory, d'Auvergne comme les Pascal, était en grande amitié avec eux.

Lorsque la petite Jacqueline joua à la Cour, dans cette fameuse fête où le cardinal de Richelieu la prit sur ses genoux pour lui accorder la grâce de son père, et où Mme de Combalet, nièce du cardinal, offrit des confitures, Blaise ne devait pas être loin.

Lorsque la famille Pascal vint vivre à Rouen, cette ville passait pour une nouvelle Athènes. Elle comptait quelques-uns des plus beaux esprits du royaume, et Corneille y écrivait ses jolies comédies, celles d'avant le *Cid* qui sont des peintures de mœurs et qui, déjà, annoncent Marivaux. Jacqueline Pascal fut « protégée » par le grand poète ; un jour même, celui-ci la remplaça auprès des *Palinods* et prononça en son nom un remerciement pour un prix de poésie qu'elle y avait reçu.

Quoique Blaise fût alors très occupé par l'aide qu'il donnait à son père, par ses expériences sur le vide et par sa machine arithmétique, puis, plus tard par des préoccupations religieuses, nous savons qu'il y fréquentait le monde et qu'il y avait quantité de relations.

Vers l'âge de 23 ans, épuisé par la maladie, il quitta Rouen pour Paris avec sa sœur Jacqueline ; il s'installa non loin des Morangis, leurs amis. Il était déjà célèbre par son charme et sa politesse. Une curieuse lettre de Jacqueline nous raconte comment Descartes lui fit visite avec une extrême civilité. Par anticipation, je peux bien rapporter ce mot d'Arnauld. Dans une discussion sur la « signature » du Formulaire, le grand Arnauld supposait qu'un homme « laissait dix mille écus au plus grand géomètre de Paris ». « Mais, continuait Arnauld, si un homme disait : le plus grand géomètre de Paris est l'homme du monde le plus désagréable dans la conversation et si je savais que cette personne ou ne connût pas M. Pascal, ou l'eût en estime d'un homme d'un entretien fort agréable, quoique je fusse fort persuadé que dans la vérité, M. Pascal est le plus grand géomètre de Paris, je ne croirais point que cet homme eût mal parlé de M. Pascal. Mais si je connaissais Roberval et que je susse que cette personne le connaît aussi, je croirais sans peine que c'est de lui qu'il a voulu parler, quelque inférieur que je le susse à M. Pascal, dans la science de la géométrie. »

Arnauld admettait à la rigueur qu'on pût méconnaître la supériorité de Pascal en mathématiques, mais non pas son agrément, et sa politesse d'homme du monde.

Ce monde que voit Pascal, et où il s'habitue à

deviner les « humeurs » et les caractères individuels, est celui de la bourgeoisie noble. D'ailleurs il en venait lui-même par ses origines, et s'il signait « *Patricius Arvernus* » il n'en était pas moins petit-fils de marchand. Ce monde ne manquait ni d'élégance, ni de savoir, et les passions accrues par l'intérêt s'y développaient et s'y heurtaient ; peut-être était-il plus éclairé et plus fin que le monde de la haute noblesse où se recrutaient la Cour, les gouverneurs de province et les possesseurs des hautes charges de l'Etat.

Bientôt c'est dans ce second monde jusque-là fermé à son ambition, que Pascal va entrer ; au-dessus de cela, il n'y a rien.

Parmi ses voisins, Pascal comptait un duc et pair, encore tout jeune et incertain de ses voies. Ce duc aimait la science ; il était forcé par sa situation même de jouer un rôle politique ; il se sentait disputé entre la vie mondaine et la vie de dévotion. Enfin il se trouvait être le seul duc et pair à marier du royaume, et les mères de famille le regardaient avec une espèce de convoitise. C'était le duc Gouffier de Roannez. Il dut se sentir bien aisé de rencontrer un compagnon tel que Pascal, savant, brillant, célèbre, à peine plus âgé que lui, et d'une société captivante.

Il est admis aujourd'hui que Pascal ne fut pas uniquement son ami, mais que le duc l'attacha à sa maison.

Le grand monde n'avait peut-être pas toutes les élégances et toutes les délicatesses que nous lui prêtons. Mais la vie y était forte ; et l'individualité humaine s'y déchaînait parfois, aussi brutalement que dans la forêt vierge : « Si Dieu ne fait pas de miracle, disait Bossuet, en 1662, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : c'est là que naissent ces péchés régnants qui ne se contentent pas qu'on les souffre, ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on les applaudisse. C'est là qu'on se plaît à faire le grand par le mépris de toutes les lois, et en faisant une insulte publique à la pudeur du genre humain... »

Le duc de Roannez avait pour grand-oncle le duc d'Harcourt qui avait joué un rôle terrible parmi la Fronde ; son grand-père avait été un singulier personnage. Pendant ce qu'on appelle la courte période mondaine de la vie de Pascal, période de quelques mois à peine (1652), le très jeune duc était allé dans son gouvernement de Poitou. M. Ch. M. Boudhors a fait là-dessus une hypothèse très vraisemblable : Pascal aurait suivi le duc dans son gouvernement. Ainsi s'expliquerait la tradition confuse d'un voyage de Pascal en Poitou, voyage qui ne peut se placer à aucun autre moment de sa vie.

Or, le Poitou était bouleversé par la Fronde. Que faisait le jeune duc inexpérimenté, dans ce déchaînement féroce de tous les égoïsmes et de

toutes les cupidités ? N'eut-il rien à se reprocher ? Pas même de complicité tacite ? Nous l'ignorons. Cependant Pascal, s'il était avec lui, ne pouvait manquer d'être mêlé à de singulières choses, qui lui apportaient sur « le vilain fond » de l'âme des révélations insoupçonnées.

Cette hypothèse expliquerait ces termes forts dont sa sœur Jacqueline, dont la mère Angélique, et lui-même parlent de sa vie à cette époque. Le jeu, la comédie, la Société et la conversation, la poursuite même d'une femme ne méritent pas un tel mépris et un tel dégoût, même des saints ! Elle justifierait la profondeur de son pessimisme dans certains cas.

Plus tard, il se lia, la chose n'est pas douteuse quoiqu'on n'en ait aucun témoignage, avec le plus désabusé de nos grands moralistes, La Rochefoucauld. Pendant que le duc condensait lentement ses *Maximes*, Pascal écrivait ses *Pensées* ; l'un et l'autre avaient Mme de Sablé pour conseillère et confidente.

***

L'expérience des âmes moyennes, affinées par une situation sociale assez élevée, par une culture délicate, par des habitudes mondaines, celle des âmes « forcenées » que déchaîne le vertige de la puissance et qui atteignent aux violences des plus grossières natures du bas peuple, ce n'est pas en-

core l'expérience totale de l'humanité. Il en reste une troisième qui a manqué à Montaigne et à La Rochefoucauld : celle des âmes puissantes qui se sont soumises à leur foi, celle des *saints*. Par elle on touche des ressorts inconnus et mystérieux. Sans elles on ne connaît pas tout l'homme.

Pascal a fait cette expérience en s'observant lui-même et en regardant tout autour de lui, à partir d'un certain jour où il devint le frère des gens de Port-Royal.

Suivons cette « expérience ».

Elle remonte assez haut ; son père, étant à Rouen, avait été converti par deux gentilshommes jansénistes qui le soignaient à la suite d'un accident. Lui-même suivit cet exemple et il entraîna sa petite sœur Jacqueline. Lorsqu'il vint seul à Paris avec elle, il courut consulter M. Singlin ; mais il s'expliqua mal, et ne reçut pas l'accueil qu'il attendait. Il avait paru trop intellectuel et trop orgueilleux. Pourtant il ne se découragea pas et il soutint contre son père la vocation de Jacqueline. Mais quand, après la mort de son père, Jacqueline l'abandonnant, voulut rentrer au couvent, il gémit de cet abandon ; et il fut ulcéré des réclamations d'argent de la postulante. Il était alors dans le plein du monde. Et sa foi paraissait perdue.

Elle vivait cependant, mais sous une forme douloureuse et découragée, dans l'aridité et l'abandon.

Sa sœur Jacqueline, devenue sœur Sainte-Euphémie, écrit le 25 janvier 1655, à Mme Périer :

«... Vers la fin de septembre dernier, il me vint voir, et à cette visite il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché, il était de telle sorte sollicité à quitter tout cela et par une aversion extrême, qu'il avait des folies et des amusements du monde, et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience, qu'il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant ; mais que d'ailleurs, il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là, qu'il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir, mais qu'il sentait bien que c'était plus sa raison et son propre esprit qui l'excitaient à ce qu'il connaissait de meilleur, que non pas le mouvement de celui de Dieu. »

Cet état de langueur et d'abattement céda tout à coup dans une nuit de révélation et de fièvre, dont Pascal a gardé tout le reste de sa vie le témoignage et le souvenir. Voici le papier qu'on a trouvé dans son habit, après sa mort.

L'an de Grâce 1654.
Lundi 23 novembre jour de la Saint Clément, pape

et martyr et autres au martyrologe, veille de saint Chrysogone, martyr et autres.

Depuis environ 10 heures et demie du soir jusques environ minuit et demi.

FEU

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Non des philosophes et des savants.
Certitude, certitude, sentiments, joie, paix,
Dieu de Jésus-Christ
Deum meum et Deum vestrum
Ton Dieu sera mon Dieu.
Oubli du monde et de tout hormis Dieu
Il ne se trouve que par les voies enseignées dans [l'Evangile

GRANDEUR DE L'AME HUMAINE.

Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je [t'ai connu.
Joie, joie, joie, pleurs de joie.
Je m'en suis séparé.
Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ
Mon Dieu me quitterez-vous ?
Que je n'en sois pas séparé éternellement
Telle est la vie éternelle qu'ils te connaissent seul [vrai
Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ
Jésus-Christ
Jésus-Christ
Je m'en suis séparé
Que je n'en sois jamais séparé
Il ne se conserve que par les voies enseignées dans [l'Evangile
Renonciation totale et douce.

Une copie faite par Pascal, ou sous ses yeux, confirme et complète les indications graphiques de ce manuscrit. Nous voyons que les mots importants pour Pascal, c'est-à-dire les sentiments dominants, furent DIEU, JÉSUS-CHRIST, la RENONCIATION TOTALE ET DOUCE, et, révélation capitale, la GRANDEUR DE L'AME HUMAINE.

Nous remarquerons aussi que Pascal a écrit FEU, et non point flamme et qu'ainsi il n'a pas eu une illumination ou une vision, mais une chaleur qui a ranimé son abattement mortel.

D'ailleurs Pascal, pendant toute cette soirée, a gardé sous les yeux l'évangile et y a recouru sans cesse. J'ai pu vérifier que c'était dans une traduction française, celle de René Benoist, toute récente.

Etrange expérience qui instruira perpétuellement Pascal. Dès lors, sans cesse, il va y recourir quand il s'agira d'analyser et de vérifier les grandes vérités abstraites de la religion. Elle l'instruira sur la réalité de la « grâce efficace » et sur la présence de Jésus-Christ hors et dans nous.

***

Que fit Pascal la première année de sa conversion. Sans doute il goûta les joies de la vie pénitente d'autant plus vivement que son « feu » n'avait pas encore de cendre.

Nous savons qu'il inventa une méthode pour

apprendre à lire aux enfants et peut-être le destinait-on à diriger les Petites Ecoles. En tous cas, il n'était pas de Port-Royal ; c'est un étonnement pour nous, c'est une énigme pour l'histoire qu'il ne se soit pas retiré dans la solitude, et qu'il ne soit pas devenu un des Messieurs de Port-Royal.

A la fin de l'année 1655, la situation pour les jansénistes était devenue très difficile, les cinq Propositions avaient été condamnées à Rome, et les évêques aussi bien que l'Assemblée du clergé avaient établi un *formulaire* que tout religieux ou tout prêtre devait signer, par lequel il adhérait formellement à cette condamnation. Les jansénistes s'y refusant, une espèce d'accord tacite s'était établi par lequel les jansénistes convenaient bien que les cinq Propositions étaient hérétiques tout en niant qu'elles fussent dans Jansénius et qu'elles exprimassent sa pensée. Position délicate qu'on ne pouvait conserver que par le silence. Mais après quelques mois de ce silence nécessaire, les langues se délièrent trop vite, les passions s'échauffèrent de nouveau.

Un prêtre de St-Sulpice refusa l'absolution à M de Liancourt à cause de ses relations avec les jansénistes. Arnauld prit la défense de M. de Liancourt, dans des écrits dont la Sorbonne s'inquiéta, — si bien que le Docteur Antoine Arnauld se vit menacé d'être chassé de sa maison, déchu de son caractère de Docteur, dépouillé de toute

autorité ecclésiastique, et obligé de se cacher. Son parti crut opportun de faire appel à l'opinion publique et chargea Pascal d'expliquer le fonds du débat à la France. De là sont venues les *Provinciales*.

Un homme tel que Pascal, même quand il est l'avocat consciencieux d'une cause, y applique toute sa personne, et y joue son propre jeu.

Il ne reste pas en dehors, comme un artiste qui exécute la symphonie composée par autrui, il est à la fois celui qui a écrit et celui qui lit ; il subit l'influence des sentiments qu'il évoque et les lumières qu'il projette sur autrui éclairent d'abord ses propres yeux.

Or, que voyons-nous dans les *Provinciales* ? D'abord une discussion qui sent le savant et le géomètre, sur l'emploi et la définition de certains mots : *grâce suffisante*, *pouvoir prochain*, etc... Mais bientôt Pascal s'anime ; il atteint directement les parties vitales de toute conscience humaine. Il soutient le caractère absolu de la morale chrétienne et la nécessité d'aimer Dieu pour être sauvé, contre des juristes et des mercantis qui rognent ici, élargissent plus loin la voie étroite et qui marchandent sans cesse avec les exigences de la foi. Ce combat il ne le mène pas en théologien, mais en homme du monde. Il écrit une comédie vive et pleine de nuances dans le style français le plus travaillé, le plus naturel et le plus divers.

Peut-être a-t-il oublié dans l'éblouissement de ce jeu, la grande tristesse de la vie chrétienne, peut-être lui-même y a-t-il oublié qu'il était chrétien.

Deux choses le lui rappellent bien à propos.

L'une c'est la conversion de Mlle de Roannez. Sœur de son ami, cette jeune fille se confie à lui dans ses aspirations et son impuissance ; elle lui ouvre son cœur. Il y reconnaît certaines agitations du ciel ; il la conduit et la raffermit, et tout en l'aidant il s'analyse lui-même, et il se confirme dans un double sentiment d'obéissance à la vérité et de soumission au pape, sans vouloir sacrifier ni la vérité que ses yeux constatent ni l'unité que le pape définit. Au reste, s'il lui parle d'elle et de son frère, il parle de soi. Il ne dirige pas seulement *elle*, mais le frère et surtout lui-même.

L'autre est un événement imprévu et, en quelque sorte effrayant, qui traversa la vie de Pascal.

Au moment où on allait condamner ses *Provinciales* à Rome et où, déjà, la reine régente s'apprêtait à disperser les Solitaires et à fermer Port-Royal des Champs, Marguerite Périer, la propre nièce de Pascal, qui était petite pensionnaire aux Champs, fut brusquement guérie d'une fistule à l'œil par l'attouchement d'une relique de la Sainte Epine. Le miracle fut constaté par tous les médecins. C'était comme une réponse de Dieu à Pascal lui-même.

Sa vie et son âme en furent bouleversées. Il eut

comme une crise d'exaltation et d'orgueil qui se révèle dans le ton nouveau des *Provinciales*, et il songea à en appeler comme les grands hérésiarques, du Pape qui le condamnait, à Dieu qui le glorifiait. De là, l'accent passionné des dernières *Provinciales*, qui sentent moins le monde, et l'honnête homme, et sont toutes chargées de déclamations prophétiques et d'orgueilleuses provocations.

Les *Provinciales* s'arrêtèrent ; la dix-huitième et dernière offre, nous ne savons pourquoi, un ton plus détendu et plus conciliant. Mais Pascal, en son cœur, ne devait pas avoir moins de passion. S'étant remis aux sciences, et ayant fait, en géométrie, une découverte capitale, il ne se contenta pas de l'exposer au monde savant ; il la proposa sous forme d'énigme et de problème pour faire mesurer l'incomparable puissance de son génie, que nul ne saurait égaler. C'est l'orgueil de l'homme élu par la science qui s'ajoute à l'orgueil de l'homme élu par Dieu.

Nous voyons cette exaltation se manifester aussi dans l'intervention de Pascal au milieu des querelles de Port-Royal. Il essaie un instant, à propos du *Formulaire*, de réconcilier les jansénistes avec les Evêques et particulièrement avec les grands vicaires de Paris. Et puis, tout à coup, après la mort de sa sœur, plus orgueilleuse et plus intraitable que lui, il devient intraitable. Il accuse ses amis de sacrifier la vérité, et lui qui n'avait ja-

mais voulu se séparer du pape, il accuse le pape, au grand scandale d'Arnauld et de Nicole, d'avoir eu la volonté diabolique d'opprimer la vérité.

Cette fièvre s'apaisa à son tour, l'orgueil scientifique s'éteignit le premier, nous ne savons sous quelles influences. Mais nous en avons un témoignage dans la lettre fameuse à Fermat où Pascal dit qu'il se refusera à faire un pas pour voir un géomètre, mais qu'il volerait à Toulouse pour voir un « honnête homme ». Quant à la fièvre religieuse, elle s'éteignait sans doute après d'âpres discussions, où, malgré tous leurs ménagements, ses amis de Port-Royal lui dirent quelques vérités assez dures et lui répétèrent, à propos des écrits de cette date, les reproches que jadis les Jésuites lui avaient adressés pour les *Provinciales*.

En tous cas, Pascal fit une confession générale ; il cessa de se mêler aux affaires du parti ; on ne trouve plus son nom ni même son ombre dans les écrits jansénistes de cette date. Il consacra tout ce qui lui restait de forces à évangéliser les libertins et les athées et à préparer sa grande Apologie de la religion chrétienne. Sa seule distraction était de suivre les beaux offices et les belles cérémonies religieuses dans les différentes églises de Paris ; il s'était fait une sorte d'almanach pour y être fidèle.

Bref, c'est comme une nouvelle conversion dans laquelle la vie de l'activité intellectuelle ne fut pas interrompue, et se continua, mais dépouillée de

tout orgueil, de tout esprit de parti, sans autre vue que le service de Dieu et le service du prochain.

Ce ne fut pas sa dernière conversion.

Il était de plus en plus malade. Les médecins lui défendaient toute longue application. Sa mémoire l'abandonnait. Après avoir été merveilleusement précise et prompte, elle était devenue si débile que lorsqu'une idée ou une formule lui apparaissaient, il était obligé de les écrire séance tenante sur un bout de papier, sur une marge de livre ou de registre, quelquefois sur ses manchettes. En même temps son désir d'imiter Jésus-Christ augmentait sans cesse, de telle sorte, qu'à la fin il décida de se dépouiller de tout ce qu'il possédait pour mieux ressembler à son Maître et pour se dévouer au service des pauvres et des malades.

« Sa charité envers les pauvres avait toujours été fort grande, dit sa sœur, mais elle était si fort redoublée à la fin de sa vie que je ne pouvais le satisfaire davantage que de l'en entretenir. Il m'exhortait avec grand soin à me sacrifier au service des pauvres et à y porter mes enfants. Il disait que c'était la vocation générale des chrétiens... que c'est sur cela seul que Jésus-Christ jugera le monde. »

Par cette assistance aux pauvres, il entendait bien le service journalier et particulier et non pas une assistance en général. « Il croyait que la ma-

nière la plus agréable à Dieu c'était de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir. » Dans sa dernière maladie, il aurait voulu être transporté aux Incurables et qu'un pauvre reçût à sa place, chez lui, les soins qu'on lui aurait donnés.

On pourrait presque dire que sa mort fut une dernière conversion avant le jugement suprême. On en lira le récit chez Mme Périer. Elle ennoblit et sanctifie les *Pensées*.

***

Telles furent les « expériences » de Pascal. Quand il parlera, dans ses *Pensées* de l'homme et des hommes, nous saurons maintenant qu'il avait le droit de les juger et de les définir parce qu'il les connaissait en effet, et qu'il avait été l'un d'eux jusqu'à la sueur de sang.

Nous saurons aussi qu'en cet ordre, de même qu'en tous les autres, il conduisait son esprit jusqu'à une vérité centrale et vivifiante à travers les observations, les idées et les sentiments provoqués en lui par l'expérience de toute *la* réalité, de toutes *les* réalités.

CHAPITRE III

LE MANUSCRIT

HISTOIRE ET DESCRIPTION DU MANUSCRIT. — LES ÉDITIONS. — DÉSACCORD DES ÉDITIONS ET DE MANUSCRIT.

« Console-toi, faisait dire Pascal à son Maître, dans le *Mystère de Jésus*, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » Nous qui cherchons Pascal, nous devons croire aussi que nous l'avons trouvé parce que nous continuons à le chercher. Ce sont ceux qui ne le cherchent plus, fiers de l'avoir trouvé et qui parlent de lui avec une certitude entière, ce sont ceux-là qui l'ignorent et qui ne le trouveront jamais.

Aussi le labyrinthe où se cache Pascal, ces fragments, ces notes où ses *Pensées* nous sont conservées, nous ne prétendrons pas, à l'avance, en connaître le secret. Pénétrons-y respectueusement, *douteusement*, et en chercheurs.

Rappelons d'abord les circonstances qui les ont préservées d'une entière destruction.

Nous, aujourd'hui, nous aimons, non seulement les œuvres achevées et parfaites, mais encore les brouillons et les essais qui les ont préparées. Nous

espérons y surprendre le secret du génie, avec celui de la vie. D'ailleurs un brouillon est toujours instructif ; les moindres procédés de l'auteur y apparaissent ; les corrections et variantes nous offrent des leçons de goût et même de grammaire; et enfin l'écriture y est plus révélatrice, étant plus sincère.

Mais les gens du XVII^e siècle n'avaient pas le même sentiment que nous pour les choses imparfaites. S'ils avaient à publier des fragments inachevés, ils prenaient auparavant la peine de les arranger, selon leur mode. Les improvisations, les préparations, les notes confuses qui échappent à tout arrangement ne les intéressaient pas. Ils les abandonnaient à leur sort. Elles devenaient ce qu'elles pouvaient ; elles se perdaient. Nous n'avons rien gardé de Molière, ou de La Bruyère, presque rien de Racine ; très peu de La Fontaine, en dehors de ce qui a été imprimé comme œuvre achevée.

Lorsque Blaise Pascal mourut, « le dix-neuvième d'août 1662, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans, neuf mois » ses papiers n'auraient pas eu la chance exceptionnelle de lui survivre pour nous être conservés, si les circonstances ne leur avaient donné un caractère presque sacré.

***

Pascal avait un rayonnement extraordinaire ; tous ceux qui ont approché de lui, ont éprouvé

cette sorte de frisson sacré que provoque le génie et le mystère. Gassendi, qui n'était pas homme à s'étonner l'appelle : l'adolescent admirable, ou plutôt sans égal : *admirabilis seu potius incomparabilis adolescens*. Chapelain parle de lui comme du savant que la France peut opposer avec tranquillité aux plus célèbres savants étrangers. Le duc de Roannez, son ami, l'écoute comme un oracle ; ses parents, ses deux sœurs surtout, éprouvent pour lui une tendresse jalouse ; il est ce que Gilberte Périer, sa maternelle sœur aînée, aime le plus au monde, quoiqu'elle ait un mari et des enfants. La Marquise de Sablé ne veut pas être consolée lorsqu'il meurt. A Port-Royal, où il est d'abord regardé d'un œil un peu suspect, il devient bientôt l'arbitre. On recourt à lui ; il est l'avocat devant l'opinion publique, l'homme d'action, et même le gentilhomme que les salons écoutent quand il y daigne aller. Il est philosophe ; plein d'idées neuves et modernes. Il est géomètre et inventeur ; et il possède des secrets merveilleux qu'il renouvelle sans cesse. Enfin il est un « saint ». Sa foi, son détachement, sa charité, sa piété pareille à un feu ardent, son humilité, ses longues souffrances le font admirer autant que son génie. Sa mort même présente je ne sais quoi de miraculeux ; il y a eu, dans son agonie, comme un signe de Dieu ; car il est revenu des portes de l'au-delà, il a repris forces et connaissance pour recevoir

Celui qu'il avait tant désiré, et il est retombé tout de suite après, en agonie.

On a donc beau être raisonnable, modéré, judicieux, on est ébranlé par l'image de Pascal ; on éprouve pour elle un sentiment de vénération. « Notre saint, écrit Brienne à Mme Périer en 1668 » (édit. Brunschvicg, t. XII, p. CXLVII). Et les moindres choses qu'il laisse après soi, fût-ce des bouts de papier, sont conservées comme des *reliques*.

Ces reliques pouvaient, d'ailleurs, être utiles à la Religion et au Parti.

Depuis six ou huit ans, Pascal méditait une Apologie de la Religion chrétienne. Il en avait arrêté les grandes lignes. Il en avait même, un jour, expliqué la méthode et le plan à ses amis de Port-Royal, dans une conférence de plus de deux ou trois heures qui leur avait laissé une impression prodigieuse : « Ces personnes (ses auditeurs) qui sont aussi capables, qu'on le puisse être de juger de ces sortes de choses, dit la préface de Port-Royal, avouent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant ; qu'elles en furent charmées, et que ce qu'elles virent de ce projet et de ce dessein dans un discours de deux ou trois heures, fait ainsi sur-le-champ et sans avoir été prémédité, ni travaillé, leur fit juger ce que ce pourrait être un jour, s'il était jamais exécuté et conduit à sa perfection, par

une personne dont elles connaissaient la force et la capacité, etc... » Or, on savait que bien des pages de ce chef-d'œuvre étaient achevées et bien des arguments notés dans les papiers de Pascal.

De plus, Pascal avait beaucoup écrit en dehors des *Provinciales* sur tous les grands sujets et tous les grands débats qui avaient préoccupé Port-Royal : sur l'*Augustinus* et les cinq Propositions, sur la Grâce, sur la Signature, et sur d'autres problèmes analogues. On pouvait espérer trouver des lumières et des arguments décisifs ou même des solutions nouvelles en déchiffrant ce qu'il laissait, même inachevé.

Enfin, ses papiers ne contenaient-ils pas des secrets sur la nature et des inventions propres à faciliter la vie, comme ce rouleau du puits de Magny qui permettait à un enfant de monter sans peine des seaux très lourds remplis d'eau ?

Ainsi, à la mort de Pascal, ses papiers eurent un sort tout particulier ; ils furent lus et recopiés et gardés très précieusement.

« Il n'est pas étrange, dit la *Préface des Traités de l'équilibre des Liqueurs*, dont le privilège n'a suivi sa mort que de sept mois (8 avril 1663), que ses amis qui se voient privés par sa mort, de l'espérance de plusieurs ouvrages très considérables, auxquels il avait dessein de s'employer tout entier pour le service de l'Eglise, regardent d'une autre manière (c'est-à-dire sans mépris), le peu d'écrits

qu'il leur a laissés et qu'ainsi ils se soient plus facilement portés à les donner au public. Car dans le regret de la perte qu'ils ont faite, *tout ce qui leur est resté de lui leur est précieux, parce qu'il leur renouvelle le souvenir d'une personne qui leur a été si chère par tant de raisons et parce qu'ils y entrevoient toujours quelque trait de cette éloquence inimitable avec laquelle il parlait et écrivait sur des sujets qui en sont capables.* »

***

De quoi donc se composaient ces reliques ?

Les unes étaient des traités achevés et « prêts à être imprimés » sur la physique (sans doute d'autres s'y joignaient, moins achevés sur la « géométrie »). Ces traités furent aussitôt imprimés ; c'est pour eux que fut demandé le 8 avril 1663 le privilège que j'ai cité ; l'achevé d'imprimer est du 17 novembre 1663.

D'autres, renfermées dans des liasses qu'on découvrit à la mort de Pascal, traitaient les sujets les plus divers. C'étaient des pages, des fragments, des notules. Dans quel ordre ? nous l'ignorons ! Une « première » copie des *Pensées de Pascal*, nous a gardé peut-être cet ordre. Cette copie ne contient pas tous les fragments de Pascal aujourd'hui en notre possession. C'est une hypothèse assez vraisemblable qu'elle aurait reproduit l'ordre des liasses. Elle groupe, en effet, les frag-

ments sous plusieurs titres généraux : *ordre, vanité, misère, ennui, raison des effets, grandeur, contrariété, divertissement, philosophes, le souverain bien, A. P. R.* (*à Port-Royal*), *commencement, soumission et usage de la raison, excellence, transition* (de l'homme à Dieu), *la nature est corrompue, fausseté des autres religions, Religion aimable, fondement, Foi figurative, rabbinage, perpétuité, preuves de Moïse, preuves de Jésus-Christ, prophéties, figures, morale chrétienne, conclusion.*

A quel moment et par qui les liasses que ce groupement semble représenter ont-elles été faites? Est-ce Pascal lui-même qui les a préparées ? Ici encore nous n'avons que des suppositions. En voici une.

Quelques mois avant sa mort, Pascal avait décidé de se consacrer au service des pauvres et de vivre comme l'un d'eux. Il vendit ses meubles et se débarrassa de son train de maison. Soudain la maladie le força à aller habiter chez sa sœur (29 juin 1662). J'imagine que pour ce déménagement, il chargea quelqu'un, peut-être un secrétaire, du soin de réunir ses principaux papiers ; et c'est ce mandataire qui aurait mis en liasses les papiers pour les emporter sans risquer de les perdre.

Quoi qu'il en soit, ces liasses formaient la partie importante des reliques de Pascal.

Il s'y ajoutait (si l'on admet que la première copie nous enseigne exactement sur leur contenu), des fragments non classés que la copie contient,

en désordre ceux-là, et d'autres fragments qu'elle ne donne point du tout, sur *Jésus-Christ* avec un *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ* (tel le *Mystère de Jésus*), ou encore sur la préparation des *Provinciales* et quelques pensées, maximes, et simples notes de lecture.

Enfin, il faut compter des traités inachevés sur la Grâce et le Concile de Trente.

***

Le premier soin des parents et des amis qui eurent cet héritage sacré dans leurs mains, fut sans doute de le donner à copier, comme nous l'avons dit. Puis, ils décidèrent d'en extraire les pages les plus importantes pour en faire un ouvrage destiné à édifier et à convertir.

Une sorte de conseil de famille où dominaient les Périer et le duc de Roannez, fit un premier choix. Ce conseil, dès 1666, sollicita le privilège ; en 1669, tout était prêt ; les épreuves furent soumises à l'approbation des évêques et des théologiens ; il y fut joint un discours d'Etienne Périer, neveu de Pascal, sur l'*Apologie*. On écarta trois discours que Filleau de la Chaise avait préparés et qui résument certains entretiens de Pascal. Enfin le volume parut en 1670. Peu de mois après, Nicole donnait de son côté sous le nom de Chanteresne, et avec le titre général de *Traité de l'Edueation d'un Prinee*, le résumé de trois discours de Pascal et des com-

mentaires explicatifs assez étendus et en général peu bienveillants sur plusieurs des pensées.

Après cette publication, que devinrent les originaux ? Sans doute, à mesure que passaient les années, leur intérêt diminuait aux yeux de gens qui n'avaient pas connu Pascal en personne. D'ailleurs, les débats auxquels l'auteur des *Provinciales* avait été mêlé, avaient cessé de passionner le monde. D'autres contestations les avaient remplacés ; d'autres personnes étaient désormais les saints et les lumières.

Aussi, au début du XVIII^e^ siècle, Etienne Périer, le neveu et le filleul de Pascal, pour empêcher la destruction de ces papiers, les envoya à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Là, dans un intérêt de conservation, ils furent confiés à un relieur.

Cet artisan connaissait son métier, mais rien au-delà. Incapable, sans doute, de déchiffrer ce qu'on lui avait confié, il établit un solide album de 250 feuillets environ, en papier de première qualité (Ces feuillets avaient 21 centimètres 4 sur 35), et il y colla les fragments, avec la seule ambition de les y faire tous contenir vaille que vaille. Il les découpa donc, de la façon la plus économique et aussi la plus irrégulière. Il les serra autant qu'il put ; il en a mis jusqu'à onze sur un même feuillet. Quand les fragments se suivaient sur plusieurs pages, d'ordinaire il n'en avait cure ; car, il ne s'en apercevait pas.

Il colla ces fragments sur le recto des feuillets de l'album ; quand le papier portait de l'écriture au verso, il faisait une « fenêtre » dans le feuillet, mais pas toujours.

Il est inutile de dire que ce chef-d'œuvre de colle et de solidité est aussi un chef-d'œuvre de désordre. Le pinceau de cet artisan a produit le même effet qu'un coup de vent dans les papiers qui couvrent une table.

Cet étrange album c'est *le manuscrit des Pensées* de Pascal. Il ne contient ni l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, ni les traités qui formaient deux autres albums aujourd'hui perdus.

***

Maintenant, mettons-nous en face des fragments auxquels Pascal a confié ses pensées.

Il y en a de toute espèce : les uns en page pleine, très grands, d'autres en page pleine encore, plus petits, d'autres découpés et en menus morceaux. Sur les premiers, Pascal écrit d'amples développements ; il laisse souvent des marges à droite autant qu'à gauche ; il corrige, il rature, il remanie le brouillon tracé d'un premier jet.

Sur les pages pleines, moins grandes (sur quelques grandes aussi), il écrit des réflexions, des maximes, des formules courtes qu'il a coutume de séparer par un trait horizontal à gauche. Il est visible que ces séries de notes représentent une

espèce de dialectique par où passe son esprit ; ce sont des degrés qui mènent d'idée en idée, de considération en considération à un ensemble de vérités, tournant autour d'un même sujet. C'est là que se révèle le mieux le génie de Pascal ; ses idées s'y éclairent les unes par les autres ; la pensée totale se révèle, sans obscurité. Je me hâte de dire que lorsque les éditeurs se méprennent et font des contre-sens, ce qui leur arrive souvent, c'est pour n'avoir pas respecté l'ordre et la disposition de ces pages, et n'en pas avoir conservé l'unité.

Enfin quantité de morceaux, de « dimensions diverses », et d'origines différentes, pris les uns sur des marges de cahiers, d'autres à des registres de compte, d'autres à des lettres, etc... achèvent de remplir tous les blancs de l'album.

Quant à l'écriture, c'est presque partout celle de Pascal. Cependant on y distingue celle de trois ou quatre secrétaires. L'un de ces secrétaires est sa sœur, Gilberte Périer. Puis, une ou deux personnes qui écrivent assez bien et sans faire trop de fautes, une est sans doute d'Auvergne et écrit par exemple *chanchelier* pour chancelier. Un illettré enfin a l'écriture hésitante et grossière d'un enfant, avec une orthographe telle qu'on ne peut pas toujours comprendre ce qu'il a écrit.

Mais l'écriture de Pascal est seule intéressante, et elle l'est beaucoup.

Elle offre, nous dit un analyste attentif et péné-

trant, M. de Rougemont, « un aspect tourmenté, fougueux, trépidant ». Mais elle n'annonce pas le désordre, la perte du sens, le manque de possession de soi ; au contraire [1]. Si l'on y discerne je ne sais quoi de nerveux, de vibrant, d'impétueux, de volontaire, on y reconnaît plus nettement encore, un besoin de clarté, de netteté et d'ordre : « On sait, dit M. de Rougemont, que le travail intense de l'esprit produit ces divergences qui donnent aux lignes de l'écriture une direction sinueuse. C'est l'effort d'adaptation constant de la réflexion, qui modifie ainsi sans cesse la direction des lignes. Un signe de même ordre se voit dans les variations du calibre de l'écriture, d'après le format. Dans les notes marginales on le remarque aisément, et on s'aperçoit aussitôt que ces variations de diamètre ont pour but d'adapter l'écriture à l'espace disponible, afin d'éviter tout enchevêtrement. » A ce besoin d'ordre et de clarté s'ajoute celui de l'élégance. L'écriture de Pascal fourmille de courbes qui dénotent le goût et la grâce.

Après ces remarques, M. de Rougemont signale avec étonnement la prodigieuse rapidité de la

1. Il n'y a pas, dans le manuscrit, un seul dessin où se remarque un état de maladie, d'hallucination, ou même de caprice. Il n'y a, d'ailleurs, que deux ou trois dessins sur les 250 pages et sur les 900 fragments. Un de ceux, où naguère un commentateur de Pascal a relevé des signes de fatigue oculaire et cérébrale n'est pas de la main de Pascal, mais d'un copiste appliqué et sans doute fort raisonnable. Et, d'ailleurs, il reproduit un dessin rituel.

main de Pascal, qui doit répondre à la rapidité de son esprit. « Cette écriture est déformée, dit-il, par l'excès de vitesse. Des traits filiformes remplacent des syllabes entières ; leur grande fermeté exclut toute hypothèse d'esprit fuyant. » L'écriture malgré la fougue de la main, s'épuise en quelque sorte à suivre l'activité foudroyante de l'esprit. « On ne le voit guère à ce point que dans l'écriture de Napoléon Ier et de Beethoven. » (Rougemont)

Nous admirons aussi la *simplicité* et la *sincérité* : « l'écriture est extrêmement simple, aucune complication ne vient enlever à son mouvement son caractère naturel ; c'est la marque d'une parfaite sincérité. » Enfin, nous remarquons la « légèreté et la limpidité ». « Quand on songe que cela a été tracé à l'aide d'une plume d'oie, on est émerveillé de la grande fermeté des traits, coïncidant avec une telle légèreté. Seul un système nerveux délicat peut diriger des mouvements musculaires à la fois précis, fermes et d'une semblable légèreté. » Cette sûreté de main me fait penser aux expériences physiques de Pascal. C'est bien le même homme qui traçait ces signes et qui réalisait l'expérience *du vide dans le vide.*

***

Et maintenant dans quel ordre étudier les *Pensées* de Pascal ? Dans celui des éditions ou dans celui du manuscrit ? Question préjudicielle, d'au-

tant plus grave qu'il y a une énorme distance entre le manuscrit et les éditions.

Le manuscrit offre un si absurde désordre qu'un seul éditeur a eu le courage de le publier tel quel : M. Gustave Michaut. Son édition tirée à petit nombre et malheureusement épuisée aujourd'hui, suit avec fidélité la disposition du manuscrit. Elle s'accompagne d'un commentaire critique.

M. Léon Brunschvicg a donné un fac-similé phototypique du manuscrit avec la « lecture » en regard. C'est un excellent instrument de travail. Mais il est impossible de se contenter de ce désordre et de cette incohérence, qui n'ont rien de respectable, puisque c'est l'œuvre d'un relieur du XVIII^e^ siècle qui ne savait pas lire.

Force nous est donc de nous demander si l'ordre, ou plutôt les ordres différents introduits par tous les éditeurs, peuvent nous satisfaire.

Leurs éditions se divisent en trois groupes, selon les méthodes qu'ils ont suivies.

Les premiers regardent le manuscrit comme une sorte de mine ou de trésor, et s'arrogent le droit de puiser selon leurs préférences, tout ce qui leur plaît ; puis ensuite, ils rangent ce qu'ils ont choisi, dans l'ordre qu'ils ont choisi. Ainsi a fait *Port-Royal*. Il a groupé en vingt-deux chapitres les fragments qu'il lui avait paru intéressant de publier. Et ces vingt-deux chapitres se suivent sans plus de rigueur que les *Essais* de Montaigne, les

Maximes de La Rochefoucauld, les *Caractères* de La Bruyère, très librement et presque capricieusement. Une telle méthode est infiniment commode mais elle est devenue malaisée quand les éditeurs, au lieu de se contenter d'un choix de textes arrangés, comme *Port-Royal*, se sont vus obligés à donner selon nos méthodes modernes *tout* et *exactement*. Et puis le flottement des chapitres a paru peu conforme aux habitudes de l'esprit moderne ; on veut une dialectique serrée ou au moins des classifications claires. Aussi, malgré une tentative d'Augustin Gazier pour moderniser l'édition de *Port-Royal* (tentative curieuse et instructive), cette première méthode a été abandonnée.

Tout à l'opposé, une autre a été essayée. Elle consiste à revenir à cette *Apologie* dont Pascal avait exposé à ses amis le plan et les idées génératrices. Tout cela a été conservé par Filleau de la Chaise et Etienne Périer. Sur ce canevas, des éditeurs modernes ont essayé d'établir leurs éditions. Effectivement beaucoup de fragments trouvent place dans ce plan. Les nouveaux éditeurs n'ont pas eu de peine à former ainsi une manière de monument. Par malheur tout n'entre pas dans l'édifice ! Que faire du « résidu ? » Le procédé le plus naturel ce fut de classer ce « résidu » à part, dans une seconde partie. Ainsi firent Prosper Faugère et d'autres. M. Jacques Chevalier n'a pas recouru à ces derniers moyens et par une très

subtile dialectique a fait entrer dans sa restitution de l'*Apologie*, tous les fragments. Mais il y a là, ce me semble un artifice un peu forcé.

Une troisième méthode, jusqu'à présent la mieux acceptée du public et la plus ingénieuse est celle que M. Léon Brunschvicg a utilisée pour son édition classique des *Pensées et Opuscules*. Il a comme étalé, devant lui, tous les fragments de Pascal ; il les a groupés, non pas selon son goût ou ses préférences, mais selon leur « contenu ». Il a mis ensemble ceux qui se rapportent aux mêmes choses ; puis, il a tenté de classer dans une suite naturelle, les groupes qu'il avait obtenus par ressemblance. « Faisant table rase de tout document extérieur, de tout travail antérieur, dit-il, écartant toute idée préconçue sur ce qu'aurait pu être *l'Apologie* de Pascal, nous avons étudié les fragments en eux-mêmes, nous avons cherché comment, en ne tenant compte que des indications que Pascal lui-même nous a laissées et de leur signification intrinsèque, il était possible de les grouper de façon, sinon à en faire un tout cohérent, du moins à ne jamais laisser échapper le fil de la pensée qui les relie ; et nous soumettons immédiatement au lecteur les résultats que nous avons obtenus, afin de ne plus avoir à les faire intervenir dans le corps même de l'édition. Mais, pour prévenir toute confusion dans l'esprit du lecteur, nous nous permettons d'insister encore sur le caractère de ce classe-

ment : nous n'avons aucune prétention à l'objectivité historique, nous serions même sûr que Pascal n'aurait pas développé son *Apologie* suivant l'ordre que nous indiquons, nous ne croyons pas avoir échappé à tout arbitraire... Nous sommes les premiers à signaler ces incertitudes parce qu'elles mettent mieux en lumière le caractère de notre tentative. Notre unique, mais légitime ambition, c'est de présenter les fragments de Pascal de telle manière qu'ils puissent être compris par le lecteur moderne ; c'est, sans leur ôter leur caractère de fragments, sans prétendre deviner le secret du plan que Pascal a emporté dans la tombe, d'en faire suffisamment voir la continuité logique pour que la pensée du lecteur puisse suivre celle de l'auteur, s'y attacher, et en tirer le profit qu'il convient. »

Cette tentative, je ne dis pas de reconstruction, mais de construction, a si bien réussi, que le classement de M. Brunschvicg a pris un caractère « classique ».

***

Voilà donc bien des éditions intéressantes, savantes, solides.

Pourtant, ici, nous ne nous en tiendrons à aucune d'entre elles, pas même à celle de M. Brunschvicg (celle-ci nous servira pourtant de référence et c'est à elle que nous renvoyons non seulement parce qu'elle est la plus répandue, mais parce que le

texte, après une minutieuse vérification sur le manuscrit, nous a semblé le plus exact). C'est que nous cherchons Pascal, et que Pascal, s'il se retrouve en détail dans ces éditions (ce qui n'est pas sûr), n'y reconnaîtrait ni sa façon de penser ni l'ordre de sa pensée.

Car, il est bien certain que ces éditeurs avaient le droit de corriger le désordre créé par le relieur, en y substituant l'ordre le plus raisonnable ou le plus Pascalien. Mais ils n'avaient nullement le droit, pour réaliser leur « ordre », de briser celui que Pascal avait voulu, lorsque (et la chose est très fréquente) il avait voulu un ordre.

Je ne parle pas d'un plan général et détaillé que Pascal nous laisserait deviner et selon lequel force nous serait de classer les fragments. Si nous nous en tenons uniquement aux indications du manuscrit, nous ne trouvons rien de tel. Mais ce que nous y trouvons, c'est un ordre *partiel*. Le manuscrit nous révèle en effet (et l'histoire intellectuelle de Pascal nous a déjà préparés à une telle conception) que les idées ne surgissaient guère dans l'esprit de Pascal *isolées* à moins qu'elles ne fussent une constatation de fait ou une boutade. Les idées ne sont pour lui que des « mots », et les mots n'ont de valeur démonstrative que combinés en phrases. Il ne s'arrête pas aux mots séparés ; il conçoit la « phrase » entière. Et si les mots lui manquent pour compléter la phrase, c'est-à-dire si

une idée manque à la combinaison qui va être une « pensée », il lui laisse sa place, exactement comme Lamartine, voulant faire correspondre une strophe à naître avec un sentiment qu'il éprouve, note sur un album, les mots essentiels et la cadence, en laissant des blancs.

Les idées qui entrent dans la formation d'une pensée d'ensemble sont donc inter-dépendantes ; le sens de chacune d'elles dépend non seulement de sa nature et de son objet, mais des idées voisines ou connexes avec qui elle doit se combiner pour être « pensée ».

Le premier souci d'un lecteur qui veut comprendre les *Pensées* de Pascal selon Pascal et non pas selon l'*Apologie* ou selon une méthode arbitrairement choisie, c'est donc de respecter ce que j'appelle les « phrases » de Pascal. C'est de ne pas délier ce qu'il a lié, et de ne pas lier ce qu'il a délié.

Or, pas un éditeur n'a sérieusement tenu compte de cette constatation et n'a accepté de respecter rigoureusement les « ensembles » imposés par le manuscrit. Quand les idées s'accordent, on ne les laisse pas toujours dans l'ordre du manuscrit ; quand elles paraissent hétérogènes, on les sépare, et on détruit ainsi le « complexe » pascalien.

Par exemple autour et dans les marges du *Pari*, Pascal a écrit, non pas au hasard, mais par un dessein formel de les rattacher au principal de son argumentation les pensées 89, 231, 477, 606, 277,

278, 542 de l'édition Brunschvicg (je ferai remarquer que M. Brunschvicg est l'éditeur qui s'est le moins éloigné de l'ordre dont je parle). Ces fragments portent par exemple sur la *coutume* « la coutume est notre nature..... etc. (n° 89) » ; sur le « cœur ». « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. On le voit en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel..., etc. (n° 277) » sur l'état « aimable » et « heureux » où la religion chrétienne entretient l'homme (n° 542), sur la nécessité de « tendre au général » et sur l'injustice de vouloir être aimé au détriment du général (n° 477). Qui ne voit combien l'aspect et le sens profond de ces maximes se modifient selon qu'on les sépare du *Pari* ou qu'on les y rattache ? Et réciproquement, le *Pari* ne change-t-il pas de caractère, s'il est ainsi élucidé et complété par ces idées qui en paraissent si éloignées et qui en sont un élément ?

Voici un autre cas très frappant, et dont la responsabilité remonte à Gilberte Périer. Après avoir fait la panégyrique de son frère, elle ajoute :

> Toutes les inclinations, dont j'ai remarqué les particularités, se verront mieux en abrégé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette manière :
>
> J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde la fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font, mais je leur souhaite une con-

dition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas le mal ni le bien de la part des hommes. J'essaie d'être toujours véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement ; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai, en toutes mes actions, la vue de Dieu qui doit les juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle tout est dû, n'ayant de moi que la misère et l'erreur.

En effet, ce fragment est bien dans le manuscrit ; les éditions des *Pensées* le reproduisent toutes, c'est le nº 550 de l'édition Brunschvicg. A la vérité, il étonne ; et Pascal n'y paraît guère humble ni même chrétien, malgré la formule de la fin. Or, l'examen du manuscrit démontre que Pascal ne songeait nullement à soi, et que ce portrait sans ombre est la conclusion d'un long fragment dialectique, qui commence par : « Je mets en fait que si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde, etc... (nº 101) » ; qui continue par ces mots, après un tournant mystérieux dont une variante donne la clef. « Dès là je refuse toutes les autres religions. Par là je trouve réponse à toutes les objections. Il est juste qu'un Dieu si pur, etc... (nº 737) » ; qui

nous conduit ensuite chez les Juifs et devant les livres saints, et qui aboutit enfin à cet élan : « Ainsi, je tends les bras à mon Libérateur qui, etc... ». Le portrait suspect d'orgueil n'en est que le dernier terme et se rapporte à l'incrédule ou à l'indifférent, qui, enfin converti, compare ce qu'il est avec ce qu'il a été.

Je ne dis pas que des erreurs aussi grosses et aussi palpables soient très fréquentes. Souvent la coupure n'est qu'une simple entaille, par exemple, voyez les nos 310 et 314 de l'édition Brunschvicg; ils sont tout près l'un de l'autre ; en réalité, ils forment sur le manuscrit un ensemble qui commence par le n° 314 et se continue sans interruption par le n° 310. Ce n'est pas une grande division, mais c'est une division qui fait disparaître le mouvement dialectique.

Je dis même que lorsque des idées diverses ont été jetées par Pascal sur une page simplement pour profiter du blanc qui y restait, il faut laisser ces idées ensemble, parce qu'elles sont du même temps. Pascal n'était pas assez parcimonieux pour reprendre un vieux papier dans ses tiroirs. Ainsi, ces quatre mots « Descartes inutile et incertain », (n° 78), si on les considère isolément paraissent être une condamnation universelle de la physique, de la métaphysique et de la morale de Descartes, mais replacés dans leur page, entre les autres notes, ils prennent une signification beaucoup plus restreinte,

car, ils remontent à l'époque des *Provinciales*, et Pascal n'y vise sans doute que les explications de Descartes sur la Grâce ou sur l'Eucharistie, comme on en a un exemple au fragment 512 où Pascal discute, à travers dom Des Gabets, une doctrine proposée par Descartes pour expliquer la transsubtantiation.

Ne serait-ce donc que pour cette raison, — et quand même nous ne serions pas inspirés par le désir de garder sans cesse le contact avec les documents, et de nous attacher à l'écriture de Pascal — nous prendrons pour base de cette étude, le manuscrit. Et afin d'y introduire d'abord un premier ordre, nous nous garderons bien de toucher aux « ensembles » de Pascal, aux « phrases » de son génie. Nous nous laisserons guider par eux.

Seulement nous ne nous arrêterons pas à cela. Beaucoup de pages sont des « ensembles », mais ces premiers ensembles à leur tour, Pascal les combine avec ses « phrases », il fait des discours. Nous retrouverons ces discours — toujours, il est vrai, avec le manuscrit — mais en éclairant le manuscrit lui-même par Pascal.

CHAPITRE IV

PRÉLIMINAIRES DES PENSÉES

L'Entretien avec M. de Sacy. — Les Fragments contemporains des « Provinciales ».

Si le manuscrit correspond, comme nous en sommes persuadés, au caractère et aux habitudes du génie Pascalien, nous sommes obligés d'y reconnaître non pas un grand nombre d'idées ingénieuses et profondes apparues dans l'esprit, comme de soudaines illuminations, mais quelques problèmes très précis et capitaux, autour desquels se sera produite une floraison de pensées qui se rattacheront à chaque problème, comme des branches au tronc de l'arbre.

Les problèmes seront des problèmes scrutant le secret de l'âme et de sa destinée, selon des expériences précises et personnelles, très étudiées.

Parallèlement nous aurons à débrouiller, d'un côté le déroulement des fragments, et de l'autre, le déroulement de la vie spirituelle de l'auteur : comme une double coupe faite dans un cerveau.

***

Une préface nous est en quelque sorte imposée, bien qu'à certains égards, elle doive nous rester

suspecte. C'est le fameux entretien de Pascal avec M. de Sacy, rapporté par Fontaine dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal.*

Fontaine était né en 1625 ; il mourut en 1709, à 84 ans. Il avait été secrétaire de M. de Sacy et avait vécu dans une admiration éperdue pour ce grand homme. Il écrivit ses mémoires à plus de 72 ans. Ce sont, comme le dirent ses amis, des épanchements plutôt que des mémoires ; et l'imitation des *Confessions de saint Augustin* y est poussée jusqu'à l'enfantillage. Fontaine aime à y faire amplement parler ses personnages : ce procédé lui est commode pour exposer leurs idées, sans avoir à faire le philosophe ou le peintre.

Parmi ces conversations, est celle de M. de Sacy avec Pascal arrivant à Port-Royal, après sa conversion, non pour y vivre (il n'a jamais été de Port-Royal), mais pour achever cette « conversion ».

Ce qui peut légitimement nous rendre ce morceau suspect c'est qu'il vient bien à propos, d'une façon préparée et théâtrale. Puis, il ressemble à toutes les autres conversations. Enfin (et ce dernier argument me paraît le principal) tout le résumé que Pascal fait d'Epictète est pris *mot à mot,* comme je l'ai prouvé ailleurs, à la traduction des *Entretiens d'Epictète* publiée par Dom Jean de Saint-François en 1609, traduction louée par saint François de Sales, dans le *Traité de l'Amour de Dieu.*

[3]Comment Pascal, causant avec M. de Sacy,

aurait-il cité de mémoire, si fidèlement une rhapsodie de phrases empruntées textuellement à une traduction. Et comment après 40 ans, le bonhomme Fontaine se serait-il à son tour rappelé, sans y changer une syllabe, les citations faites par Pascal ? Quant au résumé de Montaigne, que l'entretien place dans la bouche de Pascal, il est si complet, si cohérent, si développé qu'on ne saurait s'empêcher d'y voir un morceau réfléchi et longuement médité, plus qu'une conversation. Fontaine a probablement utilisé soit des souvenirs divers, soit plutôt des notes et des indications laissées par Pascal et ses amis.

Nous avons donc le droit de le suspecter mais non de le négliger entièrement. Si Fontaine a « arrangé » les propos et les idées de Pascal à sa manière, il l'a fait avec la même innocence que tel historien ancien prêtant de grands discours aux personnages importants pour expliquer plus vivement leurs idées et leurs actes. Il représente un état « probable » de la pensée de Pascal. Son témoignage n'est pas un document, c'est une indication.

Pascal commence par définir le stoïcisme et par le louer. Il en réduit le principe à l'acceptation confiante des volontés de Dieu, sans tenir aucun compte des autres aspects de la doctrine :

> Epictète est un des philosophes du monde qui ait mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut

avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice ; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures et préparera son esprit à souffrir paisiblement tous les événements les plus fâcheux. Ne dites jamais, dit-il : « J'ai perdu cela », dites plutôt : « Je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue ». Ainsi des biens et de tout le reste. Vous ne devez pas, dit-il, désirer que ces choses qui se font, se fassent comme vous le voulez ; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, dit-il ailleurs, que vous êtes ici comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il vous le donne court, jouez-le court ; s'il vous le donne long, jouez-le long ; s'il veut que vous contrefassiez le gueux, vous le devez faire avec toute la naïveté qui vous sera possible ; ainsi du reste. C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux la mort, et tous les maux qui semblent les plus insupportables ; et jamais vous ne penserez rien de bas, et ne désirerez rien avec excès. Il montre aussi, en mille manières, ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doit être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre.

Quant à Montaigne, que Pascal (ou Fontaine

faisant parler Pascal) oppose à Epictète, c'est uniquement le pyrrhonien qui va nous apparaître dans son portrait. D'ailleurs, ce portrait incomplet est subtil et exact :

> Il met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire (qu'il doute) s'il doute, et doutant même de cette dernière proposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos ; s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif.

D'où il faut déduire une morale toute opposée à celle d'Epictète :

> De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et considérant bien combien il y a que l'on cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres, et demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur les sujets de peur d'y enfoncer en appuyant : et prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que quelque peu qu'on serre la main ils s'échappent entre les doigts et la laissent vide. C'est pourquoi il suit le rapport des sens et les notions communes, parce qu'il faudrait qu'il se fît violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il gagnerait, ignorant où est le vrai. Ainsi il

fuit la douleur et la mort, parce que son instinct l'y pousse, et qu'il n'y veut pas résister pour la même raison, mais sans en conclure que ce soient de véritables maux, ne se fiant pas trop à ces mouvements naturels de crainte, vu qu'on en sent d'autres de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature parle au contraire. Ainsi, il n'a rien d'extravagant dans sa conduite ; il agit comme les autres hommes ; et tout ce qu'ils font dans la sotte pensée qu'ils suivent le vrai bien, il le fait par un autre principe, qui est que les vraisemblances étant pareillement d'un et d'autre côté, l'exemple et la commodité sont les contre-poids qui l'entraînent.

Il suit donc les mœurs de son pays parce que la coutume l'emporte, etc...

En conclusion, Pascal déclare à M. de Sacy que ces deux philosophies sont les seules raisonnables, mais elles sont également fausses, impuissantes et dangereuses. L'une entraîne à l'orgueil, l'autre à la lâcheté. L'une et l'autre ont ignoré le péché originel.

Cette conclusion est celle-là même qui se dégage de l'édition des *Pensées* de Port-Royal, et je ne doute pas que Fontaine n'ait complété avec elles, ses souvenirs, avant de composer ce morceau d'éclat.

Du moins nous devons retenir que Pascal passait à Port-Royal pour posséder à fond Epictète et Montaigne, c'est-à-dire pour être pénétré de leur influence.

***

Nous constaterons cette influence nous-mêmes à chaque pas. Montaigne dont Pascal semble apprécier particulièrement l'*Essai sur l'art de conférer*, l'*Apologie de Raymond Sebonde* et *de la coutume ou de ne changer aisément une loi reçue*, est pour lui un magasin d'expressions et d'images, une provision de faits et de témoignages, un trésor d'observation sur l'homme.

Quant à Epictète, s'il en parle moins souvent, il indique assez qu'il l'a pris pour second modèle à écrire.

L'édition des *Essais* dont Pascal se servait et à laquelle il renvoie, est l'édition in-folio de 1652 [1]. Faute de s'en être rendu compte, M. Havet et beaucoup d'éditeurs qui s'imaginaient que Montaigne était cité d'après l'édition de 1635 ont commis d'étranges et ridicules confusions.

L'Epictète, dont Pascal s'est servi, était-il celui de Dom Jean Saint-François ? A moins de supposer que Pascal s'était contenté d'une traduction latine, nous devons l'admettre sans hésiter.

1. *Les Essais de Michel, seigneur de Montaigne*, nouvelle édition, exactement purgée des défauts des précédentes, selon le vrai original, à Paris, chez Pierre le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du roi, rue St-Jacques, à la Croix d'Or, M. D. C. LII. Pascal écrit toujours Montagne.

***

A peine entré dans le monde de Port-Royal et des amis de Port-Royal, Pascal, après avoir été un instant occupé à l'éducation et à l'instruction des enfants, fut donc jeté dans la prodigieuse aventure des *Provinciales*.

Ces merveilleuses comédies où se reconnaissent à la fois l'homme du monde, le psychologue, l'observateur pénétrant, le saint et même le savant, ont coûté à leur auteur un terrible travail. Louis de Montalte ne pouvait y mettre le temps et la patience ; il y mit une intensité prodigieusement rapide de réflexion et d'exécution. En une, deux ou trois semaines, il réussissait, à force de reprises, de corrections et de retouches, un chef-d'œuvre. C'est un tour de force, que l'on peut bien dire épuisant.

Or certains fragments du manuscrit, que l'on a incorporés dans les *Pensées*, se rattachent à cette période. Ils ne s'expliquent que par les *Provinciales* et par les événements qui ont accompagné la naissance, le progrès, la fin des *Provinciales*. Leur sens, comme nous l'avons dit, est altéré jusqu'au contresens, quand on ne les rattache pas aux *Provinciales*.

En revanche, si l'on a ce soin, l'on éprouve une surprise qui ne nuit certes pas à l'impression générale : le même fonds qu'on retrouvera dans les *Pensées* proprement dites et qu'on a déjà reconnu

dans les traités et opuscules antérieurs de Pascal, s'y reconnaît. On peut admirer la continuité d'un génie qui ne s'est jamais démenti, sans jamais s'enchaîner fût-ce à ses propres conceptions.

J'y démêle d'abord des citations de Montaigne (925) et à propos du Miracle de la Sainte Epine, de curieuses utilisations du Pyrrhonisme.

> PYRRHONISME. — Chaque chose est vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est purement vrai ; et ainsi rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira qu'il est vrai que l'homicide est mauvais ; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon ? La chasteté ? Je dis que non, car le monde finirait. Le mariage ? non ; la continence vaut mieux. De ne point tuer ? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer ? Non, car cela détruit la nature. Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux (385).

Puis des réflexions qui semblent appartenir à l'*Apologie* et aux réflexions sur le divertissement, quoiqu'elles en aient précédé le dessein :

> Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux (165).

Et :

> Toutes les occupations de l'homme vont à avoir du bien et ils n'ont titre pour les posséder justement ni force pour les posséder sûrement, etc... (436).

C'est sur la même page que Pascal a écrit : « Descartes inutile et incertain (51). »

Il y aussi des observations sur l'art et le style : « Il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable soit lui-même près du réel (25) ».

Citons aussi cette formule :

> La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire... Il y a donc un grand nombre de vérités et de foi et de morale qui semblent répugnantes et qui susbistent toutes dans un ordre admirable... (862).

Nous ne relèverons pas quantité d'autres pensées (30, 40, 48, 285, 378, 390, 535 ; allusion à Corneille et à *Horace*. — 807, 805, 840).

Je citerai pourtant une réflexion peu connue et d'une application toujours actuelle :

> La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion. L'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie (871).

Pascal écrivait cela à propos des « huguenots » et de ceux qu'il appelait « les papistes », mais on le peut transporter en d'autres domaines.

CHAPITRE V

L'APOLOGIE

L' « Apologie ». — Son but. — Son plan. Son ordre.

Le point de départ des principaux et plus longs fragments qui constituent les *Pensées* fut comme nous l'avons dit, un projet d'*Apologie*. Si Pascal ne s'était pas engagé sur cette route, ses *Pensées* auraient peut-être été aussi importantes, mais rien ne prouve qu'elles auraient été concentrées strictement sur les mêmes problèmes, autour des mêmes centres.

Que devait donc être cette *Apologie*. Et d'abord à qui s'adressait-elle ? Car Pascal a toujours eu devant les yeux, très nettement, quoi qu'il écrivît, une personne à qui il s'adressait particulièrement.

Ici Pascal ne visait pas les épicuriens tout à fait grossiers, comme Des Barreaux ; il ne visait pas non plus l'obstination des raisonneurs abstraits, malgré tout le secours qu'offrait contre eux le pyrrhonisme. De ces deux sortes d'incroyants, les premiers lui paraissaient désespérés, indignes ; les autres trop peu nombreux. Il préféra entreprendre ceux qui formaient la foule et sur qui les arguments glissaient : les « indifférents », gens distingués, « hon-

nêtes gens », à la manière de Méré ou de La Rochefoucauld. Il se jugeait de taille à les contraindre de dépouiller leur indifférence ; et ensuite de gré ou de force, par une méthode à lui, il les mènerait au point de consolation et de tranquillité où il était parvenu lui-même.

Le plan de cette Apologie était arrêté dans le moindre détail, à une époque qui nous est inconnue, mais assez tôt ; Pascal n'avait pas eu besoin de l'écrire ; sa mémoire ample et fidèle suffisait à l'enregistrer. Ses amis de Port-Royal lui demandèrent de le leur exposer, ce qu'il fit dans un très long entretien dont le début les étonna jusqu'à la déception ; mais bientôt il domina si bien, qu'ils en éprouvèrent une admiration ineffaçable.

« Il se rencontra [1], dit la Préface de Port-Royal, une occasion, il y a dix ou douze ans, en laquelle on l'obligea non pas d'écrire ce qu'il avait dans l'esprit sur ce sujet-là, mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en présence et à la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis. Il leur développa en peu de mots, le plan de tout son ouvrage ; il leur représenta ce qui en devait être le sujet et la matière ; il leur en rapporta en abrégé les raisons et les principes et il leur expliqua l'ordre et la suite de choses qu'il voulait traiter ».

1. Les pages qui suivent ont été empruntées à notre édition des œuvres complètes de Pascal, 3 vol. chez Albin Michel.

Cet exposé oral n'est pas entièrement perdu puisqu'il nous a été résumé directement par Filleau de la Chaise et Etienne Périer, indirectement par Nicole.

Le « discours » de Filleau de la Chaise devait servir de préface à l'édition de Port-Royal. Il déplut à la famille, qui refusa de le faire figurer en tête des Pensées et qui chargea à cette occasion Etienne Périer de composer une introduction qui précède désormais officiellement les *Pensées*.

Or les différences ne portent pas sur l'exposé des idées de Pascal. C'est plutôt dans la physionomie de l'entretien et dans les à-côtés de son récit que Filleau de la Chaise est corrigé par Périer.

Filleau avait montré les auditeurs préoccupés et uniquement désireux d'avoir des démonstrations géométriques ou métaphysiques à la façon de Descartes (on se rappelle l'admiration d'Arnauld pour Descartes). Sous le couvert de l'autorité de Pascal, Filleau de la Chaise critique très vivement cet état d'esprit : « Ceux, dit-il, qui ne trouvent rien d'assuré que les preuves de la géométrie en veulent de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme qui les conduisent de principe en principe comme leurs démonstrations. D'autres demandent de ces raisons qui prouvent peu ou qui ne prouvent qu'à ceux qui sont déjà persuadés et d'autres les raisons métaphysiques qui ne sont souvent que des subtilités peu capables de faire

impression sur l'esprit et dont il se défie toujours. Enfin il y en a qui n'ont de goût pour ce qu'on appelle lieu commun... » A ces démonstrations inefficaces Pascal, d'après Filleau de la Chaise, aurait opposé une méthode de certitude morale par la convergence des probabilités : « Il sera visible, dit Filleau de la Chaise dans un autre discours, destiné à accompagner le résumé de l'entretien de Pascal, qu'on pourrait faire voir une si grande accumulation de preuves pour notre religion qu'il n'y a point de démonstration plus convaincante et qu'il serait aussi difficile d'en douter que d'une proposition de géométrie, quand même on n'aurait que le seul secours de la raison. Car quoiqu'on eût pu démontrer dans la rigueur de la géométrie qu'aucune de ces preuves en particulier soit indubitable, elles ont néanmoins une telle force étant assemblées qu'elles convainquent tout autrement que ce que le géomètre appelle démonstration... »

Tout cela devait déplaire au dogmatisme carré d'Arnauld et au rationalisme insinuant de Nicole. D'ailleurs Filleau de la Chaise était abondant en paroles, il semblait se substituer à Pascal. Et enfin il prêtait un tour tout romanesque et dramatique au large résumé qu'il donnait.

Mais enfin dans le plan que Pascal a exposé deux heures durant à ses auditeurs et qui leur a laissé « des impressions si vives et si profondes

que tout ce que dit M. Pascal leur est encore présent », Filleau de la Chaise, Périer et Nicole s'accordent entièrement.

Après quelques paroles sur la méthode et l'ordre qu'il voulait suivre, sans doute aussi sur la nature de la foi à laquelle il prétendait conduire ses lecteurs, Pascal montrait combien monstrueuse était l'indifférence en matière de religion.

Comme au temps où il écrivait les *Provinciales*, il restait convaincu qu'il faut s'adresser à « un homme ». Il mettait donc en scène un certain incrédule avec lequel il commençait la lutte comme jadis avec le jésuite.

Il éveillait son adversaire du sommeil de l'indifférence. Il le tenait dans l'inquiétude en lui apprenant à connaître sa nature et désormais ne le laissait plus en repos.

Dans cet état de tourment intérieur le malheureux que l'éloquence pousse à l'extrémité, cherche chez les philosophes et dans les religions, un remède à son angoisse. Mais toutes les solutions qu'il examine le déçoivent et le dégoûtent. « Plutôt que d'en choisir aucune et d'y établir son repos, il prendrait le parti de se donner lui-même la mort pour sortir tout d'un coup d'un état si misérable. »

C'est alors que Pascal lui découvre le peuple juif et les livres saints. De là, le passage au Christ et au christianisme est facile. En se remémorant la cause de ses premières inquiétudes, l'interlo-

cuteur de Pascal n'a pas de peine à comprendre qu'il est enfin arrivé à la vérité et à la vie.

Tel était le plan de Pascal.

Mais il faut se rappeler que jamais Pascal n'a suivi rigoureusement un plan et que l'Apologie se serait très librement développée autour des points fixes que les « résumés » nous donnent. Il faut se rappeler aussi que la pensée de Pascal est toujours très complexe et qu'on se tromperait en la réduisant à des termes simples. Sous bénéfice de ces remarques, on peut dire que le plan primitif n'a jamais quitté le cerveau de Pascal, et y a servi de pôle ordonnateur.

***

Des fragments très importants se rattachent plus particulièrement à l'élaboration de ce plan de l'Apologie.

On relira d'abord le grand morceau (194) où Pascal presse l'indifférent et s'efforce de lui prouver que cette indifférence est monstrueuse. A la vérité, je ne suis pas bien sûr que ce fragment ait été rédigé par Pascal lui-même; il n'est donné que par la copie ; et peut-être a-t-il été rédigé par Nicole. Mais voici tout à côté, des notes manuscrites où Pascal, en personne, inscrit en formules saisissantes les germes dont le développement a constitué le fragment 194 ; ce sont les fragments 200, 210-211-213-215-218-219 et quelques autres encore, plus abrupts, que Pascal a effacés.

Par exemple :

On doit avoir pitié des uns et des autres ; mais on doit avoir pour les uns une pitié qui naît de tendresse, et pour les autres une pitié qui naît de mépris.

Il faut bien être dans la religion qu'ils méprisent pour ne pas les mépriser.

Cela n'est point du bon air.

Cela montre qu'il n'y a rien à leur dire, non par mépris, mais parce qu'ils n'ont pas le sens commun, Il faut que Dieu les touche.

Les gens de cette sorte sont Académistes, Escoliers et c'est le plus méchant caractère d'homme que je connaisse.

Vous me convertirez.

Je ne prends point cela par système, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait.

Il est sans doute qu'il n'y a point de bien sans la connaissance de Dieu, qu'à mesure qu'on en approche on est heureux, et que le dernier bonheur est de le connaître avec certitude ; qu'à mesure qu'on s'en éloigne on est malheureux, et que le dernier malheur serait la certitude du contraire.

C'est donc un malheur que de douter mais c'est un devoir indispensable de chercher dans le doute.

Et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble malheureux et injuste. Que s'il est avec cela gai et présomptueux, je n'ai point de terme pour qualifier une si extravagante créature.

Le beau sujet de se réjouir et de se vanter la tête levée en cette sorte.

Donc réjouissons-nous et rions sans crainte et sans inquiétude et attendons la mort puisqu'elle est incertaine et nous verrons alors ce qui arrivera de nous.

Non par un zèle de dévotion et de détachement, mais par un principe purement humain, et par un mouvement d'intérêt et d'amour-propre.

Est-ce qu'ils sont si fermes qu'ils soient insensibles à tout ce qui les touche ? Éprouvons-les dans la perte des biens ou de l'honneur.

Quoi ?

C'est un enchantement (194).

Et encore sous le titre cachot ceci !

Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic, mais il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

Et voici toujours des formules saisissantes de raccourcis inoubliables.

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédant et suivant, le petit espace que je remplis et même que je vois,

abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors.

Ou :

Entre nous et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile (124).

Ou enfin :

Le dernier acte est sanglant quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette de la terre sur la tête et en voilà pour jamais (210).

On comprend que Pascal trouve quelque chose de fou et de surnaturel dans cet aveuglement.

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie.

***

Quand je reprends tous les fragments qui se rattachent à l'apologie, il me semble que la chose la plus importante, celle qui a le plus préoccupé Pascal, ce n'est pas cet aveuglement, inepte au point de paraître « surnaturel », des indifférents qui ne veulent pas s'occuper de religion, mais bien la manière de faire pénétrer la vérité dans l'esprit

et la conscience de ces hommes, ou tout simplement la façon dont la vérité se démontre elle-même aux hommes et s'impose à eux.

C'est pourquoi en pensant toujours à son plan, Pascal se demande quel ordre il doit suivre, et avec sa profondeur habituelle, il cherche en quoi consiste l'ordre et à quoi il sert. Il y a l'ordre de l'esprit « qui est par principe et démonstration », il y a celui de l'agrément. Il y en a d'autres.

Pour l'ordre parfait de l'esprit, celui qui est « par principe et démonstration », nous n'avons qu'à relire ce fragment du traité sur l'esprit de géométrie.

> Je ne puis faire mieux entendre la conduite qu'on doit garder pour rendre les démonstrations convaincantes qu'en expliquant celle que la géométrie observe.
>
> Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et plus accomplie, mais où les hommes ne sauraient jamais arriver, car ce qui passe la géométrie nous surpasse ; et, néanmoins, il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.
>
> Cette véritable méthode qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales : l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens ; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues c'est-à-dire en un mot, à définir tous les termes et

à prouver toutes les propositions. Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absoluement impossible ; car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent ; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières.

Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve. D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle, immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli. Mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre. Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est à la vérité inférieur en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il lui cède ; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours. Cet ordre, le plus parfait entre les hommes, consiste non pas à tout définir ou à tout démontrer, ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer, mais à se tenir dans ce milieu de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes, et de définir toutes les autres ; et de ne point prouver toutes les choses connues des hommes, et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver,

et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes..

Pascal se rend compte que cet ordre ne s'applique guère à son sujet. Il peut recourir à l'ordre de l'agrément.

Pascal en a parlé aussi, dans un autre opuscule :

Pour la qualité des choses que nous voulons persuader elles sont bien diverses.

Il y en a qui se tirent par une conséquence nécessaire des principes communs et des vérités avouées ; celles-là peuvent être infailliblement persuadées.

Il y en a qui ont une union étroite avec les objets de notre satisfaction ; et celles-là sont encore reçues avec certitude. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disais au commencement : que cette âme impérieuse, qui se vantait de n'agir que par raison, suit par un choix honteux et téméraire ce qu'une volonté corrompue désire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse opposer.

C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté, et que la connaissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudrait pour en juger, connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais.

Il paraît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui

on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime ; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne.

Mais de même que la méthode géométrique ne s'appliquait pas à des vérités indémontrables de même l'art d'agrément vraiment indigne d'une aussi haute vérité. Il reste à prendre exemple sur l'Ecriture et sur les Pères.

Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration, le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela serait ridicule.

Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours.

Voilà l'ordre qu'il faut suivre. Et non pas celui de Charron ou de Montaigne :

Pourquoi prendrai-je plutôt à diviser ma morale en quatre qu'en six ? Pourquoi établirai-je plutôt la vertu en quatre, en deux, en un ? Pourquoi en *abstine et sustine* plutôt qu'en « suivre nature », ou « faire ses affaires particulières sans injustice », comme Platon, ou autre chose ? — Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un mot. — Oui, mais cela est inutile, si on ne l'explique (20).

Et ailleurs :

> J'aurais bien pris ce discours d'ordre comme celui-ci : pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes, et puis la vanité des vies philosophiques pyrrhoniennes, stoïques ; mais l'ordre ne serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder. Saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur (61).

Il est vrai que ce dernier fragment n'est pas de la main de Pascal et ne se trouve que dans la copie. Sans doute est-ce le souvenir d'un mot dit par Pascal en passant. Ainsi s'explique la peu modeste parenthèse : « Je sais un peu ce que c'est et combien peu de gens l'entendent ».

Cet ordre de la « charité » nous laisse tout de même dans le vague. La formule est mystérieuse. Comment entendre la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin ? Cherchons-en quelque explication.

Une vérité qui se prouve par l'ordre de la charité est une vérité qui dépasse l'ordre des raisonnements et discours ordinaires, comme nous venons de le voir. Or, ce genre de vérités est susceptible de deux sortes de démonstrations. Filleau de la Chaise nous les a expliquées et ses explications s'accordent parfaitement avec les fragments pascaliens.

D'abord, on peut prouver ces inaccessibles au

raisonnement, en les montrant liées nécessairement et « vitalement » avec des vérités incontestables.

« Il ne s'agit pas d'examiner, dit Filleau de la Chaise, la possibilité de ces mystères, ni de guérir l'esprit sur toutes les difficultés qu'il trouve à s'y soumettre. Les hommes seraient injustes de demander à les comprendre, eux qui ne se comprennent pas eux-mêmes, et qui ne doutent pas néanmoins de leur existence. Et c'est assez qu'on leur puisse montrer que toutes ces vérités si inconcevables sont jointes non seulement à d'autres vérités qu'ils connaissent, mais encore à celles de toutes les vérités qui sont les plus proportionnées à leur esprit et dont ils peuvent s'instruire par les voies les plus connues et les plus certaines ».

Ensuite on peut prouver ces mêmes vérités par la méthode des probabilités convergentes que nous avons indiquée plus haut. Celle-là s'applique principalement aux faits et aux témoignages.

Le commentateur de Pascal prend pour exemple l'incendie de Londres. Au premier qui en porta la nouvelle à Paris on avait le droit de douter et même de hausser les épaules. Au second témoignage le doute est moins permis, au vingtième il est remplacé par une certitude plus forte même que celle des vérités mathématiques, en tout cas plus humaine.

Et pourtant aucun des témoignages n'est certain. Ce n'est pas une addition, c'est une sorte de

création « Nous sentons fort bien que cela est d'une autre nature (qu'un pari sur des probabilités) et que nous n'en sommes pas moins persuadés que des premiers principes ».

N'est-ce pas tout voisin de ces « digressions » qui viennent toutes aboutir au même centre pour le montrer toujours ?

***

Comment Pascal avec son génie particulier réalisera-t-il cet ordre dans un livre conforme au goût de son temps.

Comment le réaliser ? Ici Pascal avait l'exemple de Montaigne — et l'on voit qu'il y a pensé. Mais le caprice un peu dédaigneux et déroutant de l'auteur des *Essais*, lui paraît mal convenir à son objet. Il y a aussi la forme des « entretiens » que lui enseignaient les propos d'Epictète selon Arrien, mais c'était trop sommaire à la fois et trop décousu. Il ne lui restait donc qu'à s'imiter lui-même ; je veux dire à reprendre la dialectique vivante des *Provinciales*, avec leur mouvement de comédie et de drame, avec leur souplesse, avec leur accommodation perpétuelle à la vie.

En effet, il annonce des *lettres* : « Lettre pour porter à rechercher Dieu » ; « Lettre de la folie de la science humaine » ; « Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine ». Il écrit aussi dans une note « ordre par dialogues ».

***

En même temps, qu'il réfléchissait sur le plan, Pascal méditait sur la nature singulière de l'adhésion que la foi sollicite : ce ne sont pas, en effet, les démonstrations ordinaires qui suffiraient jamais à convertir. Pour aboutir à une persuasion « totale et douce », pour établir une certitude active et un amour transformant toute l'âme, il faut une méthode surhumaine. « La foi est un don de Dieu, ne croyez pas que nous disions que c'est un don du raisonnement... (279) ». Quel est donc, en cela, la part de la « raison », c'est-à-dire de l'instrument dont se sert l'Apologiste ? « La conduite de Dieu qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce... (185) ». La raison doit se subordonner à la grâce : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut... (268) ». Et encore : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va pas jusqu'à connaître cela... (267) ».

Ainsi Pascal n'a pas d'illusion sur sa part à lui ; il n'est que le laboureur qui retourne la terre où un autre sème et fait lever le grain.

Maintenant nous allons entrer dans la forêt des *Pensées* ; elles sont gouvernées, naturellement, par l'Apologie ; mais elles n'y sont pas rattachées

comme les chapitres d'un livre ou comme les maillons d'une chaîne. Elles suivent librement, nous le verrons, leur pente raisonnable et naturelle, qui va tout de suite, simplifier tout.

CHAPITRE VI

LE PARI

HISTOIRE DU PARI D'APRÈS LE MANUSCRIT. — LES RAMIFICATIONS DU PARI.

Le premier « arbre » de la forêt, c'est le *Parti* ou le *Pari*.

Pascal a dû y penser avant d'élaborer le plan de l'*Apologie*, car certaines notes de la préparation de l'*Apologie* font état de plusieurs notions et expressions nouvelles venues du *Pari*.

Le *Parti* ou le *Pari* revêt un aspect inhumain et presque indigne de la générosité chrétienne, lorsqu'on le lit dans les éditions où il est à la fois trop cohérent et incomplet (233).

Nous allons le suivre sur le manuscrit où il devient plus clair et plus Pascalien.

Sur une première page, Pascal a noté une conversation ou une dispute avec un personnage dont le caractère est facile à deviner. Ce personnage mystérieux n'était pas un homme du monde et un indifférent ; c'était un savant habitué aux abstractions mathématiques. Il voulait découvrir, par ses méthodes de géomètre, si Dieu existe ou n'existe pas. Pascal lui ayant objecté que Dieu,

éternel et infini, échappe aux prises de la raison, le savant répondait qu'il est sans doute impossible de connaître la nature de Dieu, mais non de connaître son existence ; et il citait le nombre infini comme exemple d'une chose dont la nature nous est absolument inaccessible et dont l'existence n'est pourtant pas douteuse. Pascal répondait : « Nous connaissons l'existence de l'Infini et ignorons sa nature, parce que nous avons rapport à lui par l'étendue, et disporportion avec lui par les limites. Mais nous ne connaissons ni l'existence, ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue, ni borne ». Il ajoutait que, pour connaître s'Il existait, il n'y avait pas d'autre chemin que la foi ; mais, quant à sa nature, nous ne la verrons que lorsque nous serons à la Gloire, c'est-à-dire sauvés et au ciel [1]. D'où la conclusion qu'il faut regarder le « dessous des cartes », c'est-à-dire la Bible, les prophètes, etc., source de foi.

Au reste voici ce premier texte de Pascal tel qu'il était avant d'être alourdi par les enrichissements successifs.

Infini rien [2].

1. Ni Port-Royal, ni Arnauld, ni Nicole n'ont accepté cette position. Arnauld et Nicole étaient trop cartésiens. L'édition de Port-Royal fait dire à Pascal le contraire de ce que porte le manuscrit.

2. Ces deux mots ne forment pas un titre comme les éditeurs le croient, mais le premier alinéa de ce morceau. Il n'y a pas de ponctuation entre *infini* et *rien*. Le sens paraît donc être : *L'infini n'est rien*, ou *ne sert de rien ici*.

Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimension ; elle raisonne là dessus, et appelle cela nature, nécessité et ne veut croire autre chose.

L'Unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus que un pied à une mesure infinie : le fini s'anéantit en présence de l'Infini et devient un pur néant.

Nous connaissons qu'il y a un Infini et ignorons sa nature. Comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un Infini en nombre : mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair. Il est faux qu'il soit impair, car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Cependant c'est un nombre ; et tout nombre est pair ou impair. Il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini.

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui.

Nous connaissons l'existence de l'Infini, mais nous ignorons sa nature parce que nous avons rapport à lui par l'étendue et disproportion avec lui par les limites.

Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu parce qu'Il n'a ni étendre, ni bornes.

Par la foi nous connaissons son existence, par la gloire sa nature.

Or j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature.

Pascal ne s'en tint pas longtemps à cet aveu d'impuissance. Il réfléchit. Il se plaça au point de vue même de son interlocuteur, et soudain il eut une illumination. Il va convaincre par le simple raisonnement, ce malheureux qui est égaré par le raisonnement mal employé. Et il lui soumet les observations suivantes :

Celui qui est en peine de l'existence de Dieu, avant d'avoir étudié le « dessous des cartes », est exactement comme quelqu'un qui aurait à parier pile ou face. Dans les deux cas le joueur ne possède aucun élément, pour calculer si une alternative a plus de chance que l'autre de se réaliser. Le plus sage serait de ne pas choisir ; mais il faut choisir. Les possibilités étant égales de chaque côté ou plutôt étant indéterminées, et inaccessibles, il est inutile de tenter un calcul des probabilités. Sur quoi donc se décider [1] ?

Dans l'une ou l'autre alternative, si les chances sont « incalculables », le gain est connu et peut se calculer ; dans l'une et l'autre alternative la mise du parieur est connue et facile à calculer. On sait ce que gagnera celui qui parie que Dieu est, s'il se rencontre que Dieu est ; et ce qu'il perdra, s'il se rencontre que Dieu n'est pas. On sait aussi ce que gagnera celui qui parie que Dieu n'est pas, s'il

1. Les commentateurs qui ont étudié le pari comme un calcul de probabilités ont commis un contre-sens absolu.

se rencontre que Dieu n'est pas, et ce qu'il perdra s'il se rencontre que Dieu est.

Or, ce que l'un et l'autre exposent est à peu près de même valeur, mais l'un ne peut rien gagner s'il gagne ; au contraire il perd infiniment s'il perd, tandis que l'autre gagne infiniment s'il gagne et ne peut rien perdre, s'il perd.

Pas besoin de calculer, tant la chose est claire ! Un homme raisonnable, acculé au Pari, doit parier, sans hésiter, que Dieu est.

Arrivé là, Pascal devrait être satisfait. Mais son esprit travaillait toujours. L'interlocuteur ne se contentera peut-être pas du bon sens ; il voudra des raisonnements de géomètre. Qu'à cela ne tienne ! Aussitôt Pascal pose, sous forme mathématique, le problème qu'il vient de résoudre par le seul bon sens.

Ici la difficulté augmente. Pascal avait bien inventé un mode de calcul qui s'appliquait à des probabilités, puis à des enjeux à partager ou à hasarder proportionnellement à ces probabilités ; maintenant ce sont des enjeux réels à opposer à un gain hypothétique, mais infini et il n'y a plus de probabilité d'aucune sorte. Après avoir médité, Pascal découvre enfin une méthode, et il l'expose avec un entrain, une rapidité qui impriment à son manuscrit un aspect singulier [1].

1. Il lui arrive même de commettre des confusions de mots

Il ne s'aveugle pas sur la distance qu'il y a entre un bien fini, mais certain, et un bien infini, mais incertain. Il voit l'imprudence de sacrifier ce bien fini au mirage du bien infini, « mais, dit-il, l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde selon la proportion des hasards de gain et de perte. Et de là vient que, s'il y a autant de hasard d'un côté que de l'autre, la partie est à jouer, égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif (233). »

***

Si la fécondité du *Pari* s'était arrêtée là, Pascal n'en aurait peut-être pas conservé la trace : le plan de l'Apologie n'y fait pas allusion. Mais ce dur raisonnement devait ramener son auteur à la psychologie réelle pour lui faire découvrir d'importantes vérités.

Un pari n'est pas un acte de foi ; celui qui parie sait que son pari est douteux, et son choix incertain ; sans quoi il n'aurait pas parié, il aurait cru.

---

qui rendent inintelligibles certaines parties de son raisonnement.

Le pari n'a d'importance et d'efficacité que si Pascal découvre un pont pour passer de l'incertitude à la certitude, de l'affirmation des lèvres à l'adhésion totale de l'âme, de la gageure à la foi.

Pascal réfléchit donc à cette suprême difficulté. Il analyse de près cet acte qu'est le pari : la volonté seule y est en jeu. Mais la volonté peut agir sur le cœur par la machine. La machine, en effet, nous persuade et nous fait croire : à force de dire des prières et de prendre de l'eau bénite, on finit par croire. C'est l'effet constant de l'habitude qui crée en nous une seconde nature. D'ailleurs ce que nous appelons notre nature n'est-ce pas une première habitude (95) ? Créons donc une créance en nous par l'habitude ; et cette créance sera facile, toujours présente, toujours active et solide (252). Ainsi en nous habituant à croire, nous croirons.

Bien plus, sans même recourir à l'automate, la volonté de croire nous conduira encore à la foi, car elle bridera nos passions, et nos passions sont le véritable obstacle qui s'interpose entre la vérité et nous.

A ce moment-là Pascal est tellement certain du succès qu'il fait comparaître son adversaire devant lui et le dialogue s'engage :

> Si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est [1].

1. Pascal n'aurait pas dit cela à Méré, mais plutôt à quelque savant buté et orgueilleux, comme Roberval.

— Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ?

— Oui, l'Écriture, et le reste, etc.

— Oui ; mais j'ai les mains liées et la bouche muette ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté ; on ne me relâche pas, et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?

— Il est vrai. Mais apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez le remède : apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien ; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira.

— Mais c'est ce que je crains.

— Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? Mais pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminuera les passions, qui sont vos grands obstacles [1].

— Oh, ce discours, me transporte, me ravit, etc...

Si ce discours vous plaît et vous semble fort,

1. Les éditeurs insèrent ici un fragment intitulé : Fin de ce discours qui doit être reporté à la fin, après bassesse, si l'on veut suivre les indications du manuscrit.

sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Etre Infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse.

***

On peut constater, par le fragment que nous venons de citer, que Pascal est passé du plan de la logique à celui de la psychologie, et qu'il nous a enfin conduits en pleine réalité. Merveilleuse ramification d'un bâton sec et mort. Or, parmi ces ramifications, il en est une tout à fait importante, ce qui a pris plus de vigueur, plus de fécondité que le tronc lui-même. C'est la « machine » ou la « coutume ».

Dans les marges mêmes du Pari, Pascal a noté les premières réflexions que la machine lui suggère et déjà elles contiennent explicitement la doctrine du Cœur — du Cœur conçu comme l'organe de toute connaissance active, qui dépasse le monde abstrait.

« La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à la foi, la croit, et ne peut plus ne pas craindre l'enfer, et ne croit autre chose. Qui s'accoutume à croire que le roi est terrible..., etc. Qui doute donc que, notre âme étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela ? » (89).

Ainsi les vérités les plus générales et que les philosophes croient innées, comme le nombre, l'espace, le mouvement, ne sont pas « plantées » en nous d'une autre manière que le procédé de « l'eau bénite » et de « faire dire des messes » ; elles nous viennent de la machine.

Cette idée va se développer. Certainement, Pascal a continué à réfléchir sur cette efficacité de la machine. Il s'est demandé si la répétition d'un acte ou d'un fait suffisait à engendrer les notions premières, si une fonction nouvelle de l'être humain ou si l'on veut, un organe, n'intervenait pas.

Sans prétendre nous substituer à Pascal, nous avons le droit d'affirmer que cet organe tiendra au corps, comme l'esprit tient à l'âme. Il ajoutera à la lumière froide de l'esprit, cette capacité de plaisir ou de douleur, cette sensibilité, qui fait qu'on désire ou qu'on fuit, qu'on aime ou qu'on hait ; aussi Pascal va l'appeler le Cœur. Le cœur et la raison, c'est le « complexe » corps-esprit, prenant possession des choses par la connaissance.

Toujours dans les marges du Pari, nous lisons :

> Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne ; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous vous aimez (277) ?

C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison.

Et ailleurs, cette explication plus développée, qu'il est impossible de détacher du Pari :

Car il ne faut pas se méconnaître. Nous sommes automate autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ? Et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. (Il y a la foi reçue dans le baptême aux Chrétiens de plus qu'aux Turcs.) Enfin il faut avoir recours à elle quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par

la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus.*

Cette notion capitale du cœur, que nous espérons avoir éclaircie et ramenée sous sa vraie lumière par les rapprochements et les comparaisons que nous a indiquées le manuscrit, va suivre désormais Pascal dans toutes les démarches de son esprit, soit qu'il prépare l'*Apologie*, soit qu'il lutte contre le Pyrrhonisme, soit qu'il en appelle à Jésus-Christ contre le monde.

***

Mais quoi ! n'est-il pas absurde que Dieu n'ait pas donné à notre raison une base plus sûre qu'un *pari* pour fonder la foi ?

A quoi Pascal répond par cette observation générale que les hommes ne font rien que pour l'incertain. Dans la vie actuelle, le soldat, le marchand, le marin, etc..., travaillent pour l'incertain.

S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion... Il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain... Il n'est pas certain que nous voyions demain ; mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas, etc... (234).

La raison ? Pascal la découvrira plus tard. Mais le fait est là, qui crève les yeux.

Telles sont quelques-unes des vérités fécondes que Pascal fait sortir de ce *Pari* en apparence infé-

cond et desséché. C'est un exemple de la méthode ou plutôt du génie Pascalien.

Une dernière remarque. Pascal en conseillant à son interlocuteur de prendre de l'eau bénite, de faire dire des messes, etc... ajoute : « Naturellement, cela vous fera croire et vous abêtira. » L'homme proteste : « Mais c'est ce que je crains. » On sait la riposte de Pascal : « Et pourquoi ? Qu'avez-vous à y perdre. » Ce mot cruel ne s'expliquerait pas, si Pascal l'adressait à un Méré ou à un La Rochefoucauld, mais à un Roberval ou à quelque mathématicien raidi par sa science, il devient une leçon utile de modestie et de pyrrhonisme.

CHAPITRE VII

LA NATURE DE L'HOMME

GRANDEUR ET MISÈRE. — ROLE DE LA PENSÉE. — LE DIVERTISSEMENT. — LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Jusqu'ici, l'originalité de Pascal s'est révélée dans l'invention et l'analyse des idées particulières, beaucoup plutôt que dans le choix d'un point de vue ; Pascal ne nous a paru original que dans les détails ou les conséquences, non dans le principe.

Il s'est, en effet, cantonné sur le même terrain que les prédicateurs et les moralistes chrétiens de ce temps et de tous les temps. Il a pris le parti de mettre devant l'esprit de l'indifférent la fragilité de la vie, l'imminence de la mort, les risques de vie future, et il a proposé la religion comme une assurance à la fois contre les craintes provoquées en nous par ces risques et contre ces risques eux-mêmes.

En cela, à part les formules saisissantes, dont il use, « grossières » comme un coup de pierre, à part les observations psychologiques qu'il ajoute sur la « machine », sur « l'incertain », sur la « cou-

tume », sur le « cœur », sur « l'ordre » et sur les limites de la raison, que dit-il qui n'ait été dit mille fois dans la chaire chrétienne, et dans les livres de dévotion, ou dans les simples manuels de morale séculière ?

C'est seulement à présent que le *Pascalisme*, c'est-à-dire l'originalité de Pascal, va enfin nous apparaître.

***

Pascal est né « homocentrique », je veux dire, que l'homme l'intéresse et toutes choses par rapport à l'homme. Seul, existe l'homme.

Pascal n'a pas étudié la science pour la vérité pure, mais pour la vérité et pour l'usage humain ; il n'a pas réfléchi « dans » la vérité abstraite, mais « dans » la vérité morale. Il a rarement raisonné en dialecticien, il range les idées et les mots selon leur signification « humaine », en auteur dramatique ou en romancier ; on dirait que les conceptions ne se présentent à lui que revêtues d'une possibilité humaine.

Après les sciences, la religion même lui est apparue à la fois comme l'explication et comme le remède de la nature humaine, non comme un monde en soi. Il la rapporte à la nature humaine et non à la métaphysique, et il ne la fait remonter à Dieu que par Jésus-Christ, qui est de la race et de l'espèce humaine, quoiqu'il ait une nature divine.

Ainsi envisagée, la religion n'a pas pour seul fondement la crainte de la mort et les risques de l'au-delà, mais son accord, sa convenance avec toute la nature humaine.

C'est sur ce principe que Pascal va maintenant fonder son argumentation, dans la mesure où il argumentera. C'est de ce principe qu'il va dégager toute sa science de l'homme et de la religion, mais avec ses expériences vérifiées et élargies.

***

Après avoir beaucoup ou plutôt toujours réfléchi sur la nature de l'homme, Pascal l'a résumée dans une formule, qui est de lui seul, et qui renouvellerait, encore aujourd'hui, ce que nous savons et pensons de l'homme, si nous la comprenions entièrement. Certes, elle n'a pas échappé à tout le monde : un Fontenelle, par exemple, l'a comprise (pour la combattre) ; un Blanc de St Bonnet en est nourri ; mais elle risque si fort de se confondre avec des conceptions similaires, que souvent on est tombé dans le piège, au grand dam de la vérité.

Souvent, en effet, la pensée de Pascal, dont le génie est d'une extrême exactitude, semble toute voisine d'autres pensées plus communes et plus pauvres, quoiqu'en réalité elle appartienne à un monde différent. Avec elle, il arrive souvent l'accident des auditeurs de T. S. F. Ils tournent la

mollette de leur radio, la voix espérée leur arrive, mais une différence d'un demi-millimètre a suffi pour les égarer; et, religieusement, ils écoutent une conférence hollandaise, quand ils croient prendre une leçon de polonais ou de hongrois !

La vérité est une pointe subtile, dit Pascal. Tâchons de ne pas l'émousser. Examinons-la non sur son extrême acuité même, mais par les différences qui le distinguent des vérités environnantes.

***

Voici le sermon sur la mort de Bossuet, ou l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. Nous y lirons que l'homme est ou très grand ou très bas ; méprisable et infiniment estimable : « L'homme s'estime trop, dit Bossuet, en parlant à la mort, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage ». La mort, en effet, apprend à l'homme « ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est méprisable en tant qu'il passe et infiniment estimable en tant qu'il aboutit à l'éternité ».

Cette même dualité de l'homme est sans cesse répétée par les poètes.

Je sens deux hommes en moi, chantera un jour Racine, et Louis XIV dira qu'il connaît bien ces deux hommes.

Or, pour Racine ou pour Bossuet ou pour *tous* les moralistes ce sont deux états qui se succèdent,

en s'excluant. Méprisable, l'homme n'est que méprisable ; grand, il n'est que grand. S'il s'abaisse, il est tout avili ; s'il se relève, il est tout ennobli.

Pascal a constaté sans cesse la vérité de ce double état. Il l'a exprimé par les notions de grandeur et de misère.

Mais, de ces deux états, il n'a fait qu'un seul état, comme les deux bras de la balance sont une seule balance.

***

Ne dites pas qu'il entend les choses comme La Rochefoucauld, son voisin d'esprit, et que pour lui, comme pour l'auteur des *Maximes*, l'état de l'homme est un état *mixte* où se mêlent confusément le bien et le mal, la vertu et le vice, la grandeur et la misère, sans qu'il soit possible de les séparer, sauf par une vue de l'esprit à laquelle, dans la réalité, rien ne répondrait.

La position de Pascal est encore différente : selon l'auteur des *Pensées*, l'esprit même ne peut imaginer en l'homme la grandeur séparée de la misère et la misère séparée de la grandeur : parce que *la grandeur provient de la misère, et la misère de la grandeur.* Sans grandeur, point de misère, sans misère, point de grandeur ! Il faut reprendre la comparaison des deux plateaux de la balance : si un plateau ne s'abaisse pas, l'autre ne s'élève point.

J'indique tout de suite et par anticipation, qu'il n'y aura jamais, selon Pascal, un état de grandeur sans misère ou de misère sans grandeur, sauf en allant plus haut que l'humanité ou plus bas qu'elle, dans un état où la mort seule nous placera.

Il est assez difficile de « réaliser » cette corrélation : *grandeur-misère*, si on ne se met au point de perspective où doit se placer le savant, le physicien en particulier, devant la nature. Elle est claire pour un esprit familier, par exemple, avec les notions d'équilibre mathématique, définies par Pascal. L'auteur du *Traité de l'Equilibre des Liqueurs* devait la trouver tout à fait naturelle et simple dans sa complexité.

Au reste, il s'applique à la formuler avec force et netteté à diverses reprises. Le fragment le plus explicite est le N° 416.

> La misère se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère, les uns ont conclu de la misère d'autant plus qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur, et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même, tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut ; et les autres, au contraire. Ils se sont portés les uns sur les autres par un cercle sans fin : étant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumière, ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot, l'homme connaît qu'il est

misérable : il est donc misérable, puisqu'il l'est ; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît.

***

Ce fragment nous indique déjà un troisième terme de la conception Pascalienne.

Une balance ne se définit point complètement par deux bras qui s'équilibrent, il faut aussi, pour qu'elle existe et fonctionne, le point d'appui, sur qui elle s'articule, le *couteau*, comme on dit.

Dans le rapport *grandeur-misère*, il y a aussi le *couteau de la balance*.

C'est la *pensée*.

Sur la pensée, oscille le levier *grandeur-misère*.

L'homme n'est misérable, que parce qu'il pense ; s'il ne pensait pas, s'il ne se savait pas misérable, il ne le serait pas plus qu'un arbre ou une linotte.

Mais, d'autre part, se connaître misérable (ce qui est « être misérable »), c'est une grandeur.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable.

Un arbre ne se connaît pas misérable.

C'est donc être misérable que de se connaître misérable. Mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.

De là tous les fragments fameux qu'on ne saurait jamais assez se répéter :

Pensée fait la grandeur de l'homme (346).

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant... Toute notre

> dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale (347).

Ce dernier aphorisme exige quelque commentaire : Pascal ne veut pas dire qu'il suffirait de bien penser pour atteindre le plus haut degré de moralité, mais que, par la pensée, l'homme s'élève au-dessus de la nature pour prendre racine dans un monde différent de celui qui est gouverné par les lois naturelles : je veux dire celui de la moralité.

J'ai cherché si Pascal avait défini ce terme de « pensée » qui a, ici, une si grande importance, et n'ai rien trouvé, même dans les variantes. Sans doute ce terme lui paraissait-il appartenir à la classe des mots qu'on ne définit point, parce qu'ils représentent des notions premières ou des expériences universelles. En tout cas, il prête au mot « penser » une très large extension, et n'en fait pas une province de la raison ou de l'intelligence — comme Descartes quand il posait le fameux : « Je pense, donc je suis ».

***

Ce symbolisme : *Grandeur-pensée-misère*, qui représente la nature humaine, enferme en soi sa démonstration et sa vérité. Il s'impose pour peu qu'on ait vécu et réfléchi. Et il explique un des caractères fondamentaux de l'homme : l'inquiétude et le divertissement.

L'instabilité de l'équilibre dans la balance humaine, est douloureuse et insupportable.

« Nonobstant ces misères (l'homme) veut être heureux, et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être... (169) ». Dès qu'il sent sa misère et sa faiblesse, il est obsédé par « le malheur de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien peut nous consoler lorsque nous y pensons de près ».

Il faut donc ne pas y penser de près (car y penser pour le combattre, comme le prescrivent les philosophes, est inutile et ridicule). Il faut en détourner l'attention, et se divertir. Le *divertissement* n'est pas une folie, mais une méthode de sagesse pratique. D'ailleurs, tout est divertissement : les affaires dont on entoure les rois, et les occupations des plus petits sont des divertissements.

> Qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à lui tout à loisir : et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misère. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide : c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit jamais seul et en état de pen-

ser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense (142).

Poussons avec Pascal, l'analyse de ce besoin universel de divertissement. En quoi le divertissement nous tient-il ? parce qu'il est un plaisir ? Parce qu'il est un amusement ? une occupation ? Non pas ! Il nous tient parce qu'il nous passionne. Il nous fait oublier le malheur de notre condition parce qu'il met en jeu notre imagination, notre espérance, notre inquiétude, notre instinct de joueurs.

Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé... (139).

Nous revenons ici à cette notion d'incertain dont la pari nous avait montré l'importance : l'homme n'agit que pour l'incertain, ne se passionne que pour l'incertain, parce que l'incertain seul le divertit.

Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire : on aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu ; que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire ? Et dès qu'elle arrive, on en est saoul. Ainsi dans le jeu, ainsi dans

la recherche de la vérité. On aime à voir, dans les disputes, le combat des opinions ; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout ; pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naître dans la dispute. De même, dans les passions : il y a du plaisir à voir deux contraires se heurter ; mais, quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi, dans les comédies, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérances ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres (135).

Et encore :

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court : on n'en voudrait pas, s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement ; de là vient que la prison est un supplice si horrible ; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois, de (ce) qu'on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse — qui nous en détourne — nous en garantit (139).

Je m'arrête au passage pour indiquer une curieuse erreur de lecture qui s'est propagée d'édition en édition, jusqu'à ce qu'à la Sorbonne, un jeune chercheur, M. Salleron, ait lu directement le texte : Parmi les « opinions du peuple saines » que Pascal énumère, les éditeurs lui font dire que le peuple a eu raison de préférer « la chasse à la poésie ». Il est superflu de faire remarquer que cette préférence n'a aucune sens ; on n'a jamais vu peuple mettre en balance la poésie et la chasse. Le manuscrit, en effet, ne porte rien de tel ; il faut lire, sans aucune hésitation, ni contestation « la chasse à la prise ».

Ainsi s'explique que l'homme ne soit jamais attentif au moment présent.

Nous ne tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt ; si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont plus nôtres, et ne pensons point au seul qui

nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir s'échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais (172).

Peut-être se rencontrera-t-il un homme qui, ayant reconnu la duperie du divertissement, essaiera de s'y soustraire, et de rester « seul dans une chambre » ; il n'y pourra résister. Il finira dans « l'ennui ».

« L'ennui », qu'on croit purement romantique, et qu'on regarde comme un des éléments du « mal du siècle » ! L'ennui est la maladie de l'époque classique. Au XVI^e siècle, il n'est guère question de lui ; au XVIII^e non plus ; mais le XVII^e siècle le connaît et le redoute. La Rochefoucauld en parle ; pour Pascal c'est le second élément de la triade humaine:

Condition de l'Homme : inconstance, ennui, inquiétude (127).

Voici, enfin, la « strophe » extraordinaire, intitulée ENNUI, où Pascal montre l'état de l'homme hors du divertissement. Nous reproduisons la disposition du manuscrit.

ENNUI

Rien n'est si insupportable
a l'homme que d'être
dans un plein repos,
sans passion, sans affaire,
sans divertissement, sans application.
Il sentira alors son néant
son insuffisance, sa dépendance,
son impuissance, son vide.
Incontinent, il surgira du fond de
son âme, l'ennui, la
noirceur, la tristesse,
le chagrin, le dépit, le
désespoir (131).

***

La suite de ces fragments et la conclusion de cette dialectique sont trop connues pour que nous ayons à nous y attarder : la grandeur et la misère ne peuvent s'expliquer que par le péché originel ; nos misères sont celles d'un roi dépossédé. Et le remède à notre malheureux état d'instabilité, l'équilibre enfin, nous ne le trouverons, avec la paix, qu'auprès de celui qui est venu guérir les

suites des péchés et le péché lui-même, Jésus-Christ.

Contentons-nous de citer une page (d'ailleurs célèbre), où Pascal s'exprime avec autant de clarté que de force.

> Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.
>
> Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu ; qu'on est obligé de l'aimer ; que notre vraie félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui ; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de la connaître et de l'aimer ; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à ces impuissances, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse (430 et 433).

Tel est le thème que Pascal va développer. Il y ajoutera des remarques capitales sur l'efficacité de la religion chrétienne.

Le sentiment de la misère, sans celui de la grandeur, engendre la paresse et le désespoir ; il nous

livre à la concupiscence. Le sentiment de la grandeur engendre l'orgueil et la vanité, qui sont une autre forme de concupiscence. Aussi les sectes philosophiques qui n'ont connu les unes que la misère, les autres que la grandeur, ont, non seulement méconnu la condition humaine, mais encore accru ses vices et sa servitude.

Tout au contraire, le christianisme, après avoir dénoué l'énigme de la nature humaine, apporte le vrai remède à ses maux :

> Donnant à trembler (à) ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère, avec tant de justesse la crainte avec l'espérance, par cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer ; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler : faisant bien voir par là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.
>
> Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer ? Car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence ? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition ? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante qu'il est impossible de résister ?

***

Si, après cette conclusion de *grandeur-misère*, nous n'avons guère désormais de remarques à faire sur le fond, il nous en reste d'importantes à ajouter sur la forme.

Pascal est, ici, en plein courant et en pleine action, comme nous l'avons vu à un certain moment du *Pari*. Il développe sa matière avec une abondance, une recherche des effets et un certain ton oratoire, qui touche presque à la rhétorique.

C'est que plus d'un de ces morceaux, sur le rapport de la religion chrétienne avec la nature humaine, devaient être lus, ou devaient servir de trame à une conférence, à plusieurs conférences peut-être pour Port-Royal. En tête des fragments 430, Pascal a inscrit : A. P. R., qu'on traduit par « A Port Royal » et il a ajouté les indications suivantes : *Prosopopée, pour demain*, et *commencement après avoir expliqué l'incompréhensible.*

Voilà pourquoi il a tant soigné son style, tant corrigé et recorrigé. Les fragments 425 et 430, ressemblent aux dernières *Provinciales*.

Leur brouillon nous fait donc voir le travail de Pascal écrivain, et connaître ses méthodes de style. On le voit, se souvenant des métaphores de Montaigne ou d'Epictète, chercher tantôt l'acuité pittoresque de la phrase, et tantôt l'ampleur musicale de la période. On le voit rayant, ajoutant, et transposant des fragments tout entiers.

Car il n'est pas maître de l'ordre de ses idées. Autant il paraît assuré dans le choix des mots et dans le ton des phrases, autant il hésite dans la dialectique abstraite jusqu'à ce que son imagination l'ait mis en face de « son homme ».

Nous reviendrons sur ces remarques au chapitre du style. Nous ne pouvions pas les omettre entièrement ici.

***

Peut-être cette incertitude a-t-elle pour cause, moins les difficultés de la dialectique et les hésitations du raisonnement, que l'incertitude même du sujet.

Pascal semble dominé par le désir de prouver le péché originel, c'est là son intention avouée. Mais, contre cette intention, voici qu'il est dominé par un problème immédiat, celui du bonheur. De même qu'il avait quitté la logique simple (et inefficace) du Pari pour l'analyse du *Cœur* et pour la considération de l'*Incertain*, de même il embrouille la logique de grandeur-misère par la hantise de l'idée de bonheur.

Qu'est-ce que le bonheur ? L'homme est-il capable d'être heureux ? Serait-il jamais heureux ?

Il est indubitable que l'homme veut être heureux. Nous avons déjà cité le fameux passage où Pascal le constate avec une force presque violente : Il veut être heureux, et ne veut qu'être heureux,

et ne peut ne vouloir pas l'être. D'ailleurs, Pascal reconnaît que rien n'est plus légitime. C'est sur ce besoin de bonheur qu'il se fonde pour éveiller l'homme et le lancer à la recherche de la Vérité.

Pascal aura perdu sa cause si l'homme peut être heureux sans tant de façon. Certaines gens prétendent qu'on peut l'être.

Le paysan canadien français quand il arrive au couchant de la vie, est heureux dit-on, il a une maison confortable, sa femme vieillit avec lui. Ses enfants travaillent pour lui. Il se repose paisiblement. Et assis sur le seuil de sa porte, devant l'horizon, il rêve, il ne craint ni n'espère rien ; il attend la mort. Il est vrai qu'il est chrétien et qu'il est soutenu par son curé.

D'autres arrivent, par l'habitude et l'âge, à cette sérénité. Un vieux, vieux marin norvégien retiré dans son village, répondait à quelqu'un qui l'interrogeait sur l'emploi de son temps « Je m'assieds et je pense, et quelquefois je m'assieds seulement ».

« Je m'assieds seulement » est un mot admirable qui contient pour beaucoup de gens, le secret de la sérénité. S'associer, sans pensée, au rythme universel des choses, ne serait-ce pas l'état de bien-être parfait, et le bonheur réalisé ?

Mais Pascal nous répondra (le péché originel mis à part) que cet état suppose une insensibilité aussi rare qu'inhumaine. Il faut une lenteur du sang, une paresse des organes telle que seule la sénilité

les produit. Il faut des conditions extérieures tellement rares qu'on peut bien regarder cet état comme un miracle.

Un Pascal aura plus de peine à répondre aux apôtres de certaines doctrines modernes ou de certaines formes actuelles de civilisation.

Le Bergsonisme peint l'être humain suspendu sur « demain », ses mains tendues vers l'avenir, dans l'attitude d'un coureur prêt à partir. Et loin de faire de cette attitude une preuve d'inquiétude et de faiblesse, il y voit au contraire la grandeur même et l'essence de l'homme. Ce que Pascal appelle divertissement. M. Bergson finalement, le dénomme glorieusement élan vital. L'élan vital n'est pas une pauvre créature chassée en avant par l'inquiétude et la souffrance qui le talonnent, c'est une créature noble obéissant à l'attrait de la vie et du mieux. Si M. Bergson a raison, la construction de Pascal s'écroulera ; il n'en restera que de belles étiquettes.

D'autre part, il existe des pays où le « divertissement » est organisé de telle sorte qu'il se confonde avec l'activité normale et raisonnable et qu'il devienne la source du progrès. Aux États-Unis, par exemple, chaque instant de la journée est « diverti » d'une façon productive, du moins pour l'homme qui n'est pas transformé en machine.

Enfin, il reste à Pascal à prouver que la condition de l'homme (inconstance, ennui, inquiétude)

d'où provient ce besoin de divertissement n'est pas un état romantique et artificiel que l'éducation ou une meilleure organisation sociale peuvent corriger. Nicole, Fontenelle, Fons, pour ne parler que des « classiques » le soutiendront.

Or, toutes ces objections, toutes ces difficultés sont trop naturelles, trop « raisonnables » pour que Pascal n'y ait point songé. Les a-t-il écoutées ? Et s'est-il arrêté à cause d'elles ?

L'hypothèse n'est pas impossible. La foi n'est pas suspendue au seul complexe grandeur-misère qui n'est pas l'unique argument de l'apologiste. Pascal aurait pu continuer à se sanctifier sans continuer à le démontrer.

Cependant je ne crois pas que Pascal se soit dédit.

Toutes les fois que l'on pose à un être qui semble se croire heureux la terrible question Pascalienne : « Etes-vous heureux ? » la fuite est la seule réponse qu'on obtienne et cette fuite donne gagné à Pascal !

CHAPITRE VIII

L'HOMME DANS L'UNIVERS

LES PUISSANCES TROMPEUSES. — LES DEUX INFINIS. — L'INTER-DÉPENDANCE UNIVERSELLE. — LE PYRRHONISME. — LA SOLUTION VRAIE.

Pascal déclare (si l'on en croit la Copie) qu'il n'entreprendra de prouver par des raisons naturelles ni l'existence de Dieu, ni la Trinité, ni l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature (556) ; et encore (dans le manuscrit).

> Eh quoi ! Ne dites-vous pas vous-mêmes que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu ? Non. Et votre religion le dit-elle ? Non, car encore que cela soit vrai en un sens pour quelques âmes, à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart (244).

Mais s'il ne demande aucun argument, aucune preuve à la nature en tant que nature, et à l'Univers en tant qu'Univers, il les utilisera pour sa démonstration, en les considérant comme le cadre ou « le milieu » dans lequel se forme et se définit la personnalité humaine. Il va donc maintenant raisonner sur l'homme considéré dans ses rapports multiples avec ce que les philosophes du XVI^e^ siècle

appellent « l'université des choses », comme il a raisonné sur l'homme considéré en soi selon sa nature d'homme.

La place qu'occupe l'homme dans cette « université des choses » est le nouveau principe des réflexions Pascaliennes.

Nous avons vu déjà que la nature en l'homme est une première coutume, que le « cœur » en tant qu'organe de connaissance et de jugement, est empli, sinon constitué, par nos expériences les plus constantes et les plus répétées, qu'enfin et par conséquent, l'homme doit, en grande partie, à ce qui l'entoure et le pénètre, le visage qu'il prend lui-même et le sens qu'il attribue à l'existence.

Reste à savoir quelle est la règle de ces rapports et quelle en est la raison.

Or, il apparaît évidemment que l'homme n'est qu'un fétu devant les forces de la nature. Sa faiblesse est fabuleuse. Une mouche, une goutte d'eau, un grain de sable, le voilà arrêté, abattu, mort...

Mais, au moins, peut-il connaître ce qui le tue ? Point du tout. Il sait bien l'avantage que l'univers a sur lui ; mais sur cet univers, il lui est impossible de rien savoir de certain.

***

Cette incapacité, ou, comme l'appelle Pascal, cette *disproportion*, a bien des causes.

La première, c'est que nous ne connaissons la nature que par notre raison ou par nos sens. Et, « les sens abusent la raison par de fausses apparences, et cette même piperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour... » (83).

A quoi s'ajoute l'emprise de cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours : l'imagination (82). Pour la décrire, Pascal ne trouve pas assez de métaphores, ni d'analyses, ni d'exemples, ni de comparaisons ; il en prend de toutes mains ; il pille et démarque son maître Montaigne, et même Pierre Charron, moins agréable à imiter. Il attribue à cette « folle du logis », une infinité de mauvais effets hétéroclites, comme le vertige, sur une poutre, ou comme le respect devant de la robe du magistrat.

Voici une anecdote dont Pascal a pu connaître les héros. L'aventure est arrivée au saint et respecté M. Singlin, de monter en chaire à moitié rasé et de faire rire tout le monde, malgré la vénération qui l'entourait.

> Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses dans leur nature sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles ? Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de sa raison par l'ardeur de

sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur (82).

Voici encore, avec cet humour méprisant qui lui sert à confondre l'orgueil humain, toute une série de réflexions qui enrichissent ses premières remarques sur l'imagination.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillotent en chats fourrés, les palais où ils jugent les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire ; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés ; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire ; et par là, en effet, ils s'attirent le respect. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle, ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits

extraordinaires pour paraître tels ; mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes, de trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux. Les trompettes [1] et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

Il y joint les impressions de l'enfance, les altérations des maladies, notre propre intérêt, « merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement ». Et il termine son discours par cette remarque à la fois plus pénétrante et plus mesurée :

La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai (82).

1. Ce texte a été lu différemment par les éditeurs. M. Gustave Michaut a remplacé *trognes*, par troupes. M. Brunschvicg l'a suivi. Le texte qu'ils donnent est le suivant : ... de hallebardes. Ces troupes armées qui n'ont de main et de force que pour eux, les trompettes..... Je me suis guidé sur le ms.

***

Supposons, un instant, ces puissances trompeuses ramenées à la vérité. Supposons l'imagination bridée, la raison affermie, les sens contrôlés, et les causes d'erreur qui dépendent de notre corps, éliminées ; l'incapacité de l'homme à comprendre la nature ne sera pas moins radicale. Pascal le prouve par des considérations, lesquelles sont infiniment plus probantes que les précédentes, parce qu'elles viennent du plus profond de son génie, se rattachant à ses plus anciennes réflexions sur les mathématiques[1].

Nous avons déjà cité ce beau passage du traité de l'Esprit géométrique :

> Ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

C'est maintenant que la promesse de Pascal va se réaliser, et que l'homme apprendra à s'es-

1. Voir plus haut, p. 23.

timer à son juste prix. Car Pascal va animer ces deux infinis de grandeur et de petitesse, il va leur prêter une figure par l'imagination et les sens ; il va montrer à quelle réalité ils répondent :

> Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions, au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Voici maintenant l'infini en petitesse :

> Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divi-

sant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue.

Et voici enfin l'homme entre les deux, se haussant ou s'abaissant inutilement, sans parvenir jamais à aucune des deux extrémités où il pourrait raisonnablement espérer de trouver le repos :

Voilà notre état véritable ; c'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois, le plus contraire à notre inclination ; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui

s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes (72).

Observons, au passage, que ce magnifique « chapitre », ces extraordinaires fragments ne sont pas, malgré leur élan et leur emportement, une improvisation hallucinante du génie. Pascal a écrit ces pages avec une attention, un soin et un sang-froid qui étonneraient le lecteur non averti. Il a multiplié les corrections et les ratures ; il a cherché des synonymes, arrangé des métaphores, assoupli inlassablement ses tours de phrase. Un Guez de Balzac, un Boileau n'ont pas remis plus souvent que lui leur ouvrage sur le métier. L'effet est si « cherché » qu'on pourrait presque y craindre un triomphe de la rhétorique si on ne savait que Pascal se réfère sans cesse à des notions mathématiques très définies, même quand la phrase ou la rhétorique ont l'air de l'emporter sur leurs ailes fragiles.

***

Le chapitre des *disproportions* (on lit deux fois au manuscrit, incapacité sous disproportions) arrive maintenant à des considérations moins abstraites pour se fortifier de nouveaux arguments.

On se rappelle que, dans le *Pari*, Pascal indiquait combien la dualité complexe de la nature humaine : corps et âme, était étroite et profonde. Au lieu que Descartes avait distingué intrépidement la Pensée et l'Étendue, l'Ame et le Corps, faisant

d'eux des ordres de réalités distinctes et indépendantes, Pascal n'y reconnaît qu'une réalité *unique*. L'homme n'est pas un corps et une âme, il est un corps animé ou une âme « corporalisée ». Pour Descartes, l'âme avec la pensée suivait sa route, le corps suivait la sienne et ces routes ne se rencontraient pas. Pour Pascal, il y a tout le long du chemin, une synthèse, l'âme et le corps qui sont l'homme même.

Cette « composition » qui nous a empêché de connaître Dieu, nous empêche de connaître les choses simples :

> Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses, est qu'elles sont simples elles-mêmes et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genre, d'âme et de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle ; et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même ; il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait.
>
> Et ainsi si nous (*sommes*) simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples, spirituelles ou corporelles.
>
> De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles

corporellement. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'elle a des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en partant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités, et empreignons (*de*) notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons (*72*).

***

Ce n'est pas encore tout. Voici après les puissances trompeuses, après la disproportion, le troisième pilier du pyrrhonisme. Et c'est ici, sans doute que Pascal est le plus près de la science moderne.

Dans le système Cartésien, et dans l'enseignement de l'Ecole, les phénomènes semblent se classer en longues files de causes et d'effets. Ces files sont presque entièrement parallèles ; elles doivent se rejoindre à leur lointain point de départ, et peut-être aussi à leur point d'arrivée, aussi lointain ; mais elles restent distinctes, dans leurs cours, comme les câbles d'un mât ou les fils d'une trame.

Or, la science moderne nous montre que causes et effets dépendent, à chaque seconde, mutuellement, les unes des autres, dans un rapport beaucoup plus étroit que la vieille science ne le disait ;

l'effet réagit sur la cause elle-même avant d'agir sur un autre effet ; il devient cause à l'égard de sa cause, laquelle devient effet à l'égard de son effet.

La causalité ne se borne pas à cette inter-dépendance à la fois descendante et remontant (si j'ose dire) ! Elle lie entre eux les effets concomitants et contemporains les uns des autres, aussi bien que leurs causes. Cette pierre qui tombe, poussée du haut d'une montagne par le pied du passant, combien d'actions vont s'exercer sur elle pendant sa chute. Une infinité de causes et d'effets *inter-dépendants*. Elle-même, que de répercussions chacun de ses mouvements n'aura-t-il pas ! De telle sorte qu'il est nécessaire, si l'on veut « connaître » sa chute, de connaître les milliers de causes et d'effets qui sont intervenus, et les milliers de causes et d'effets de chacune de ces causes, et de chacun de ces effets, et ainsi de suite à l'infini.

Ainsi, nous ne pouvons rien connaître :

> Les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans l'autre et sans le tout. L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour (*le*) nourrir, d'air pour respirer ; il voit la lumière, il sent les corps ; enfin tout tombe sous son alliance. Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient, qu'il a besoin d'air pour subsister ; et pour connaître l'air, savoir

par où il a ce rapport à la vie de l'homme, etc. La flamme ne subsiste point sans l'air ; donc, pour connaître l'un, il faut connaître l'autre.

Donc, toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout, sans connaître particulièrement les parties.

Pascal attribue une telle importance à cette vérité qu'il la répète, en l'étendant à la vie humaine toute entière et à la grâce :

Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir ; comme, dans la nature, les murailles peuvent nous tuer, et les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature ; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe par ses suites à tout. Donc tout est important.

En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu.

C'est par là que Pascal « consomme » la preuve de notre faiblesse.

***

Nous sommes parvenus ici au point même où avaient abouti les réflexions sur le déséquilibre

douloureux produit par l'antithèse « grandeur-misère ». L'homme ne peut pas mieux supporter sa *disproportion* avec le monde extérieur, qu'il ne pouvait supporter sa disproportion avec lui-même.

« Condition de l'homme, inconstance, ennui, inquiétude », avons-nous lu plus haut. Ici, nous lisons : « Description de l'homme : dépendance, désir d'indépendance, besoins » (126). Des deux côtés, pareillement, inquiétude et souffrance.

Pour que ce parallèle se poursuive, il faudrait que Pascal découvrit, ici, un remède humain qui répondit au « divertissement ». En effet, il l'a trouvé, c'est le *pyrrhonisme*. Les hommes recourent au divertissement pour ne plus penser à leur misère. Ils ont inventé le pyrrhonisme pour ne plus songer à leur ignorance.

Pascal a écrit quelques fragments justement admirés sur le pyrrhonisme, où il a « secoué, comme disait Montaigne, les limites et dernières clôtures des sciences ».

Ce n'est pas au hasard que je cite Montaigne, car c'est à lui que Pascal emprunte les traits et les couleurs dont il se servira pour peindre le pyrrhonisme.

Comme l'auteur des *Essais*, il distingue, dans la première rédaction de ses fragments, non pas deux sectes, mais trois, celle des dogmatistes, qui croient l'esprit humain capable d'atteindre à la vérité, celle des Académiciens qui l'en croient radicalement incapable, et celle des sceptiques, ou dou-

teurs, qui m'affirment ni l'un, ni l'autre, et qui suspendent leur jugement (voir ci-dessus le dialogue avec M. de Sacy).

Toute l'argumentation de l'Essai, ample comme un livre, que Montaigne a intitulé *Apologie de Raymond Sebonde*, y est résumée en quelques pages décisives par Pascal.

***

Mais Pascal ne se contenta pas d'une connaissance livresque de cet état d'âme. Le pyrrhonisme à cette époque était encore une des formes de la vie intellectuelle. Ce n'est pas uniquement dans les traités des anciens ou dans les ouvrages des morts qu'il s'exprimait. Montaigne, avec Sanchez, l'auteur du *Quod nihil scitur* n'en fut pas le seul exemple et le seul maître pour Pascal.

A côté de ceux que le Père Mersenne avait dénoncés dans la *Vérité des Sciences*, il en restait d'autres, qui, même exerçaient un rôle public de premier plan.

Le propre précepteur de *Monsieur*, frère du roi, le maître qui achevait l'éducation de Louis XIV, c'était François La Mothe Le Vayer, le Sceptique des Sceptiques.

Fils adoptif de M^lle^ de Gournay, fille adoptive elle-même de Montaigne, il avait hérité sa bibliothèque. Sans doute aussi elle lui avait transmis le scepticisme de Montaigne, quoiqu'il ne parle

jamais des *Essais* dans ses Ecrits. Richelieu l'appréciait fort.

C'était un très singulier personnage, quinteux par moments, et désagréable, pour être, quand il le voulait, un très charmant homme. Ayant tôt perdu sa femme, il vivait avec sa nièce et son fils unique, l'abbé Le Vayer. A 78 ans (ayant perdu son fils depuis plusieurs années) il se remaria pour faire enrager le monde. Il ne mourut que douze ans après.

De 1650 à 1662, il avait pour amis et commensaux, Boileau et Molière, il appartenait à l'école de Gassendi.

On prétend que dans son agonie, ses derniers mots furent pour demander au voyageur Bernier (l'interprète de la philosophie de Gassendi), des nouvelles du Grand Mogol.

Pascal ne parle jamais de lui, pourtant il a dû le connaître, au moins avant sa retraite du monde, par les Gassendistes. Mais La Mothe Le Vayer avait eu une longue et grave polémique avec Arnaud sur les vertus des païens. Il prétendait que les païens d'autrefois, les sages de la Grèce et de Rome, les païens d'à présent, les sages des Indes et de la Chine, pouvaient être sauvés et jouir de la béatitude, par la seule *foi implicite*, simple acte de bonne volonté à l'égard de la vérité. On comprend combien cette indulgence qui rendait inutile la foi en Jésus-Christ devait paraître scandaleuse à Port-Royal.

Il est inutile de citer ici les grands fragments célèbres sur le pyrrhonisme (294, 392, etc.). Mais ne croit-on pas voir l'image falote et même entendre la voix du bonhomme Le Vayer (ce précurseur de Bayle) dans les notes suivantes que Pascal a écrites, l'une au-dessous de l'autre, sur le folio 137 :

Pyrrhonisme. — J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein : c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable (373).

On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis ; et, quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leur *Politique*, ils l'ont fait en se jouant ; c'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous ; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait (331).

Ceux qui jugent d'un ouvrage sans règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui (*n'ont pas de*) montre à l'égard des autres. L'un dit : « Il y a deux heures » ; l'autre dit : « Il n'y a que trois quarts

d'heure ». Je regarde ma montre, et je dis à l'un : « Vous vous ennuyez » ; et à l'autre : « Le temps ne vous dure guère » ; car il y a une heure et demie, et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que je juge par ma montre (3).

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches (402).

Il me semble que bien des traits vivants par lesquels Pascal définit le pyrrhonisme viennent de La Motte Le Vayer, même quand les termes sont pris à Montaigne.

En tout cas c'est par lui que Pascal a pu imaginer le sceptique réalisé et en apparence du moins, heureux de son sort. Ses œuvres complètes venaient d'être publiées (1654-1656) en 2 volumes in-4° par son fils.

Ainsi Pascal, comme toujours, voyait l'homme réel derrière les idées.

D'ailleurs, ce genre de pyrrhonisme n'est nullement contraire à la charité ni aux ambitions scientifiques d'un physicien et d'un géomètre tel que Pascal. Il ne nie pas l'utilité des recherches précises sur un sujet ; il affirme même qu'il est une science, mais ce n'est pas une science dogmatique et orgueilleuse qui veut tout envelopper et tout expliquer : comme celle de Descartes, par exemple.

cm 1 2 3 4 5 unesp 8 9 10 11 12

***

Mais pas plus que le divertissement ne peut contenter l'âme de l'homme, le pyrrhonisme ne peut contenter son esprit.

Pascal fait donc la critique la plus directe et la plus forte du pyrrhonisme, en le montrant aussi insoutenable que le dogmatisme. Tel l'inutile effort des philosophes qui les uns, ne connaissaient que la grandeur de l'homme, et les autres que sa misère.

Si, en effet, la raison par laquelle nous espérons établir quelque certitude se révèle définitivement incapable d'atteindre ou du moins d'affirmer la vérité, elle n'est pas la seule puissance par laquelle nous connaissons la vérité, il en est une autre : le cœur.

On se rappelle qu'en étudiant à propos du Pari les effets de la coutume et l'influence de la « machine », Pascal était arrivé à une découverte inattendue : que la connaissance de la vérité dépendait à la fois de la raison et de l'habitude, de l'esprit et du corps et que l'organe de ce mode de connaissance, était le cœur.

Par le cœur, avait-il dit, la vérité nous reste incessamment présente, elle devient notre animatrice.

Et c'est encore le cœur qui va nous défendre contre l'agrément et la facilité du pyrrhonisme :

Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point ; quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison, cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non par l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent.

Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres, (*est*) aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours.

Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent ; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies.

Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût

> à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien... (282).

De là un conflit semblable à celui qui avait provoqué dans le « complexe » grandeur-misère, l'échec de ce remède appelé divertissement. Le pyrrhonisme échoue à son tour et combien douloureusement.

> Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? doutera-t-il s'il doute ? doutera-t-il s'il est ? On n'en peut venir là ; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point (434).

Je m'étonnerais qu'on ait jamais regardé Pascal comme un sceptique, si je ne me rappelais que l'on a découpé au hasard, ses fragments, sans tenir compte de leur contexture, et qu'ainsi, on a pris souvent pour thèse ce qu'il présentait comme une erreur à réfuter.

Pascal n'est pas plus pyrrhonien qu'il n'a été partisan du divertissement. Et quand on le fait pyrrhonien, c'est avec la même vérité que si on l'accusait de recommander aux hommes la chasse, le jeu, les vaines occupations, la poursuite folle de l'incertain.

***

A la suite de ce faux remède qu'est le pyrrhonisme, Pascal propose le vrai remède, comme il l'a fait à la suite du divertissement. Ce remède est toujours le même : c'est la parole qui explique le mal, dénoue l'énigme, et guérit la peine en apaisant l'inquiétude : c'est la religion chrétienne, la doctrine du péché originel, et Jésus-Christ.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses; imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur ; gloire et rebut de l'univers.

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison les dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô hommes qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile ; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu.

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance ; et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de

grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge ; incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus (434).

Je n'ai pas besoin de dire que ce fragment n'est arrivé à sa perfection qu'après de minutieuses corrections de style et des remaniements nombreux comme les précédents.

***

Cependant il y a, contre cette conclusion, une difficulté fondamentale qui n'a pas dû échapper à Pascal.

Le complexe grandeur-misère conduit directement et logiquement au péché originel, lequel y est inclus. Sans la chute, la nature de l'homme telle que Pascal l'a analysée, est inexplicable ; mais la disproportion de l'homme avec l'Univers, l'impossibilité où il est de connaître les choses et, entre autres obstacles, la dualité de son être (corps et âme) semblent bien antérieurs à la chute, et ne dépendent que de la pure nature. Même sans le péché, l'homme aurait eu un corps et une âme. Sans le péché, il serait resté un être limité et fini entre deux infinis. Sans le péché, il aurait eu besoin du secours de Dieu pour le connaître et pour s'accorder avec l'Univers.

Pascal a indiqué ce point de vue dans un fragment que je vais citer :

> Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans l'état d'une nature toute différente de la nôtre, et qui passent l'état de notre capacité présente.
>
> Tout cela nous est inutile à savoir pour en sortir ; et tout ce qu'il nous importe de connaître est que nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par Jésus-Christ ; et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre (560).

***

La considération de la place que l'homme occupe dans « l'université des choses », aussi bien que l'analyse de sa nature nous ont ainsi menés l'une et l'autre au bord du même horizon. N'est-ce pas la terre promise que nous entrevoyons ?

Notre guide n'a plus qu'à nous y conduire.

CHAPITRE IX

LE PEUPLE JUIF ET LES LIVRES SAINTS

LES AVANTAGES DU PEUPLE JUIF ; GROTIUS ET HOBBES. — L'ECRITURE EST UN « CHIFFRE » ; PASCAL ET SPINOZA. — POURQUOI DIEU S'EST VOULU CACHER.

Moïse, avant de mourir, gravit le Mont Nebo. Il aperçut la terre Promise où il avait amené son peuple ; mais il n'y put entrer lui-même, car il mourut.

Pascal fait gravir le Mont Nebo aux âmes de bonne volonté ; mais il accompagne leur marche jusque dans la Vallée Heureuse où se trouve le repos, et jusqu'aux pieds même de Jésus-Christ, où lui-même est allé avant eux.

Cette dernière partie du voyage, où la marche n'est plus guidée par des réflexions sur l'homme et la Nature, par les étoiles et la terre, par les sentiments de l'âme et l'inquiétude du cœur, se poursuivra sur une route déjà marquée de traces de pas et d'inscriptions. Le voyageur ne risque pas de s'y égarer, s'il suit les bornes milliaires.

Car nous entrons en pleine histoire ; les témoignages positifs, les preuves historiques des faits, les

promesses et leurs réalisations dans le temps nous serviront de lumière, désormais.

Les Juifs, leurs traditions, leurs livres saints, l'Ancien et le Nouveau Testament, « le dessous des cartes » comme dit Pascal, vont compléter son argumentation ; je crois même qu'ils en étaient pour lui, la partie la plus solide.

Mais, au reste, s'il se jette maintenant dans cette étude, nous discernerons vite qu'il ne la poursuit pas uniquement pour achever l'Apologie et consommer le retour des indifférents à la Vérité. C'est bientôt pour lui seul, pour l'édification de son esprit et de son cœur, pour sa joie, sa paix, sa force qu'il réfléchit sur les livres saints, aboutissant à Jésus-Christ.

***

Les commentateurs et les éditeurs font, en général, peu de cas des fragments où Pascal parle des Livres Saints et des Prophéties. Peu s'en faut qu'ils n'en aient honte. A côté de Spinoza qui écrivait en ce même temps le Tractatus *Théologico-politicus*, l'auteur des *Pensées* leur semble naïf et crédule. Ils disent : « Qu'est devenu le savant ? »

Il est toujours là. Il faut seulement prendre le soin de lire ce qu'il a écrit, comme il l'a écrit, et d'y prêter l'attention que méritent des formules difficiles.

***

Pascal annonce la rencontre du peuple Juif avec un ton de joie et de triomphe. Enfin ! semble-t-il nous crier.

> Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons.
>
> Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères, que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu, qu'ils sont tous abandonnés à leur sens et à leur propre esprit, et que de là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religions, et de coutumes, au lieu qu'ils demeurent inébranlables dans leur conduite, mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres, qu'il viendra un libérateur pour tous, qu'ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes, qu'ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.
>
> La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne de l'attention. Je considère cette loi qu'ils se vantent de tenir de Dieu, et je la trouve admirable (619).

Même ton, dans les nos 620 et 737.

C'est que le peuple juif a le dépôt de la vérité.

Les circonstances, ou plutôt la Providence, l'ont mis à même de remplir parfaitement sa mission de dépositaire de la Vérité. Pascal le démontre dans une série de remarques ingénieuses et fines, les unes nées de ses propres réflexions, les autres empruntées au *De veritate religionis Christianæ* de Grotius ou même au *De Cive* de Hobbes. Pascal nomme d'ailleurs Grotius.

C'est ainsi qu'il observe que le peuple juif se compose de frères ; qu'il a eu une durée continue, sans aucune interruption : « leur histoire enferme dans sa durée, celle de toutes nos histoires. » Leur loi est « la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes en ce qui regarde le culte de leur religion ». (Avantages du peuple juif 620). Les juifs sont, pour la plupart, restés réfractaires à la religion du Christ, c'est-à-dire « témoins » et non disciples (748-750), c'est-à-dire encore, non suspects. Leur aveuglement et leur zèle sont des garanties de fidélité (640 ; 701 et 702 ; 745, etc.). Toute une série d'observations analogues vient confirmer la « sincérité » et la véracité du peuple juif (630, 631).

Examinons ce témoignage si bien conservé, lisons le livre si scrupuleusement gardé.

Il ne faut pas croire que tout d'un coup les prophéties et les miracles vont s'imposer à nous, comme

un Bossuet semble le promettre dans son *Discours sur l'Histoire universelle*.

Au contraire ! Ce qui frappe Pascal avant tout, ce sont les « contradictions » et les « contrariétés » des prophéties ; et c'est l'obscurité des miracles.

Et pourtant, Pascal le dit, il ne faut pas choisir; par exemple quand on veut prendre un portrait, on ne fait pas un choix entre les caractères qui se contrarient : le peintre les unit et les « accorde » ; ainsi pour l'Ecriture : il faut tout accepter.

> On ne peut faire une bonne physionomie qu'en accordant toutes nos contrariétés, et il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes, sans accorder les contraires. Pour entendre les sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires. Ainsi pour entendre l'Ecriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires... (684).

Par quelle méthode ici, devant tant de contrariétés, arriver à l'accord ?

En considérant l'Ecriture comme une *figure* ou comme un *chiffre*.

Une *figure* est le portrait d'une personne réelle. une figure représente cet être réel ; et en même temps, elle rappelle qu'il est absent. « Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir (678 et 677). »

Un chiffre est la représentation abstraite d'une

quantité réelle ; il permet de raisonner sur la quantité réelle sans la manier ou même sans en connaître la nature. « Chiffre a un double sens : un clair et un où il est dit qu'un sens est caché : 677. »

L'Ecriture a donc les propriétés du « Chiffre » et de la « Figure ». Elle est *figurative*. Dans notre langage actuel, Pascal aurait dit qu'elle est un *Symbole*.

Un *symbole* vit, évolue, se développe indépendamment de sa signification mystique.

Magnifique, il garde sa magnificence propre ; pauvre, il garde sa pauvreté propre, comme s'il n'avait point de sens caché. Cependant il évoque et il suscite une réalité sous-jacente, qui n'est pas enchaînée à son développement et qui en est mieux exprimée que si elle y était liée. Il n'est pas un calque. Il n'est pas une transposition. Il n'est pas un vêtement. Il est le voile flottant librement, sous lequel on sent le corps.

Pour entendre un symbole, il faut la clef ; pour interpréter un chiffre, il faut la clef. Pour connaître un portrait il faut le nom.

Le nom du portrait, c'est Jésus-Christ. La clef du symbole et du chiffre, c'est Jésus-Christ et la *Charité* de Jésus-Christ : « Clef du chiffre, écrit Pascal : *Venite adoratores. Ecce qui tollit peccata mundi.* »

De même Spinoza a traité l'Ecriture sainte comme une Figure et un Chiffre. Mais pour lui, la

clef et le chiffre étaient la raison, non l'amour.

On devine que Pascal ne s'est pas contenté là-dessus d'affirmations rapides et d'idées improvisées. Il a beaucoup réfléchi sur le symbolisme de l'Ecriture. Il a lu, par exemple, un énorme ouvrage du Moyen Age, *Le Pugio Fidei*, composé par un dominicain, le P. Martini, au XIII^e^ siècle, avec des documents judaïques, confisqués aux juifs du temps de Saint Louis. Ce traité venait de paraître. Il avait été publié et commenté en 1654 par un hébraïsant bordelais, Joseph de Voisin (Voir *Pascal et son temps*, t. III, p. 259, 288).

Outre cela, Pascal a essayé de fixer les limites au delà desquelles le symbolisme devient un abus et une erreur.

Enfin, il a étudié le problème du symbolisme ou du chiffre dans sa plus grande généralité, comme il faisait pour tous les autres problèmes. Les indications qu'il nous donne restent encore obscures et pleines de mystère ; il a dû aller très loin. Parfois, j'ai l'impression qu'il rejoignait l'état d'esprit des Grands Initiés. Mais ce n'est là qu'une impression toute personnelle. D'ailleurs, pour lui, toute chose devient symbole, par cercles superposés ; les matérielles étant le symbole des spirituelles et les spirituelles celui de la Charité. C'est l'état d'esprit du géomètre et du mathématicien habitué à manier les symboles mathématiques et à n'exprimer la nature que par de tels symboles.

***

Avec cette méthode, Pascal interprète les Prophètes et commente la tradition. Avec elle, il prouve les miracles. Il y ajoute toutes les autres preuves, par exemple le ton naturel des apôtres quand ils parlent de ce qu'ils ont vu, leurs constances à maintenir leur témoignage au prix de leur vie, etc. Il examine et pèse les objections, il écarte l'hypothèse des apôtres fourbes, la « fable d'Esdras », etc. pour en venir à la difficulté fondamentale qui le ramènera à certaines « ramifications » importantes du Pari.

Cette difficulté la voici :

Dieu s'est donc voulu cacher. Sans quoi il n'aurait usé ni de Figure, ni de Chiffre, et il aurait parlé clairement, en homme.

Pourquoi, sans cesse, ces terribles obscurités.

C'est que le *Testament* est fait, non pour pousser indifféremment tous les hommes au même salut, et dans la même direction, comme le vent pousse indifféremment devant lui toutes les feuilles mortes, mais « pour aveugler les uns et éclairer les autres (675) ».

Vous vous récriez, sans doute, et protestez contre l'inhumanité de cet arrêt. Vous vous rappelez l'accusation portée contre les Jansénistes d'enseigner que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes et que Dieu ne veut pas le salut de tous

les hommes. Ne nous hâtons pas de nous scandaliser Avant de condamner Pascal, faisons effort une fois de plus pour le comprendre, et poursuivons avec lui le développement de ses recherches.

Il dit donc :

> Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. *Saint Augustin, Montaigne, Sebonde* (578).

Où est cette clarté ?

Le temps du Christ a été prédit et aussi la manière dont il viendrait, mais le premier clairement et la seconde obscurément. Oui ! Le *temps* a été prédit *clairement*, la *manière obscurément*, c'est-à-dire que les prophètes ont bien expliqué quand le Christ apparaîtrait, mais non quels biens il apporterait et quelle sorte d'homme il serait.

Qu'est-ce résulté de cette différence ?

Il est arrivé ceci que chacun étant forcé de se faire son idée du Messie, n'a pu la faire que selon son cœur.

Chacun l'a imaginé ou grossièrement et charnellement s'il avait un cœur charnel (et par conséquent n'a pas pu le connaître au temps annoncé), ou spirituellement, et purement, s'il avait le cœur pur (et par conséquent l'a tout de suite reconnu) : « L'intelligence des biens promis dépend du cœur qui appelle *bien* ce qu'il aime (758). »

Ainsi, grâce à l'obscurité de l'Ecriture, la liberté humaine a été respectée ; chacun a décidé lui-même son sort, non pas selon son choix capricieux, mais selon le fond de son âme. La justice souveraine a été satisfaite et la dignité humaine n'a point été avilie, même dans son avilissement.

Ce n'est pas parce qu'ils ont reconnu Dieu que les bons sont devenus bons, ni parce qu'ils l'ont méconnu que les méchants sont devenus méchants. Mais parce qu'ils étaient bons et qu'ils l'ont reconnu, les bons ont été sauvés. Parce qu'ils étaient méchants et qu'ils l'ont méconnu, les méchants ont été perdus.

Ainsi Pascal, parti des formules les plus étroites et les plus cruelles qu'on ait pu reprocher au jansénisme, aboutit à une doctrine où la dignité humaine et la liberté humaine sont respectées : ce qui est exactement le contraire de ce qu'on reproche à ses maîtres de Port-Royal.

CHAPITRE X

JÉSUS-CHRIST.

Ce chapitre sera le plus décisif de ce livre. Pascal a atteint le but où il se reposera : il est aux pieds de Jésus-Christ. Là, sa pensée devient si claire, qu'elle n'a plus besoin d'être commentée. Tout est parfaitement simple et raisonnable autour de cette lumière et en elle.

Pascal parle donc, maintenant, avec une ampleur et une netteté souveraine, sans complication ni mystère.

Il écarte d'abord tous les problèmes métaphysiques, théologiques ou mystiques. Il ne scrute pas le mystère de l'Incarnation, ni l'union en une seule personne de la nature humaine et de la nature divine, ni la grâce efficace, ni la grâce suffisante, ni même le salut.

Jésus-Christ est pour lui comme un arbre, ou une montagne : un objet réel. Il ne cherche pas au delà de cette existence qui est un fait absolu ; elle seule intéresse les hommes et lui, parce qu'elle seule intéresse la condition des hommes et la sienne.

***

Jésus-Christ a paru au milieu des hommes. Historiquement, réellement, il a occupé une place

parmi eux. Cette place si humble et si obscure, la raison ne la trouve pas conforme à la nature des choses. Première difficulté ou plutôt première source d'enseignement pour Pascal.

Pourquoi donc Jésus-Christ est-il venu si pauvre, si ignoré, si dénué de toute majesté royale et par conséquent si propre à égarer les gens ! Les moralistes répondent qu'il est ainsi humilié pour donner une leçon d'humilité. Cette réponse est juste, mais très insuffisante. D'ailleurs, il est certain que Jésus ne s'enfermait pas absolument dans l'humilité. Il s'est dit fils de Dieu et roi ; il a fait des miracles.....

L'explication de Pascal sera beaucoup plus générale ; elle se rattachera à la construction même de l'Univers, et à la nature de toutes les choses divines et humaines.

On se rappelle que Pascal dans son traité de la *Sommation des puissances numériques*, avait montré l'unité de la nature dans la superposition des « ordres ». Les quantités d'un certain ordre, disait-il, n'ajoutent rien aux quantités de l'ordre supérieur. Il concevait donc les quantités mathématiques, les figures géométriques et toutes choses en général, comme groupées en « ordres » superposés, pareillement au monde de Dante. Chaque ordre a ses lois, ses proportions ; dans chaque ordre, chaque être peut croître ou diminuer, mais il ne peut sortir de son ordre. Une ligne peut

s'allonger autant qu'on l'imaginera, à côté d'elle l'esprit peut ranger autant d'autres lignes qu'il voudra, jamais la ligne ne deviendra une surface, pas plus qu'une surface ne deviendra un volume, ni un volume à trois dimensions ne deviendra une figure à quatre dimensions.

Cette hiérarchie se retrouve en se simplifiant à travers l'échelle universelle des choses.

Or, il y a, dans cette « échelle », trois ordres de réalité, le corps, l'esprit, la Charité. Et dans ces trois ordres, l'inférieur n'ajoute rien au supérieur : devenir plus puissant quant aux choses du corps ne rendra pas plus apte aux choses de l'esprit ; et l'accroissement de l'intelligence n'ajoutera rien à la Charité. Or, Jésus-Christ appartient à l'ordre suprême, celui de la Charité.

Là, il fallait qu'il fût le roi et le seigneur. Il l'a été. Mais à quoi bon la science ? A quoi bon la puissance matérielle ?

Il est impossible de ne pas citer tout le fragment de Pascal.

> La distance infinie des corps aux Esprits figure la distance infiniment plus infinie des Esprits à la Charité, car elle est surnaturelle.
>
> Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.
>
> La grandeur des gens d'esprit est invisible aux

rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces gens de chair.

La grandeur de la sagesse, qui est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différents de genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits, c'est assez.

Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les Esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux Esprits.

Jésus-Christ sans bien, et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention. Il n'a point régné. Mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. O ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût.

Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi ; mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre.

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection, et dans le reste : on la verra si grande qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles : et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité ; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel (753).

Pierre Duhem estimait que cette théorie des ordres était la clef du symbolisme Pascalien, et nous ouvrait toute sa philosophie, sa philosophie scientifique, sa philosophie morale, sa philosophie religieuse. Elle nous explique le Christ.

***

Rétabli en sa place, quel rôle Jésus-Christ est-il venu tenir parmi les hommes ?

Tout de suite la réponse monte aux lèvres : Jésus-Christ est venu en ce monde pour sauver les âmes, une à une.

Sans doute, mais pourquoi limiter son action et sa présence au salut des âmes, prises une à une ? N'a-t-il pas voulu être une source commune de vie, une source où tous les hommes puiseront *ensemble* ?

Oui ! plutôt. Et c'est ici le grand secret, méconnu, de la philosophie et de la mystique pascalienne.

Chose curieuse, ce grand « solitaire » qui redoutait à la fin de sa vie jusqu'aux tendresses de famille, est l'homme de ce siècle qui a le mieux compris l'unité du genre humain. Il ne faudrait pas le presser bien fort pour lui faire déclarer que le péché de l'homme, c'est de vivre « séparé ». Le *Moi* est haïssable, parce qu'il se fait « centre » (455). Les hommes sont membres d'un même corps, ils ne peuvent être heureux que s'ils conforment leur volonté particulière à leur volonté générale. Pour Pascal, c'est toute la morale.

Or, l'âme de ce corps, dont les hommes ne sont que les membres, c'est Dieu. Et celui qui fait l'unité de ce Corps, c'est Jésus-Christ.

Etre membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps.

Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être, sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s'aime plus que pour le corps. Il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhæret Deo unus spiritus est.*

Le corps aime la main ; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

Adhærens Deo unus spiritus est. On s'aime, parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois Personnes (483).

C'est pourquoi il faut en toutes les autres personnes et en soi-même considérer Jésus-Christ.

Je considère Jésus-Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes : Jésus-Christ comme père en

son père, Jésus-Christ comme frère en ses frères, Jésus-Christ comme pauvre en les pauvres, Jésus-Christ comme riche en les riches, Jésus-Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus-Christ comme souverain en les princes, etc. Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grand, étant Dieu, et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject. Pour cela il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions (785).

Jésus-Christ consomme l'unité morale du genre humain.

Et maintenant regardons, à la lumière de Pascal, le Christ consommer l'unité de chaque âme, une à une.

***

Il consomme, en effet, l'unité intérieure de chaque âme.

Il y a un colloque particulier de Jésus-Christ avec chaque âme.

Ce colloque, Pascal devait le tenir matin et soir dans ses prières, et aux pieds de l'autel quand il communiait, et pendant ses promenades, et toujours. Il ne s'abandonnait pas au non-être quiétiste ; il ne s'abandonnait qu'à la volonté de Dieu. Nous avons un témoignage direct de l'ardeur de sa foi, dans un colloque qui est une méditation sur un des mystères douloureux du rosaire : *L'agonie de Jésus*. Pascal n'y prétend formuler aucune règle

pour les autres ; il s'est contenté de fixer le souvenir d'une certaine heure et les pensées ou les résolutions qu'elle lui a inspirées.

La méditation s'y déroule conformément aux méthodes de saint François de Sales et de saint Ignace. Elle commence par poser le sujet de la Méditation : Jésus-Christ en agonie, dans un « jardin non de délices... mais de supplices ». Les caractères particuliers des souffrances de Jésus-Christ, son abandon, sa solitude, « l'horreur de la nuit », la plainte de Jésus, Pascal note tout, en alinéas très brefs (quelquefois quatre mots « Jésus-Christ dans l'ennui ») avec une précision sèche et terrible.

Puis, le colloque s'engage, car Pascal, à force d'évoquer le Christ, finit par le voir et l'entendre.

> Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.
>
> Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.
>
> C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente : je la ferai en toi si elle arrive.
>
> Laisse-toi conduire à mes règles, vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux.
>
> Le Père aime tout ce que je fais.
>
> Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

C'est mon affaire que ta conversion ; ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Ecriture, par mon esprit dans l'Eglise et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles ; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel ; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint-Sacrement.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te dis est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

Seigneur, je vous donne tout !

Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures, *ut immundus pro luto* (553).

La méditation se continue ainsi en forme de colloque [1] et elle aboutit à une « résolution » qui en est le fruit : « Faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et les grandes comme petites et aisées à cause de sa toute-puissance. »

Ce n'est pas une méthode particulière à Pascal, et il ne faut pas y chercher le secret de sa mystique. Par exemple, cet effort, pour se représenter le Christ réel, Saint François de Sales le prescrit pour la Méditation : « La quatrième façon (de se mettre en la présence de Dieu) consiste à se servir de la simple imagination, nous représentant le Sauveur en son humanité sacrée, comme s'il était près de nous, ainsi que nous avons accoutumé de nous représenter nos amis et de dire : J'imagine de voir un tel qui fait ceci et cela ; il me semble que je le vois, ou chose semblable... ». Et encore : « Il est bon, dit *l'Introduction à la Vie dévote*, d'user de colloques, et de parler tantôt à Notre-Seigneur, tantôt aux anges et aux Personnes représentées aux mystères, aux saints, à soi-même, à son cœur, aux pécheurs et même aux créatures insensibles... » Quant à la résolution terminale, voici encore le conseil de l'évêque de Genève : « Il ne faut pas pourtant, Philothée, s'arrêter tant à ces affectations

1. Je répète ce mot que Pascal n'eût pas repoussé, parce qu'il est pris à Saint Augustin.

générales (amour de Dieu et du prochain, désir du Paradis, etc...) que vous ne les convertissiez en des résolutions spéciales et particulières pour votre correction et amendement ».

Pascal est-il allé au delà de cette forme de méditation, que les mystiques dépassent après s'y être purifiés ? Je ne sais. On peut cependant le croire. Mais des fragments inutilisés nous révèlent que Pascal avait assidûment pratiqué cette première méthode. D'ailleurs, elle s'accorde avec toutes ses tendances les plus universelles.

Savant, il ne se laissa pas enchanter par la recherche de la vérité pure et par la science en tant que science ; il demandait incessamment à la science et à la vérité de se mettre au service des hommes. Dans ses plus larges « théories » physiques ou mathématiques, il s'arrête, chemin faisant, pour en tirer des applications utiles. La mystique pour lui, s'il en a jamais eu une, ne se séparait pas de l'action sur la réalité immédiate ; elle devait se dessiner en perspective sur le fond de la vie réelle. « Rien n'existe que la vie, a écrit un de ses disciples, les plus intimes, Blanc de Saint-Bonnet, Dieu lui-même s'en déduit. »

La vie, le besoin de la vie explique « l'incertain », « l'obscurité et toutes les contradictions des livres saints », enfin toutes les « contrariétés » de la nature humaine. Là encore est l'explication de ces formules étranges : « Tu ne me chercherais pas

si tu ne m'avais trouvé » et « tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais ».

Avoir trouvé définitivement, et définitivement posséder, ce n'est pas vivre. Il faut continuer à « chercher » pour continuer à vivre.

Parmi ces « colloques » avec Jésus-Christ, je relève une autre fois, ce propos : « Le moindre mouvement importe à toute la nature. La mer entière change pour une pierre (505) ». Toute la vie universelle est liée au moindre mouvement de la matière, de l'esprit et surtout de la charité.

Pour résumer mon impression sur les fragments que j'ai réunis ou que j'aurai pu réunir dans ce chapitre, je dirai que Jésus-Christ a été utile à Pascal pour mieux connaître l'homme. Le Christ a ramené la pensée de Pascal à l'homme après avoir ouvert à son âme les portes du monde divin.

CHAPITRE XI

LA POLITIQUE DE PASCAL

LE PRINCIPE DE LA POLITIQUE SELON PASCAL. — LA RAISON DES EFFETS. — OPINIONS DU PEUPLE SAINES. — TROIS DISCOURS SUR LA CONDITION DES GRANDS.

Pascal n'aurait vraiment pas connu tous les grands aspects de la Nature humaine, s'il avait négligé l'organisation politique des sociétés. D'ailleurs, comment aurait-il pu n'y point réfléchir, puisque, en dehors de son expérience propre, il était ramené sans cesse par les *Essais*, à scruter le fondement des lois, et à parcourir en sceptique les lois et les règlements qui maintiennent les hommes en société ?

En effet, il y a une théorie politique et sociale dans le manuscrit des *Pensées*, aussi bien qu'il y a une Ethique et une « Histoire morale » de l'homme. Cette théorie découle très directement de celle de la « nature de l'homme ». Si nous avons attendu d'en avoir fini avec les courants de l'Apologie pour l'aborder, c'est qu'elle aurait constitué comme une sorte de surcroissance, dans tous les précédents chapitres.

***

Pascal a eu deux maîtres, en ces deux matières : les *Essais*, comme je l'ai dit, et le *De Cive* de Hobbes, peut-être trois, si l'on ajoute le *De Jure Pacis et Belli* de Grotius. Quant aux *Politiques* de Juste Lipse, à la *République* de Bodin, etc., nulle trace. Peut-être dans les publications de la Fronde, ferait-on quelque découverte.

Il ne faut pas oublier non plus que Pascal était l'ami de Domat ; il le choisit comme exécuteur testamentaire. Or, le grand jurisconsulte est le premier qui ait essayé de réduire les Lois en un corps rationnel et raisonnable.

Mais c'est dans sa propre doctrine de la « grandeur et misère humaine », qu'il a trouvé les éléments de sa politique.

Que les hommes aient besoin de lois, de règles, de juges, de châtiments et de récompenses, cela provient de leur misère : s'ils étaient saints ou sages, ces barrières seraient inutiles. Aussi, les lois et les coutumes, les gouvernements et les institutions appartiennent au domaine de la concupiscence ; il ne faut pas y chercher la régularité, la vertu et la raison pure. Et même, il est raisonnable qu'il y ait du caprice et de la déraison pour mieux s'appliquer à un objet déraisonnable et capricieux. Or Pascal, contre les sceptiques, va soutenir qu'il en résulte de l'ordre : la grandeur a, malgré la

misère, fait sortir de la concupiscence, une sorte de vérité et de sagesse :

> Grandeur de l'homme dans la concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable, et d'en avoir fait un tableau de la vérité (402).

Pascal dit encore :

> On a fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale et de justice.

Il ajoute d'ailleurs :

> Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum* n'est que couvert, il n'est pas ôté (453).

Il admire que les gens qui ont renoncé à « toutes les lois de Dieu et de la nature », voleurs, hérétiques, soldats de Mahomet, logiciens, se soient « fait à eux-mêmes des lois auxquelles ils obéissent exactement (393) ».

***

Cette vue de l'esprit se vérifiera en observant les choses, et en cherchant, au delà des causes, « les raisons des effets. »

Toute une série de fragments est intitulée : « Raisons des effets ».

Ce titre nous prévient qu'il y a une différence de nature entre *raison* et *cause*. Les historiens et les philosophes, comme Montaigne, ont vu les causes, lesquelles nous montrent simplement la

folie des lois et des coutumes. N'est-il pas fou, par exemple, que « j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais » ? N'est-il pas insensé de suivre la pluralité, d'obéir aux anciennes lois et aux anciennes opinions, de choisir pour gouverner un peuple, non pas le plus capable, mais celui qui est de meilleure maison ? Cherchez les causes de toutes ces absurdités, vous ne les trouverez pas moins absurdes, et vous en rirez avec un Montaigne. Mais cherchez la « raison », et aussitôt, la « grandeur de l'homme » apparaîtra.

Pourquoi j'honore un homme vêtu de brocatelle ?

> Il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force... (315).

Pourquoi suit-on les anciennes lois et les anciennes opinions ?

> Elles sont uniques, et nous ôtent la racine de la diversité (301).

Pourquoi choisir celui qui est de meilleure maison ?

> Le plus grand des maux est la guerre civile ; elles sont sûres, si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot qui succèdera par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr (313).

La noblesse n'est-elle pas une ineptie ?

> Dès dix-sept ans, elle met un homme en passe,

connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. C'est trente ans gagnés sans peine (322).

Pourquoi devons-nous conserver le passé ? c'est que nous y sommes habitués par la coutume ; cela est conforme à notre nature ; y toucher serait nous désorienter et nous torturer.

Je ne poursuis pas cette revue. Ces indications suffisent à montrer le sens vers lequel s'oriente la réflexion de Pascal ; pour lui, l'anarchie, la guerre, le désordre, sont les plus grands des maux, la concupiscence s'y déchaîne librement, et détruit l'homme même. La science politique a donc pour premier devoir d'élever et de consolider des barrières inébranlables. Ces barrières ne peuvent pas être telles que les concevrait un sage pour des gens raisonnables ; il les faut conformer à la nature des fléaux à quoi elles s'opposeront, et de l'homme à qui elles s'appliquent.

Pascal a remarqué que, si les philosophes et les beaux esprits ont mal vu la « raison des effets » et la « grandeur » contenue dans l'ordre social, le peuple, au contraire, par son instinct irréfléchi, s'est rendu compte que cet ordre était fondé sur des « raisons », quoiqu'il n'ait pas vu ces raisons. C'est ce qui le conduit à faire un certain nombre de remarques intitulées : *Opinions du peuple saines.* Le fragment 324 les résume et en est un bon échantillon :

Le peuple a les opinions très saines ; par exemple :

1° D'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la prise[1]. Les demi-savants s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison ;

2° D'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien. Le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable (cannibales se rient d'un enfant roi) ;

3° De s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très souhaitable, à cause des autres biens essentiels qui y sont joints ; et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités ;

4° Travailler pour l'incertain ; aller sur la mer ; passer sur une planche.

Voici enfin un autre de ces fragments, « Opinions du peuple saines », où Pascal, reprenant une idée de Montaigne, explique pourquoi le peuple juge bien, là où les habiles se trompent.

Opinions du peuple saines

Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle, qui est le vrai siège de l'homme.

1. Ceci est une des constatations les plus humiliantes pour la paléographie. La première copie portait ici, *poësie*, qui n'a aucun sens ; toutes les éditions reproduisirent cette erreur grossière. Dans le manuscrit, il y a, sans le moindre doute, *prise*.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis ; mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent mal de tout. Le peuple et les habiles composent le train du monde ; ceux-là le méprisent et sont méprisés. Ils jugent mal de toutes choses, et le monde en juge bien (327).

***

Cela ne signifie point que le monde soit gouverné toujours avec sagesse et raison.

Il y a de l'injustice au fond des choses. Le point de départ de la civilisation, c'est-à-dire la propriété, ou plutôt l'appropriation à soi d'un animal ou d'un coin de terre, est une injustice parce que c'est un effet de cet égoïsme par lequel l'homme se détachant du « centre » se fait centre lui-même.

Mien, tien. Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre (295).

Les lois les plus saintes, les droits les plus terribles, celui de tuer par exemple, sont livrés au hasard.

Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte : mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste (293).

Réflexion que complète le fragment suivant :

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent (296).

Ces absurdités injustes et d'autres semblables se ramènent à une absurdité primitive qui est de confondre le juste avec le fort. Déjà dans les *Provinciales*, Pascal avait opposé la force à la vérité. Il avait déclaré que la vérité est forte comme Dieu même. Ici il montre que les hommes ne pouvant donner à la justice la force, se sont résignés à représenter la force comme juste.

JUSTICE, FORCE. — Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants ; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu

donner la force à la justice, parce que force a contredit la justice et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste (298).

L'injustice a une autre forme qui s'appelle tyrannie.

Cette notion de la tyrannie est liée à celle des ordres, et par là elle revêt un caractère mathématique. Mais elle se rattache aussi à une doctrine d'Epictète et par là elle est morale.

Dans ses Entretiens, en effet, Epictète tanse l'apprenti sage qui n'a pas été élu dans son municipe et qui se plaint d'avoir été battu par un ignoble cabaretier. Epictète répond à son disciple qu'ayant travaillé à être sage et non à flatter les électeurs, la raison même voulait qu'il ne fût pas élu et qu'il fût sage. Au contraire le cabaretier qui a travaillé à plaire au peuple, mais non à être sage, a obtenu sa juste récompense, en étant élu et en restant ignoble. Celui qui poursuit les biens terrestres est injuste de prétendre obtenir les spirituels et celui qui poursuit les biens spirituels n'est pas moins injuste de réclamer les matériels comme son dû.

La tyrannie consiste au désir de domination universel et hors de son ordre.

Diverses chambres, de forts, de beaux, de bons esprits, de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs ; et quelquefois ils se rencontrent, et le fort et le beau se battent, sottement, à qui sera le maî-

tre l'un de l'autre : car leur maître est de divers genre. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants ; elle n'est maîtresse que des actions extérieures (332).

Ainsi ces discours sont faux et tyranniques : Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aimer. Je suis...

La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément ; devoir de crainte à la force ; devoir de créance à la science.

On doit rendre ces devoirs-là, on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyrannique de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas ; il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas (333).

Au reste on va retrouver cette pensée profonde exposée avec le développement qu'elle suscite dans un curieux document dont il me reste à parler.

***

Pascal aurait désiré, à ce que raconte Nicole, devenir le précepteur d'un prince : après le mariage de Louis XIV et la naissance d'un dauphin, ce n'était pas un souhait impossible. Il avait donc réfléchi sur ce sujet, comme il le faisait, c'est-à-dire profondément et patiemment.

Il arriva qu'il eut à « entretenir » un « enfant de

grande qualité » ; on suppose que cet enfant était le futur duc de Luynes, et il lui parla, en trois discours, de sa condition, c'est-à-dire de la *Condition des Grands*. Nicole, qui assistait à ces entretiens, ne les a pas oubliés. Et après dix ans, il les a publiés : « Quoiqu'après un si long temps, il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Pascal se servit alors, néanmoins, tout ce qu'il disait faisait une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'était pas possible de l'oublier... »

Nous sommes beaucoup plus assurés de l'authenticité de ces *Trois Discours* que de celle de l'*Entretien avec M. de Sacy*, parce que nous en avons retrouvé quelques notes préparatoires dans les manuscrits de Pascal. Ce sont les numéros 314, 310, 41 et 310 *bis* ; ils ont été écrits dans cet ordre sur une même page, collée au folio 163. Les notes de Pascal semblent dépasser le cadre des entretiens ; et sa réflexion a dû aller beaucoup plus loin que ne le révèle la rédaction de Nicole.

Il a dû développer d'abord le rapport qu'il y a entre Dieu, dans son ordre, et les grands, dans leur ordre :

> Connaissez-vous donc, et sachez que vous n'êtes que des rois de la concupiscence. Et prenez les voies de la concupiscence.

C'est dans cet ordre de la concupiscence que nous conduisent les discours, avec une hardiesse

qui a effrayé Nicole [1] et qui, pour le temps, doit nous étonner encore.

Pascal distingue entre les grandeurs naturelles et les grandeurs d'établissement, ces dernières établies par les hommes, et qui ne dépendent que d'eux. Etre duc est une grandeur d'établissement, et bon géomètre, une grandeur naturelle. Les grandeurs d'établissement comportent des cérémonies et des grimaces ; les grandeurs naturelles comportent des respects naturels, c'est-à-dire l'estime. Les grands par établissement ne peuvent exiger que la cérémonie et la grimace, point l'estime. Les grands par nature, peuvent exiger l'estime ; il est juste d'estimer Archimède. On a le droit d'avoir du mépris et de l'aversion pour le grand, et il doit le savoir :

> Si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice ; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit.

Cette construction est entièrement conforme à la théorie Pascalienne des « ordres » ; elle est con-

1. La première édition du *Traité de l'Education d'un Prince*, que Nicole a publiée peu de mois après les *Pensées*, semble être destinée à ruiner l'autorité des *Pensées*. Ami de Pascal, Nicole le réfute sans cesse, ou plutôt le complète pour rendre « solides » les Pensées.

tenue en germe dans la lettre que Pascal avait écrite jadis à la reine Christine en lui envoyant la machine arithmétique. Elle s'appuie sur toute sa doctrine politique. Mais elle est en contradiction avec les sentiments du siècle sur les inégalités sociales, les grandeurs d'établissement et le pouvoir. Le siècle, en effet, voyait dans les grandeurs d'établissement une sorte de raison divine et de volonté providentielle. On n'osait pas songer à l'indignité possible de celui qui est grand par établissement. Aussi Nicole, dans le livre où il donne ces trois discours, se croit obligé d'insérer un *Traité de la grandeur* qui en est un correctif.

« Il est utile et juste, dit-il, que les grands soient honorés par une reconnaissance sincère et véritable de l'ordre de Dieu qui les élève au-dessus des autres... »

Et il ajoute : « Ceux qui ont dit qu'y ayant deux sortes de grandeur, l'une naturelle, l'autre d'établissement, nous ne devons les respects naturels, qui consistent dans l'estime et dans la soumission d'esprit qu'aux grandeurs naturelles, et que nous ne devons aux grandeurs d'établissement que des honneurs d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies inventées par les hommes pour honorer les dignités qu'ils ont établies, doivent ajouter, pour rendre cette pensée tout à fait solide, qu'il faut que ces cérémonies extérieures naissent d'un mouvement intérieur, par lequel on recon-

naisse dans les grands, une véritable supériorité ».

Nicole ajoutant à la *Pensée* de Pascal, ses corrections qui la rendront solide, nous paraît un bien curieux personnage !

CHAPITRE XII

PENSÉES DÉTACHÉES

LES MISCELLANÉES. — LES « SPONGIA SOLIS ».

La plupart des fragments du manuscrit se sont jusqu'à présent groupés comme d'eux-mêmes, dans un des courants de pensée que nous venons de suivre. Quelques-uns pourtant, en restent radicalement distincts. Non pas que, souvent, quelque artifice de dialectique n'eût pu nous permettre de les y ramener, si nous l'avions voulu, et de les joindre à l'ensemble. Mais le Manuscrit même nous révèle qu'ils sont à part, et nous impose de les étudier à part.

Le titre de « Miscellanées », que Pascal a donné à certains fragments contemporains des « Provinciales », leur conviendrait. Par exemple, voilà plusieurs jugements sur Montaigne (863, 64, 65, 324) :

> Ce que Montaigne a de bon ne peut être imité que difficilement ; ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires... Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que j'y trouve tout ce que j'y vois (64).

Voici une autre réflexion d'une autre nature, sur la « contradiction » et « l'incontradiction » :

> Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité (384).

D'autres touchent à la vie mondaine :

> Diseurs de bons mots, mauvais caractères (46).

Ou,

> César était trop vieil pour aller s'amuser à conquérir le monde, etc... (132).

Ou :

> Les grands et les petits ont les mêmes accidents et mêmes fâcheries et mêmes passions ; mais l'un est en haut de la roue, et l'autre près du centre, et ainsi, moins agité par les mêmes mouvements (180).

D'autres encore touchent à la religion : par exemple les remarques sur les caractères composites de la religion chrétienne, qui est à la fois une religion extérieure et intérieure (251), etc...

On voit la diversité !

***

Un second groupe particulier de ces réflexions détachées est très curieux, et l'on peut, je crois, en déterminer l'origine ; je l'appellerai d'un nom que Pascal me fournit : *Spongia Solis*.

Dans le manuscrit multiforme que nous étudions, certaines pages plus soignées que d'autres contiennent des maximes entièrement achevées qui

se rapportent à des sujets très différents. Elles ressemblent à certaines pages qu'on a retrouvées dans le portefeuille de Vallant où nous ont été conservées les « Réflexions et maximes » présentées et discutées chez la Marquise de Sablé.

Les pensées pascaliennes auxquelles nous faisons allusion offrent ce caractère particulier de traiter des sujets qui étaient d'actualité, soit au point de vue mondain, soit au point de vue religieux, soit même au point de vue scientifique. Par exemple, quelques maximes discutent l'automatisme des bêtes, et les animaux-machines ; l'auteur de la machine à calculer y indique avec beaucoup de précision que la machine fait des opérations d'ur. ordre intellectuel élevé et dont l'animal est incapable tandis que l'animal donne des marques de sensibilité dont la machine est incapable.

Quand on relève, d'après le portefeuille de Vallant, les différents sujets qui furent traités chez la Marquise de Sablé, y compris le problème du vide et de l'équilibre des liqueurs, ou encore les passions de l'amour, on arrive facilement à cette conclusion que les pages dont nous parlons étaient justement destinées au salon de M^me^ de Sablé.

Et, d'ailleurs, quand on se rappelle l'affection profonde et pour ainsi dire unique de la vieille Marquise pour Pascal, on ne saurait douter qu'il ait joué auprès d'elle, en certains cas, le même rôle intellectuel que La Rochefoucauld et qu'il

soit intervenu dans les divertissements de son salon.

Mais aussi bien, le manuscrit lui-même nous donne la preuve que notre hypothèse est bien fondée, au moins en ce qui concerne la nature de ces pensées.

Une des pages caractéristiques, et sans doute la plus soignée, porte pour titre *Spongia Solis*. Dans la première maxime, Pascal y parlant de la coutume, cite comme exemple la succession des jours. Ernest Havet a eu l'idée tout à fait gratuite de traduire à ce propos, le titre mystérieux *Spongia Solis*, par taches du soleil. Mais ce titre ne s'applique pas à une pensée; il est pour toute la page; du reste, aucun exemple ne nous autorise à prendre *Spongia* dans le sens de *tache*. Bien des textes s'accordent pour donner à ce mot, une curieuse signification quand il est pris au figuré. L'éponge est un corps qui s'imbibe et se gonfle de liquide et qui rend, lorsqu'on la presse, tout ce qu'elle a absorbé. Cette acception se retrouve dans toutes les langues ; ainsi l'*Hamlet* de Shakespeare, appelle *éponge du Roi*, les courtisans qui se gonflent de ses bienfaits et rendent gorge à la première disgrâce. Inscrit en haut d'une page qui contient des réflexions séparées, ce titre *Spongia Solis*,[1] me semble avoir ce sens : *éponges de soleil*, c'est-à-dire:

1. Jansenius a employé le mot de *Spongia* au titre d'un de ses ouvrages. Mais M. Gustave Michaut me fait observer

formules gonflées de lumière et de vérité et qu'il suffit de presser pour en faire sortir avec abondance cette lumière et cette vérité ; en somme, des *concentrées de lumière* ; des *maximes*, tout simplement.

Quand on groupe toutes ces *Spongia Solis*, on s'aperçoit que Pascal n'y est guère sorti de ses réflexions habituelles. Vraisemblablement, il a choisi dans ses pensées celles qui convenaient le mieux au salon de Mme de Sablé, ou celles qui répondaient aux problèmes de l'heure ; mais il ne s'est pas astreint à faire des recherches originales ou des méditations approfondies, sur ce qui agitait la Cour et la ville. Je remarque, d'ailleurs, qu'il n'a pris aucune part à certaines discussions sur le vide, où fut mêlé Rohault, à propos des tubes capillaires qui contredisaient sa théorie de l'équilibre des liqueurs.

Les pages qui contiennent ces *Spongia Solis*, sont : folio 423 du Manuscrit (nos 91, 81, 521, 121) ; folios 201 et 202 (nos 96, 10, 341, 864, 585, 340, 108, 859) ; folio 440 (nos 182, 129, 448, 159, 910) ; folio 225 (nos 266, 357, 23, 776, 865, 943, 486, 627, 776, 777, 50) ; folio 229 (nos 456, 176, 3, 866) ; folio 141 (nos 579, 407, 531, 99, 380) ; folios 581, 382 (nos 666, 122, 386, 447, 106, 147) ; folio 127 (no 744, 107, 84) ; folio 134 (nos 325, 408, 40).

---

que *Spongia* sous la plume de Jansenius, veut dire : *l'éponge qui efface*.

CHAPITRE XIII

PRINCIPES LITTÉRAIRES ET MODÈLES DE PASCAL

LA PRÉCISION GÉOMÉTRIQUE. — L'HONNÊTE HOMME. — PASCAL ET EPICTÈTE.

Pascal ne faisait rien sans réfléchir à la nature, aux lois, et aux procédés de l'art ou de la science dont il se servait ; il y regardait de très près ; il ne restait jamais à la surface des habitudes et des idées reçues. Il s'acharnait à se rendre compte.

Ainsi en avait-il usé avec la physique, avec la géométrie, et aussi avec les conversations du monde.

Dès qu'il se mit à écrire, il ne manqua pas de se demander quels sont les buts, les moyens, la perfection du style. Il examina de près ces problèmes en les prenant à la racine, c'est-à-dire en commençant par les premiers éléments, par les mots et presque par les lettres.

Sa méthode, ici, ne diffère pas de celle qui le conduisait en tout domaine ; elle n'est point déductive ; elle procède par observations et par notes ; peut-être un jour aurait-il abouti à une doctrine coordonnée, à quelques principes simples, comme pour « l'équilibre des liqueurs » ; mais, il a été inter-

rompu par la mort, avant d'avoir écrit son *art de persuader*, sa « rhétorique » et sa « poétique ». Du moins, sommes-nous assurés qu'il en avait dans la tête, les premiers linéaments.

On ne s'étonnera pas que ces idées se rattachent à toutes ses autres idées, que l'expérience des *Provinciales* lui ait servi, aussi bien que la théorie des figuratifs et du symbolisme biblique. Il a compris ainsi de mieux en mieux la nature du langage et la puissance du style. Les règles de convaincre qu'il avait apprises dans la géométrie et celles de persuader qu'il avait devinées, par l'*art d'agréer*, ont été et sont demeurées les lois de sa plume ; mais il les a approfondies par la méditation.

***

Dans ses premiers écrits, dans ses lettres à ce fameux Père Noël qui a eu avec lui une retentissante discussion sur les expériences touchant le vide (voir *Pascal et son temps*, t. II), dans ses fragments sur l'esprit géométrique, la première règle de Pascal est d'abord de ne se servir, autant que possible, que des mots qui sont ou évidents, comme *temps*, *espace*, ou clairement définis, comme *triangles*, puis de substituer mentalement au mot sa définition dès qu'apparaît le moindre danger d'équivoque. Evidemment, cette règle ne saurait s'appliquer absolument et rigoureusement dans un discours ordinaire et quand il s'agit de choses

complexes et changeantes. Mais on doit sans cesse y revenir; l'écrivain comme l'orateur préférera les termes qui désignent des idées claires et distinctes et il aura la précaution d'employer toujours le même terme dans la même acception.

Les premières *Provinciales* sont une utilisation de cette méthode. Le procédé que Pascal y a employé pour confondre ses adversaires, c'est de substituer la définition au nom : « Dites-moi, mon Père, en quoi êtes-vous conforme aux Jésuites ? C'est, dit-il, en ce que les Jésuites et nous, reconnaissons les *grâces suffisantes* données à tous... Mais, il y a deux choses, dans le mot *grâce suffisante* ; il y a le son qui n'est que du vent, et la chose qu'il signifie, qui est réelle et effective... » écrit Louis de Montalte dans les *Provinciales*.

Ces principes sont fondamentaux et dominent tout le style de Pascal, où l'équivoque ne se retrouvera jamais.

***

Voici encore quelques observations du temps des *Provinciales*.

> On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur (30).
>
> La règle est l'honnêteté (30).
> Beauté d'omission, de jugement (30).

Et aussi, cette remarque qui répond à une critique.

Quand, dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque ; et c'est la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit ; car, il n'y a point de règle générale (48).

Dans un fragment effacé, Pascal disait aussi :

Qu'on voie le discours de la 2e, 4e et 5e du Janséniste. Cela est haut et sérieux. Je hais également le bouffon et l'enflé.

En Pascal, il n'y a jamais eu le bouffon où l'enflé.

***

Parmi ces « maximes », dégageons quelques notes plus subtiles sur l'art d'écrire.

Plusieurs sur l'honnête homme nous ramènent aux *Provinciales*. Les *Provinciales* sont écrites par un « honnête homme » et qui veut écrire en « honnête homme », mais non pas en précieux, en académiste, en orateur, en grammairien.

L'aisance délicate du récit, le choix des termes, tous naturels et pris dans l'acception la plus naturelle, le tour vif, mais qui se détache par l'image ou le trait d'esprit, le ton de la bonne comédie, à la Térence, la vérité du dialogue, font de *ces Petites Lettres*, au point de vue de la langue et du style, le chef-d'œuvre de l'art de « l'honnête homme ».

Cet art est basé sur l'universalité du savoir et du goût.

Voici, dans un curieux fragment que Pascal a effacé, l'expression de cette *universalité*.

> Puisqu'on ne peut être universel et savoir tout ce qui peut se savoir sur tout, il faut savoir peu et tout. Car, il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose ; cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, encore mieux, mais s'il faut choisir, il faut choisir celle-là, et le monde le sent et le fait, car le monde est un bon juge souvent (37).

L'universalité seule est à chercher dans un ami, parce qu'elle répond seule à nos besoins humains.

> L'homme est plein de besoins, il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous (36).

Il est inutile de faire remarquer combien cette doctrine est contradictoire avec la technicité, avec la spécialisation, et avec toutes les tendances de l'industrialisme moderne.

D'où cette conséquence :

> Il faut qu'on n'en puisse (dire), ni : « il est mathématicien », ni « prédicateur », ni « éloquent », mais « il est honnête homme ». Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme, on se souvient de son livre, c'est mauvais signe ; je voudrais qu'on ne s'aperçut d'aucune qualité que par la rencontre ou l'occasion d'en user (*ne quid nimis*), de peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser ; qu'on ne songe point qu'il

parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler, mais qu'on y songe alors.

Lisons encore cette pensée qui nous ramène directement à la littérature :

> On ne passe pas dans le monde pour s'y connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne du poète, de mathématicien, etc... Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur.
>
> Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc... mais ils sont tout cela, et juges de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parlait quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage ; mais alors on s'en souvient, car il est également de ce caractère qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, quand il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question.
>
> C'est donc une fausse louange qu'on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a pas recours à un homme quand il s'agit de juger de quelques vers (34).

Cette qualité primordiale de l'honnête homme, l'universalité, suffit à Pascal pour condamner les précieux aussi bien que les pédants. Le précieux et le pédant restent dans le particulier et dans le faux. Par exemple, avec ses amis, Pascal blâme les fausses beautés, que beaucoup admirent

en Cicéron (31) ; il se moque des « reines de village ». « On a inventé de certains termes bizarres ; siècle d'or, merveille de nos joies, fatal, etc..., et on appelle ce jargon, beauté poétique » ; à quoi Pascal compare une jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, et qu'on ne saurait prendre pour reine que dans les villages.

Cette comparaison lui paraît si juste et si amusante qu'il y revient (32). « Rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule, que d'en considérer la nature et le modèle et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle-là ».

Un mot, dans ce texte est révélateur et riche de pensée : « modèle » ; il ne doit pas signifier exemplaire parfait auquel se mesurent et se comparent tous les objets de même espèce ; il ne répond pas, dans la langue de Pascal, à la notion de « standardisation » ou de « rationalisation » chère au monde moderne contemporain ; il nous ramènerait plutôt à Platon, et même au delà de Platon à Pythagore. Il signifie une certaine impression produite sur nous, et par conséquent un certain rapport entre les choses et nous ; exactement, comme en mathématiques, le rapport sert de « modèle » et de définition. Au reste, Pascal le dit en toutes lettres :

> Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre na-

ture, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît.

Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée ; soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivière, arbre, chambre, habits, etc. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon (32).

***

Après l'universalité, ce qui distingue l'honnête homme c'est le « naturel ».

« On est ravi » quand on voit le style naturel, « car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme (29) ». Lisez encore : « Il faut de l'agréable et du réel (dans l'éloquence) mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai (25) ». « L'éloquence est une peinture de la pensée, et aussi, ceux qui, après avoir peint ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait » (26).

L'art, pour être naturel, doit garder l'aisance et la liberté de la nature qui va et qui vient. Pascal a tracé un curieux dessin pour faire comprendre ce rythme qu'il appelle *itus et ruditus*.

On croirait y voir le tracé d'un stylet enregistrant soit une harmonie, soit une courbe de température ou n'importe quel phénomène naturel régulier.

Il en résulte que la beauté créée par l'homme, afin de s'exprimer et d'exprimer la nature montrera pour première marque de vérité cette fluc-

tuation ou ce rythme ; elle aura « ses allées et ses retours ». La symétrie ne doit jamais être absolue ; rien ne doit être rigidement continu.

> L'éloquence continue ennuie.
>
> Les princes et les rois jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes ; ils s'y ennuient ; la grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. La continuité dégoûte en tout ; le froid est agréable pour se chauffer.
>
> La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins ; puis plus que jamais, etc.
>
> Le flux de la mer se fait ainsi, le soleil semble marcher ainsi (355).

Guez de Balzac avait raillé dans la préface de Socrate Chrétien, l'ennui de ce qui est continu, et poète a dit : « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Le mérite de Pascal est d'avoir rattaché cette vieille idée à une notion générale et d'en avoir fait un cas particulier de la vie universelle. Ainsi, sa rhétorique se rattache à sa vue réfléchie du monde.

Pourtant Pascal est hostile au pur réalisme ; il déclare rejeter la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses, dont on n'admire point les originaux (134). C'est que, dans une telle peinture, la part laissée à l'art et à l'interprétation est insuffisante. Or, Pascal va bientôt nous dire la toute-puissance de l'art.

Réfléchissons en effet, aux affirmations suivantes :

Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples (50).

Les mots diversement rangés font un divers sens et les sens diversement rangés font différents effets (23).

Et enfin.

Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle ; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux.

J'aimerais autant qu'on me die que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours, par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition (22).

Les mots, simples signes des choses, et la disposition des choses, simple arrangement de l'esprit, ont une importance capitale. Pascal nous le dit, il nous l'indiquait déjà dans ses réflexions sur les livres saints et sur les figures, mais il y a réfléchi, comme le prouvent les citations précédentes. Aussi n'est-ce pas au hasard qu'il va en déduire des remarques positives sur les synonymes : « carrosse, versé ou renversé, selon l'intention (53) », sur les mots répétés (48), sur les périphrases, « capitale du royaume » pour Paris, par exemple (49) ; sur les expressions banales et qu'on devine (56), sur les

façons de parler conventionnelles de la politesse (57 et 58), sur les mots ambitieux et vagues, etc... Sans doute, nous avons le droit de trouver ces remarques un peu sommaires, et ramassées autour d'un objet réduit. Mais, rappelons-nous le principe profond d'où elles découlent ! La dignité du « sens » vient de l'artiste, de l'écrivain, du penseur et du savant.

***

Si Pascal a, pour l'art d'écrire, des principes fermes, une doctrine réfléchie, des règles et des préceptes raisonnés, il a eu aussi des modèles et des maîtres.

Nous dépasserions le cadre de cet ouvrage en cherchant ceux qui l'ont aidé à réaliser la perfection des *Petites lettres*. Nous sommes d'ailleurs convaincus, qu'à cette époque il a pris ses modèles, moins dans des livres que dans la conversation d'amis choisis entre mille et cent mille. Peut-être un peu de Balzac et encore du Balzac interprété par ses libres propos ; un peu de Montaigne ; quelques poètes ; les comédies de jeunesse de Corneille, du *Théophile*, du *Malherbe* et c'est à peu près tout. Mais au moment d'écrire l'*Apologie*, Pascal s'est arrêté à deux modèles, il les a relus de près.

Il a même pillé l'un d'eux, comme celui-là avait pillé les anciens : je veux dire Montaigne.

Comparez, en effet, ces deux morceaux : dans

l'un Pascal parle de l'imagination et dans l'autre, Montaigne parle de la bêtise.

PASCAL (82).

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison ; elle suspend les sens, elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages ; et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils discutent avec hardiesse et confiance ; les autres, avec crainte et défiance : et

MONTAIGNE (*Essais III*,8).

On s'aperçoit ordinairement aux actions du monde que la fortune, pour nous apprendre combien elle peut en toutes choses, et prendre plaisir à rabattre notre présomption, n'ayant pu faire les malhabiles sages, les fait heureux à l'envi de la vertu (page 693 de l'Edition des *Essais* de 1652).

Rien ne me dépite tant en la sottise que de quoi elle se plaît plus qu'aucune raison ne se peut raisonnablement plaire.

L'opiniâtreté et la témérité remplissent leurs hôtes d'esjouissance et d'assurance; il est aux plus malhabiles de regarder les autres hommes par-dessus l'épaule ; s'en retournant toujours du combat pleins de gloire et d'allégresse. Et le plus souvent encore cette outrecuidance de langage et gaîté de visage leur donne gagné à

cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

l'endroit de l'assistance, qui est communément faible et incapable de bien juger et discerner les vrais avantages (page 697).

Dans ce morceau très soigneusement travaillé et corrigé, comme le montre l'état du manuscrit, Pascal n'a pas eu seulement des réminiscences ; il a fait des emprunts volontaires et il en a usé en toute connaissance de cause, détournant les images et les formules de Montaigne au profit de son idée. Car ce n'est pas l'idée qu'il emprunte. C'est bel et bien pour les images, les métaphores, le mouvement des phrases, l'art enfin que Pascal suit pas à pas son modèle. Systématiquement, il imite le style des *Essais* par le menu.

Sainte-Beuve qui a parlé du style de Montaigne mieux qu'aucun autre critique, s'est trompé sur la nature de l'intérêt que Pascal éprouvait pour les *Essais*. Il n'a pas su discerner ce que nous montre l'exemple précédent. Et il a écrit cette page, merveilleuse définition de l'imagination et du génie

verbal chez *Montaigne*, pour terminer par une erreur manifeste. Nous ne la donnons qu'afin de mieux expliquer ce que la langue et le style des *Pensées* allaient devoir aux *Essais*.

« Dans Shakespeare, dans Molière, en ces génies qui ont la création d'ensemble, l'imagination aisément enfante des êtres entiers, des personnages doués de l'action et de la vie ; chez Montaigne, cette création figurée ne se produit qu'à l'intérieur des phrases et sur les membres de chaque pensée ; mais elle se produit aussi vivante, et de près aussi merveilleuse, aussi poétique que l'autre. Chaque détail, chaque moment de l'idée se revêt et prend figure en passant ; c'est tout un monde. Aussi le plaisir d'y vivre, cet art d'animer et d'exprimer, ce goût de faire mouvoir et se succéder sans fin toute cette gent familière et d'en suivre les marionnettes jusqu'au bout, entre-t-il pour beaucoup chez Montaigne ; je ne me lasse pas de le faire sentir ; et Pascal, qui, dans son style, lui, s'amuse si peu et reste le Maître, n'en a pas assez tenu compte ».

On a vu comment Pascal en a réellement tenu compte jusqu'à la limite, sans cesse plus imperceptible, où l'imitation touche à l'utilisation.

***

Un autre modèle de style pour Pascal ce fut Epictète ou plutôt les *Entretiens d'Epictète, recueillis par Arrian, son disciple.*

Epictète et les Stoïciens avaient été fort à la mode depuis du Vair, Juste Lipse et Montaigne. Montaigne, d'ailleurs, était moins près d'Epictète que de Sénèque. Quant à Juste Lipse, il embrassait dans une vaste synthèse tous les fidèles du Portique. Du Vair était demeuré plus fidèle à Epictète. Il avait traduit le *Manuel* et ses traités de la Morale stoïcienne et de la Sainte Philosophie avaient été composés sous le signe de celui que saint François de Sales appelle : « le pauvre bonhomme Epictète ».

Peut-être Pascal a-t-il lu du Vair, dont les œuvres complètes se publiaient à Rouen. Mais je n'en ai aucune preuve ; et aucun souvenir, aucune réminiscence ne permet de l'affirmer.

En revanche, Pascal a feuilleté, aimé et copié la traduction des *Entretiens*, par Dom Jean de Saint-François, provincial de la congrégation des feuillants. Cette traduction a été citée par saint François de Sales dans son *Traité de l'amour de Dieu*.

Ce Dom Jean de Saint-François s'appelait Jean Goulu. Il était le fils d'un professeur royal de langue grecque. Il a traduit beaucoup de textes grecs : saint Denis, l'Aéropagite, saint Basile et enfin Arrien. Cette dernière traduction parut sous ce titre : « *Les propos d'Epictète, recueillis par Arrian, auteur grec, son disciple, translatés du grec en français par Fr. J. D. S. F.* (Paris, 1609, in-8).

Cette traduction est très hardie et très pittoresque. Alors que toutes les autres arrangent et adoucissent les crudités du style, celle-ci les exagère. Dans son français défilent les larrons, les tire-laine, les grippe-manteaux et celui qui met ses doigts au plat pour les lécher. Elle laisse au dialogue, vivacité et verdeur, elle y ajoute parfois une rudesse brutale.

Voici par exemple un fragment de dialogue sur « un qui fut surpris en adultère ».

« Que voulez-vous que nous fassions de vous ? Il n'y a point de lieu pour vous placer ?

— Quoi, les femmes ne sont-elles pas communes de nature ?

— Et moi, je vous dis que le petit cochon de lait est commun à tous ceux qui sont à table. Mais quand chacun a pris son morceau, allez gripper si bon vous semble, la part de celui qui est assis auprès de vous, ou bien lui prendre en cachette, et mettant la main en son assiette, avalez-la ; ou si vous ne pouvez gripper la chair, en graisser vos doigts et les lécher. Oh ! l'honnête homme à table et digne de manger en la compagnie de Socrate ! »

Dans un autre ton plus relevé, mais aussi pittoresque, voici un passage que Pascal devait aimer à relire :

« Comment se fait-il que celui qui n'a rien, qui est tout nu, qui n'a ni maison, ni buron, qui est

sale et crasseux, esclave ou banni de son pays, fût heureux et content ? Voilà que Dieu m'a envoyé vers vous pour vous montrer par effet que cela peut être. Regardez-moi que je suis sans feu, sans lieu, sans richesses, sans profession, sans valets ; que je couche par terre, sans femme, sans enfants, sans plaid et sans procès, n'ayant rien que la terre, et le ciel et un méchant manteau rapetassé. Et cependant que me faut-il ? Ne suis-je pas exempt de douleur et de tristesse, sans crainte et sans peur, franc et libre ?... Quand jamais ai-je accusé ni Dieu, ni homme, ni blâmé personne ?... Tout est plein d'amis : premièrement de Dieu et puis des hommes... il n'y a point d'hommes orphelins, mais il y a un Père de tous, qui a soin de chacun, toujours et continuellement ».

Ce qu'il y a dans ce style de fort, de pittoresque, de court, de familier et de brutal, avec une grandeur qui relève les choses basses et viles, Pascal l'a repris à son compte. La forme du dialogue, dialogue court et direct, est devenue la forme habituelle où aboutissent tous les fragments un peu longs des *Pensées*. Ainsi l'air si pur, si aisé, si poli que l'exemple et les leçons de Méré lui imposaient s'est mis à vivre et à « éclater » des plus fortes couleurs.

> La manière d'écrire d'*Epictète*, de *Montaigne* et de *Salomon Tultie* est la plus d'usage qui s'insinue le mieux, qui demeure le plus dans la mémoire, et

qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie (18).

Ce Salomon de Tultie est l'anagramme de Louis de Montalte, pseudonyme sous lequel se cachait l'auteur des *Provinciales*. Et ce fragment se retrouve dans le manuscrit des *Pensées* de la main non de Pascal, mais de Gilberte Périer qui définissait ainsi, peut-être avec l'assentiment de Pascal lui-même, l'originalité littéraire de son frère.

CHAPITRE XIV

LA LANGUE ET LE STYLE DES PENSÉES

LE VOCABULAIRE. — LA SYNTAXE. — LES IMAGES. L'INSTINCT DRAMATIQUE.

La façon d'écrire de Pascal est certainement l'application des règles et des principes que nous venons de définir. Mais elle n'y est point asservie ; elle conserve une liberté entière ; elle s'accorde avec le tempérament et l'instinct de l'écrivain, même quand elle se conforme à sa doctrine. Depuis le vocabulaire jusqu'à la syntaxe, depuis la syntaxe jusqu'aux images et figures, tout, jusqu'à la ponctuation, vient du génie intérieur, avant de passer par la rhétorique et la réflexion.

Dès son enfance, le président Pascal, son père, lui avait enseigné « la raison des règles de grammaire », nous dit Mme Périer. Elle ajoute plus loin : « Il avait une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire tout ce qu'il voulait ; mais il avait ajouté à cela *des règles dont on ne s'était pas avisé et dont il se servait si avantageusement qu'il était le maître de son style*, en sorte que non seulement *il disait tout ce qu'il*

voulait, mais il le disait en la manière qu'il voulait et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé».

Nous avons vu ces règles, nous avons constaté qu'elles n'étaient pas « empiriques » et qu'elles avaient pour base la connaissance de la nature humaine ; il nous reste à en étudier l'application.

***

Pour le vocabulaire, c'est-à-dire pour le choix des mots, Pascal, désirant une précision absolue, non seulement dans la signification mais dans « la couleur » et dans « le ton » de chaque vocable, ne pouvait user de termes vagues et incertains, au sens arbitraire et équivoque. Les néologismes, les expressions défigurées par la mode, ou détournées pour une raison quelconque de leurs sens originaires, prêtent à la confusion et ne disent rien de clair à l'esprit du lecteur. Pascal n'en voudra pas. Il ne prendra que les termes solidement établis et consacrés par le bon usage — j'entends l'usage *populaire* et non celui des cercles précieux. Voici par exemple les substantifs et les adjectifs qui entrent dans le développement fameux que l'*homme sans la foi ne peut pas connaître le vrai bien ni la justice* (nº 425) :

Hommes, heureux, exception, différent, moyen, but, guerre, désir, vue, volonté, démarche, motif, action, foi, point, prime, sujet, noble, roturier, vieux, jeune, fort, faible, savant, ignorant, sain, malade,

pays, temps, âge, condition. Pas un de ces mots qui ne soit de bon métal ou de bonne frappe. Aucun n'est pris dans une acception singulière ou artificielle. Pascal ne leur fait exprimer que ce qu'ils veulent dire naturellement dans l'usage courant, et l'esprit attache à chacun d'eux une idée claire.

Il emploie aussi, assez fréquemment, quelques termes de philosophie morale : *fâcher, fâcheux* (mais ces termes étaient d'usage courant) ; quelques termes de théologie : *concupiscence, charité* ; pas mal de termes de mathématiques : *fini, infini, point, disproportion, trait* (au sens géométrique), *atome, lignes,* etc..., enfin de termes des arts et métiers ou de la physique : *mousse* (émoussé), *subtil* (aigu), *écacher, le vide,* etc. ?

Il n'aime guère les mots généraux abstraits, il leur préfère des termes précis répondant à des réalités. J'ai remarqué que dans les longs fragments conservés seulement par les copies et absents du manuscrit, les termes abstraits sont moins rares que dans le manuscrit. Est-ce le signe qu'une main étrangère a arrangé ses brouillons ! Celle de Nicole, peut-être !

Pascal n'a ni la curiosité ingénieuse de Corneille (le Corneille des Comédies), ni la généralité ample de Balzac ; il se rapproche tout à fait de Malherbe par la vigueur et la couleur.

Celui qui a écrit :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défende point nos rois.

Malherbe a peut-être servi de modèle et de maître à Pascal dans ce souci de ne bâtir le style que sur les vieilles et solides assises du langage français.

Cependant Pascal n'a pas gardé d'archaïsme ; à peine une fois ou deux, emploie-t-il *Si*, avec la vieille signification de *ainsi, dans ces conditions, pourtant.* L'influence grammaticale de l'ancien style (et particulièrement de ses modèles, Montaigne et Epictète) ne se remarque que, dans quelques suppressions de l'article : « La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs (97) », ou « Hasard donne les pensées et hasard les ôte (370) », et dans un très petit nombre d'autres constructions.

Aussi le langage de Pascal est-il toujours actuel ; il ne présente encore aujourd'hui rien de désuet ni de périmé, tant il est conforme au génie permanent du français.

Un tel vocabulaire reste forcément assez restreint ; sans compter que la précision des termes en réduit encore la puissance expressive. Pour traduire toutes les impressions, toutes les nuances,

et tous les mouvements, il faut donc recourir à une syntaxe très souple et très adroite, à des « tours » nouveaux, à des images et à des figures.

Examinons d'abord la syntaxe Pascalienne.

J'appelle syntaxe les diverses manières de grouper, de séparer, d'unir et de désunir les mots selon le caractère des choses qu'on veut leur faire dire.

Les langues anciennes, le latin et le grec, avaient des syntaxes que nos langues modernes ne peuvent plus égaler.

Les flexions grammaticales, l'accord des vocables, la concordance des mots et des temps, y fixaient les relations logiques des idées ; la place des mots servait à mettre en relief les idées et les sentiments ; ainsi dans les premiers vers de l'Enéide :

> Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
> Italiam, fato profugus, Laviniaque venit
> Littora,

les flexions, remplaçant la construction, expliquent le sens : « Je chante les combats et le héros qui vint le premier des bords de Troie, jusqu'en Italie et aux rives de Lanivum ». L'ordre des mots, en revanche, appelle et range dans notre sensibilité et notre mémoire, les images principales et les idées sans souci de la logique grammairienne : *des combats..., un héros..., un poème..., Troie..., l'Italie.*

Cette puissance expressive obtenue par l'ordre

où l'on range les mots, c'est-à-dire par la syntaxe, est un tour de force chez nous, où la place de chaque terme est liée à son rôle grammatical, et commandée par son sens logique.

Aussi les grands écrivains du XVII^e siècle qui se sont formés à l'école de la rhétorique latine lui ont-ils emprunté l'ampleur et le déroulement de la période plutôt que ses effets pittoresques : Balzac, Descartes et Bossuet, ont le rythme cicéronien. La période qui ouvre le *Pro Archia* et celle par où débute l'*Oraison funèbre d'Henriette de France*, sont du même rythme.

Pourtant les modernes n'ont pas toujours renoncé à avoir une syntaxe « expressive ». Michelet au XIX^e siècle, n'a pas craint de briser la phrase et parfois de la réduire à des formes exclamatives ou elliptiques. Au XVI^e siècle, Montaigne s'est ingénié à assouplir et à diversifier ses rythmes ; il a même inventé une ponctuation extraordinairement illogique, afin de former des groupes de mots pour l'oreille et l'imagination, dans l'intérieur même d'une période régulière.

Mais un écrivain pur, sans effort, ni déformation, a inventé, en français, une syntaxe pittoresque : la plus pittoresque à la fois et la plus intellectuelle des syntaxes, c'est Pascal :

Voici un premier exemple élémentaire :

> Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé (162).

Il y a dans cet exemple une *anacoluthe*. L'anacoluthe est en effet, le procédé le plus familier à la syntaxe Pascalienne ; elle remplace par une brisure et une soudure l'habituel *c'est... qui...*, dont l'usage est si lourd.

Pascal la redouble parfois :

> Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable — également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti (72).

A ce procédé de l'anacoluthe, Pascal ajoute souvent l'accumulation des détails présentés un à un, comme isolément et sans liens :

> Un homme dans un cachot — ne sachant si son arrêt est donné — n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre — cette heure suffisant s'il sait qu'il est donné pour le faire révoquer — il est contre nature qu'il emploie cette heure-là non à s'informer de l'arrêt donné, mais à jouer au piquet (200).

Ce dernier exemple révèle dans le style de Pascal, un souci très grand d'équilibre. L'architecture de la période devient « artiste ».

Pascal se sert de divers moyens pour donner des valeurs symétriques ou proportionnelles aux groupes de mots. Il emploie avec un art consommé le terrible participe présent qui est en général un poids mort et que seuls, les maîtres de la syntaxe savent employer.

> Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même et, se *considérant* soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles et je crois que, sa curiosité *se changeant* en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption (72).

Je ferai encore entrer dans la syntaxe certaines répétitions symétriques et voulue. « Il est juste que ce qui est juste soit suivi, etc.. » Ce même fragment qui traite de la force et de la justice contient vingt-huit fois, en quinze lignes, les mots *fort* et *juste*, *force et justice*.

La syntaxe ainsi comprise finit par produire un inévitable effet de versification. On se reportera pour en avoir un exemple typique au fragment sur l'Ennui (131) que nous avons cité plus haut, ou encore au fragment :

> S'il se vante, je l'abaisse ;
> S'il s'abaisse, je le vante ;
> Et le contredis toujours,
> Jusqu'à ce qu'il comprenne
> Qu'il est un monstre incompréhensible.

Toute la syntaxe pascalienne a été modifiée et réduite à la régularité dans l'édition de Port-Royal. Ce n'est pas un des moindres services des éditions modernes que de nous l'avoir rendue fidèlement.

***

Après la syntaxe, il reste à étudier les images et les figures.

Pascal n'use pas de figures de mots ; il semble détester les *métonymies*. La métonymie est un procédé qui permet de remplacer dans une phrase, un mot direct par un terme au sens détourné ; exemple :

Observer de quel *front* j'ose aborder son père,

Ou encore :

... *Mon oisive jeunesse*
Sur de vils ennemis a montré son adresse.

Racine (c'est à lui que j'aie mprunté ces exemples de métonymie) en obtient des effets d'harmonie et de rêve. Mais ces combinaisons ne représentent rien aux yeux ; elles ne peuvent être « réalisées » dans un tableau ou un bas-relief. Elles ont, j'en conviens, l'avantage de constituer une langue élégante et nombreuse, et de faire prédominer la puissance mélodique des syllabes sur la puissance pittoresque des mots. Pour l'esprit précis de Pascal, tout cela est un défaut et une faiblesse.

Il emploie donc les comparaisons ou images qui parlent aux yeux. Lorsque le détail précis ne lui suffit pas pour animer l'idée qu'il veut exprimer, il « comme », c'est-à-dire il fait des comparaisons à la manière de Montaigne [1] : tel le fragment où il dit que les grands hommes appartiennent tou-

1. Si je ne *comme* bien, dit Montaigne, qu'un autre *comme* mieux que moi.

jours par quelques points au commun des hommes, et qui se termine sur ces images :

> Ils ne sont pas suspendus en l'air, tout abstraits de notre société. Non, non ; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée ; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre ; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes (103).

Cela se peindrait dans un tableau. Mais le plus souvent il se contente des notations précises.

> Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillotent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire ; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés ; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire ; et par là, en effet, ils s'attirent le respect. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle, ils s'établissent par la force, les autres par grimace (82).

La particularité de Pascal est donc de chercher

le mot qui frappe directement et presque brutalement ; c'est le coup de pierre ou le coup de bâton !

***

Enfin Pascal est un écrivain « dramatique ».

Le développement des idées abstraites le fatigue et l'ennuie. Il a beau en animer puissamment l'expression, il lui faut, en plus, le « dramatiser » en l'incarnant dans des personnages aux prises les uns avec les autres. Ainsi pour le *Pari* : le dialogue brusquement s'y introduit à l'instant où l'on l'attend le moins.

Les *Provinciales* sont une comédie. Racine, bon juge, l'a dit le premier et tout le monde a répété ce jugement. L'*Apologie* aurait ressemblé à un drame d'aujourd'hui.

Sans le savoir et sans le vouloir, Pascal, qui pensait être un savant et un géomètre, est donc dominé par le génie dramatique.

Et c'est dans cet « instinct » que je trouve l'explication dernière de son style qui commence par l'exactitude scientifique pour aboutir à la vie et à l'émotion.

Si le drame est le genre littéraire qui permet le mieux de faire passer dans autrui la passion ou la pensée qu'on exprime, nous nous expliquons maintenant que personne n'ait plus d'action que Pascal sur le lecteur devenu spectateur attentif et bientôt acteur involontaire.

CONCLUSION

LA VIE ET L'INFLUENCE DU LIVRE DES PENSÉES

Les *Pensées*, dès leur apparition, étonnèrent et ravirent. Mais aussi, elles inquiétèrent, et les premières inquiétudes se manifestèrent à Port-Royal même.

Nicole, qui avait contribué à l'édition de Port-Royal, mais qui avait dû n'en pas être satisfait, se décida sans tarder, à dégager sa responsabilité. Dès les premiers mois de 1670, il demandait un privilège pour un ouvrage intitulé : *Traité de l'Education d'un Prince, divisé en trois parties, dont la dernière contient divers traités utiles à tout le monde.* L'ouvrage parut en juillet 1670 (l'achevé d'imprimer date du 15 juillet).

Nicole, nous l'avons dit, y publie les *Trois discours sur la condition des Grands*. Il donne même tout le plan des *Pensées*, et il les loue, peut-être ironiquement. « Il vient de paraître un livre en public..., qui est peut-être l'un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des Princes qui ont de l'esprit. C'est le recueil des *Pensées* de Pascal. Outre l'avantage incomparable qu'on en

peut tirer pour les affermir dans la véritable religion..., il y a de plus, un air si grand, si élevé, et en même temps, si simple et si éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'est plus capable de leur former l'esprit et de leur donner le goût et l'idée d'une manière noble et naturelle d'écrire et de parler ».

Cet éloge nous laisse deviner que Nicole sera moins indulgent pour le fond que pour « l'air ».

En effet, il se sépare de Pascal, sur les principes essentiels de la méthode et de la doctrine Pascalienne.

D'abord, il déclare qu'on a tort de réduire l'Apologétique aux preuves morales et historiques ; il affirme que les preuves métaphysiques et celles qui sont prises à la considération de la nature, « ne laissent pas d'être solides ». Et il les développe à sa manière, en contradiction absolue avec celle de Pascal. Il insinue même que Pascal est de son avis. Or, les fragments manuscrits que l'édition de Port-Royal n'a pas donnés, prouvent que ces insinuations ne sont pas exactes.

Ensuite, le principe même de l'Apologétique Pascalienne, l'inquiétude et l'ennui de la condition humaine, Nicole refuse d'y croire ; il explique l'ennui par des raisons tout extérieures, par une mauvaise éducation, etc...

Enfin, la différence que Pascal établit si fortement, entre les grandeurs naturelles et la grandeur

d'établissement, il l'efface pour rendre « tout à fait solide », la pensée de son ami.

Voilà la première résistance contre les *Pensées*, et l'on en comprend toute l'importance quand on compare ces critiques ainsi enveloppées à celles que Nicole formulera plus tard, avec une franchise sans artifice, dans une lettre fameuse au marquis de Sévigné. Il prend acte du mot de Madame de La Fayette, sur les *Pensées* que « c'est un méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre », et il répète sa réfutation des *Pensées* avec une sévérité outrée. Il n'en admire même pas le style. Elles lui semblent « quelquefois un peu trop dogmatiques, et qui incommodent (son) amour-propre, qui n'aime pas à être régenté si fièrement ».

Les critiques du *Traité de l'Education d'un Prince* furent reprises un an après par un polygraphe qui avait plus de prétention que d'esprit, l'abbé de Villars. Son ouvrage, anonyme, s'appelle *De la délicatesse* (Paris, Barbin, 1671). Il est fait de cinq dialogues au ton un peu agaçant. Les quatre premiers, entre Aliton et Paschase (Pascal), sont une apologie du Père Bouhours. Le dernier se passe entre les mêmes personnages, auxquels s'est joint Ménippe. Paschase explique le plan d'une Apologie qu'il médite : « Mon dessein, dit-il, est de faire un livre plein d'érudition et de piété, qui convainque les athées, les libertins, les hérétiques et les mauvais chrétiens, et qui, en même temps, contienne

tout ce qu'il y a d'érudition la plus recherchée dans la plus savante Antiquité ».

Aliton se fait détailler le plan. Et Paschase récite : « Je n'entreprendrai point de prouver par des raisons naturelles ou l'Existence de Dieu, ou l'Immortalité de l'âme, ou aucune des choses de cette nature... » Ainsi, par des citations empruntées aux passages les plus saillants des *Pensées*, l'abbé de Villars résume les principales thèses de Pascal. Il y ajoute des gentillesses dans le genre de celle-ci : « C'est, comme vous voyez, un beau chapitre pour faire paraître une érudition immense, et en même temps pour discréditer la raison par l'extravagance des chimères qu'elle forge, touchant la vertu, l'âme et l'existence de Dieu ».

Ménippe admire. Mais Aliton parle comme Alceste : « Quand ce dessein serait possible, Paschase est l'homme du monde le moins propre à l'exécuter. Il a de l'esprit, et il en a, si vous voulez, jusqu'au prodige ; mais ce n'est pas un esprit propre à persuader la religion. Il veut avoir toujours trop d'esprit ; il paraît qu'il veut qu'on se rende malgré qu'on en ait, à la force de ses preuves ; et il fait toujours une manière de défi à notre esprit de trouver de quoi se défendre... » Après quoi, Aliton discute et réfute (exactement comme Nicole) les principes et la méthode des *Pensées*. Il y ajoute une critique très vive, mais très superficielle et très méprisante du *Pari* : « Taisez-vous, Pas-

chase, je perds patience, dit-il... Je vous assure, Paschase, que cela est indigne d'un aussi bel esprit que le vôtre... ».

Les Dialogues de Villars seraient restés aussi ignorés qu'insignifiants si, dans son dictionnaire, Bayle ne leur avait fait un sort, à l'article *Pascal*.

***

Le premier succès des *Pensées* ne fut pas entravé par ces critiques.

Nous avons cité le jugement de Mme de La Fayette. Il faudrait y joindre celui d'un autre bon juge : La Bruyère, qui a beaucoup pris à Pascal, tout en se défendant de vouloir l'imiter (Discours sur Théophraste). La Bruyère oppose Pascal à La Rochefoucauld, et déclare que les livres de l'un et de l'autre sont « dans les mains de tout le monde ».

Quant aux Apologistes, ils ne négligeaient pas les *Pensées*. Un oratorien, le P. Mauduit, dans un *Traité de la Religion contre les Athées, les Déistes et les nouveaux Pyrrhoniens* (Paris, 1677), développe l'argument du Pari. « La doctrine qui est traitée dans la première partie, écrit-il, se trouve aussi en substance dans le septième chapitre des *Pensées*, de M. Pascal, qui est un des plus forts de tout son livre. Il faut néanmoins avouer que ce chapitre est trop court et passe trop vite pour être si fort ; un raisonnement si solide et si convaincant méri-

terait bien d'entretenir le lecteur plus longtemps... Pour suppléer à ce manque à la pensée de M. Pascal, il eût fallu avoir la netteté de son esprit, la force de ses mouvements, et l'adresse qu'il avait pour donner le beau tour qu'il donna aux choses. Mais quel remède y avait-il à cela ? Valait-il mieux laisser cette preuve si décisive de notre religion dans la brièveté qui diminuait beaucoup de son effet ? »

Quant à la description de la nature et de la condition humaine, que contient l'édition de Port-Royal, elle ne tardait pas à devenir une matière banale à force d'être usée dans les entretiens, les sermons et les livres de piété. J'en ai trouvé un singulier emploi. Un médecin du XVII^e^ siècle, le D^r^ Venette, dont les ouvrages sur l'amour physique et les mystères de la génération, ont eu un très grand débit à travers tout le XVIII^e^ siècle, et presque jusqu'à nos jours, a cité, dans la préface, et pour se justifier, le morceau : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme... » tant cette page était devenue populaire.

L'autorité de Pascal apologiste ne fit que s'étendre avec les années. En 1722, l'abbé Houteville, auteur d'un important traité sur *La religion chrétienne prouvée par les faits* (Paris, Dupuis, 1722), réservait une place d'honneur à Pascal.

***

Une opposition sourde continuait pourtant.

Elle prit un point d'appui dans la touchante biographie de Pascal par Mme Périer.

Cette biographie, qui fut sans doute écrite pour la première édition des *Pensées*, ne fut imprimée qu'en 1684 à Amsterdam. Bientôt, elle devint l'accompagnement obligé de toutes les éditions. Tout le monde rendit justice au sentiment qui l'avait inspirée, et on la trouva édifiante. Bayle écrivait, dans ses *Nouvelles de la République des Lettres* (décembre 1684).

> Cent volumes de Sermons ne valent pas cette vie-là, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. L'humilité et la dévotion extraordinaires de M. Pascal mortifient plus les libertins que si on lâchait sur eux une douzaine de missionnaires. Ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété ; car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands géomètres, l'un des plus subtils métaphysiciens, et des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde. La piété d'un tel philosophe devrait faire dire aux indévots et aux libertins ce que dit un jour un certain Dioclès, en voyant Epicure dans un temple : « Quelle fête, s'écriait-il, quel spectacle pour moi, de voir Epicure dans un temple ! Tous mes soupçons s'évanouissent ; la piété reprend sa place ; et je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter que depuis que je vois Epicure à genoux. » C'est assurément un beau spectacle que

de voir M. Pascal régler sa vie par la maxime qu'il faut renoncer à tout plaisir, et que la maladie étant l'état naturel des chrétiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être. On fait bien de publier l'exemple d'une si grande vertu ; on en a besoin pour empêcher la prescription de l'esprit du monde contre l'esprit de l'Evangile. On voit assez de gens qui disent qu'il faut se mortifier, mais on en voit bien peu qui le fassent, personne n'appréhende de guérir quand il est malade, comme M. Pascal l'appréhendait. Il y a même des pays dans la chrétienté, où il n'y a peut-être pas un homme qui ait seulement ouï parler des maximes de ce philosophe chrétien.

Mais la lecture de cette biographie laissait deux impressions, l'une que Pascal avait été un perpétuel malade, accablé de tous les maux, et l'autre que ses travaux scientifiques, commencés au hasard des circonstances, poursuivis sans méthode, interrompus sans raison, n'avaient eu aucune importance à ses yeux, ni même dans la réalité.

Aussitôt, venait l'idée que ses *Pensées* devaient manquer de pondération et de sang-froid : *ægri somnia*, et que son prestige de savant avait été fort exagéré.

Cette idée inspire en effet l'article de *Pascal*, dans le dictionnaire de Bayle. Et depuis cette date, on la rencontrera chez tous les adversaires de Pascal. Ceux même qui ne le traiteront pas de malade et d'insensé, estimeront que sa pensée philo-

sophique et religieuse ne doit rien à ses petites découvertes de savant.

***

En attendant que cette opposition se développât, c'est-à-dire en attendant Voltaire et Diderot, un ouvrage paraissait, appelé à un succès presque aussi prodigieux que les *Pensées*, *le Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon. .

L'archevêque de Cambrai y prend le contrepied de Pascal. Il « chante » la beauté de la nature et l'accord de la création avec l'homme : la Terre est un bon abri, et celui qui l'a faite ne peut être qu'un Père infiniment puissant et infiniment tendre pour ses créatures.

Parallèlement, d'autres optimistes détruisaient le pessimisme de Pascal. L'abbé de Saint-Pierre, par exemple, enseignait que pour rendre les hommes bons et heureux, il suffirait d'avoir une sage politique et des lois raisonnables, car le malheur des hommes ne vient que d'être mal gouvernés. Fontenelle employait toute son intelligence à calmer l'inquiétude humaine et à montrer qu'elle n'est qu'un état artificiel, une maladie vite guérie par une bonne hygiène. Locke et la philosophie anglaise substituaient aux constructions de Pascal de fines analyses, où rien ne restait du péché originel, de la misère, de la grandeur et de la disproportion.

Les *Pensées* cessaient ainsi d'avoir prise sur

un siècle où les hommes, confiants en un Dieu facile, en une Nature hospitalière et en une science indéfiniment bienfaisante, n'avaient plus besoin de Jésus-Christ.

C'est alors que, directement, Voltaire acheva de ruiner leur prestige. Il y attaqua Pascal sur les Ecritures, sur le Pari, sur tous les points où, déjà, Nicole et Villars avaient mordu. Mais il fit plus encore : il montra la contradiction irréductible de l'esprit du siècle avec celui de Pascal.

> Le trait qui fait le plus d'honneur peut-être à la pénétration de Voltaire, écrit M. Brunschvicg, c'est qu'au moment où il rapportait d'Angleterre une tradition pour opposer à la tradition du grand poète français il ait choisi pour adversaire Pascal. « J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit », et c'est dans cet esprit qu'il joignit à ses *Lettres Philosophiques* des *Remarques sur certaines pensées de M. Pascal* (1734). Malgré la légèreté et la vivacité du ton, la critique de Voltaire a une grande portée, en ce sens qu'elle exprime exactement le point de vue auquel le XVIII[e] siècle et Voltaire, son interprète le plus autorisé, se sont le plus constamment tenus : le point de vue de l'homme, par opposition au christianisme qui s'élève à Dieu et qui considère toutes choses de ce seul centre de perspective[1]. En

1. Cela n'est pas tout à fait juste pour Pascal qui s'est sans cesse tenu au point de vue l'homme et à qui on pourrait reprocher de n'avoir connu et aimé Dieu que dans son rapport avec l'homme.

d'autres termes, Voltaire réhabilite *cet état de pure nature* dont on a vu que Jansénius combattait si énergiquement l'existence ; il ne veut voir que la vie terrestre dégagée des deux mystères dont le christianisme l'entoure, du péché qui la précède et du jugement qui la suit. Malgré la courageuse répartie d'un ministre protestant, M. Boullier, qui défendit la cause de Pascal et qui essaya de faire apercevoir à son adversaire cette nature morale de l'homme dont son bon sens étroit et son parti pris d'ironique satisfaction lui avaient masqué la profondeur et la diversité (1741), la critique de Voltaire l'emporta devant l'opinion au XVIII^e^ siècle, et ce triomphe fut consacré par l'édition de Condorcet (1776). Dans cette édition, qui est plus complète mais encore plus *arrangée* que celles qui avaient précédé, c'est un *philosophe*, l'apôtre le plus intrépide du rationalisme optimiste, qui présente Pascal au public ; il le loue, il le réfute ; et qui pis est, il le plaint comme une victime de la superstition ; la foi a sinon éteint, du moins combattu le génie de Pascal, et l'éditeur réprimande son auteur d'un ton tranchant comme un savant sûr de lui ferait avec un enfant qui doute et qui pleure. Deux ans après, le livre était réimprimé et Voltaire qui, à la veille de sa mort revenait sur ses premiers écrits, comme pour mieux marquer la direction et la portée de son activité philosophique, y ajoutait de nouveaux commentaires, plus sarcastiques et plus agressifs que les premiers.

Ajoutons que le jansénisme, réduit à un parti fanatique, devenait odieux aux « honnêtes gens » et que cette juste impopularité retombait sur Pascal.

un siècle où les hommes, confiants en un Dieu facile, en une Nature hospitalière et en une science indéfiniment bienfaisante, n'avaient plus besoin de Jésus-Christ.

C'est alors que, directement, Voltaire acheva de ruiner leur prestige. Il y attaqua Pascal sur les Ecritures, sur le Pari, sur tous les points où, déjà, Nicole et Villars avaient mordu. Mais il fit plus encore : il montra la contradiction irréductible de l'esprit du siècle avec celui de Pascal.

Le trait qui fait le plus d'honneur peut-être à la pénétration de Voltaire, écrit M. Brunschvicg, c'est qu'au moment où il rapportait d'Angleterre une tradition pour opposer à la tradition du grand poète français il ait choisi pour adversaire Pascal. « J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit », et c'est dans cet esprit qu'il joignit à ses *Lettres Philosophiques* des *Remarques sur certaines pensées de M. Pascal* (1734). Malgré la légèreté et la vivacité du ton, la critique de Voltaire a une grande portée, en ce sens qu'elle exprime exactement le point de vue auquel le XVIII[e] siècle et Voltaire, son interprète le plus autorisé, se sont le plus constamment tenus : le point de vue de l'homme, par opposition au christianisme qui s'élève à Dieu et qui considère toutes choses de ce seul centre de perspective[1]. En

1. Cela n'est pas tout à fait juste pour Pascal qui s'est sans cesse tenu au point de vue l'homme et à qui on pourrait reprocher de n'avoir connu et aimé Dieu que dans son rapport avec l'homme.

d'autres termes, Voltaire réhabilite *cet état de pure nature* dont on a vu que Jansénius combattait si énergiquement l'existence ; il ne veut voir que la vie terrestre dégagée des deux mystères dont le christianisme l'entoure, du péché qui la précède et du jugement qui la suit. Malgré la courageuse répartie d'un ministre protestant, M. Boullier, qui défendit la cause de Pascal et qui essaya de faire apercevoir à son adversaire cette nature morale de l'homme dont son bon sens étroit et son parti pris d'ironique satisfaction lui avaient masqué la profondeur et la diversité (1741), la critique de Voltaire l'emporta devant l'opinion au XVIII^e^ siècle, et ce triomphe fut consacré par l'édition de Condorcet (1776). Dans cette édition, qui est plus complète mais encore plus *arrangée* que celles qui avaient précédé, c'est un *philosophe*, l'apôtre le plus intrépide du rationalisme optimiste, qui présente Pascal au public ; il le loue, il le réfute ; et qui pis est, il le plaint comme une victime de la superstition ; la foi a sinon éteint, du moins combattu le génie de Pascal, et l'éditeur réprimande son auteur d'un ton tranchant comme un savant sûr de lui ferait avec un enfant qui doute et qui pleure. Deux ans après, le livre était réimprimé et Voltaire qui, à la veille de sa mort revenait sur ses premiers écrits, comme pour mieux marquer la direction et la portée de son activité philosophique, y ajoutait de nouveaux commentaires, plus sarcastiques et plus agressifs que les premiers.

Ajoutons que le jansénisme, réduit à un parti fanatique, devenait odieux aux « honnêtes gens » et que cette juste impopularité retombait sur Pascal.

***

En 1776, Condorcet, qui avait eu communication du manuscrit, en donna un choix plutôt qu'une édition. Il remonte en un sens le courant de Bayle et de Voltaire, car il relève très haut le génie scientifique de Pascal, mais il lui reproche d'avoir entièrement abandonné sa liberté d'esprit, et même de raison, en se laissant prendre à des « misères » scolastiques ou mystiques. Voilà le point de départ de toutes les études qui distingueront en Pascal l'esprit scientifique et l'esprit religieux.

***

En 1779, le discrédit s'arrêta enfin. Un intelligent et consciencieux éditeur, l'abbé Bossut, donnait, en six volumes, les œuvres de Pascal. Il complétait de son mieux les *Pensées*, et les disposait dans un ordre plus rationnel que l'édition de Port-Royal. Il avait eu en mains le manuscrit, comme Condorcet.

Il était désormais impossible de méconnaître l'importance et la grandeur des travaux de Pascal en géométrie, en mathématiques et en physique. Quant à ses *Pensées*, elles paraissaient plus solides et moins captieuses, moins partiales ou moins « partielles ».

Cette résurrection d'un très grand Pascal coïncidait avec le mouvement religieux créé par Rous-

seau. Aussi, lorsque finit le XVIIIe siècle, Pascal, si les « idéologues » continuaient à le traiter comme un adversaire, reprenait une influence forte sur les consciences tourmentées par l'inquiétude, et « en quête d'une assurance de la vie éternelle ».

Je ne sais s'il consola les pauvres gens emportés dans la tempête de la Révolution. Je le crois pourtant. Et le meilleur témoignage que j'en ai, c'est l'admiration que Chateaubriand exprime pour Pascal, au chapitre VI, livre II, du *Génie du Christianisme*.

De ce chapitre, on connaît surtout le fameux fragment : « Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques, qui, à seize ans... ». Cela est bien artificiel : il faut y opposer certaines autres réflexions touchantes, qui sont éparses dans la suite de ce chapitre. J'y trouve de l'émotion mêlée à l'admiration. La fin me semble particulièrement révélatrice : « Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un triste retour sur nous-même. Pascal avait entrepris de donner au monde l'ouvrage dont nous publions aujourd'hui une si petite et si faible partie. Quel chef-d'œuvre ne serait point sorti des mains d'un tel maître ! Si Dieu ne lui a pas permis d'exécuter son dessein, c'est qu'apparemment, il n'est pas bon que certains doutes sur la foi soient éclaircis, afin qu'il reste matière à ces tentations et à ces épreuves qui font les saints et les martyrs ».

***

Les générations chrétiennes qui travaillèrent à rétablir la foi religieuse à partir de 1815, se seraient sans doute beaucoup servies des *Pensées*, si un homme n'était venu, qui parut un nouveau Pascal, et qui, tout plein en effet des *Pensées*, reprit le dessein de Pascal et de Chateaubriand : Lamennais. *L'Essai sur l'Indifférence en matière de religion* vise exactement les mêmes gens que visait Pascal, et souvent lui emprunte ses arguments, si bien que les *Pensées* semblèrent réduites à l'inutilité. Elles furent oubliées comme les livres qui font double emploi.

Et puis, la condamnation qui frappa l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, jeta sur elles un certain discrédit. Mais un événement académique vint opportunément les rajeunir.

> En 1842, « éclata » le Rapport de Victor Cousin à l'Académie française, raconte M. Brunschvicg : « De la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal. » « Que dirait-on si le manuscrit original de Platon était, à la connaissance de tout le monde, dans une bibliothèque publique, et que, au lieu d'y recourir et de réformer le texte convenu sur le texte vrai, les éditeurs continuassent de se copier les uns les autres, sans se demander jamais si telle phrase sur laquelle on dispute, que ceux-ci admirent et que ceux-là censurent, appartient réellement à Platon ? Voilà pourtant ce qui arrive aux *Pensées* de Pascal. Le manuscrit autographe subsiste ; il est à la Bibliothèque royale de Paris ; chaque édi-

teur en parle, nul ne le consulte, et les éditions se succèdent. Mais prenez la peine d'aller rue de Richelieu, le voyage n'est pas bien long ; vous serez effrayés de la différence énorme que le premier regard jeté sur le manuscrit original vous découvrira entre les *Pensées* de Pascal telles qu'elles sont écrites de sa propre main et toutes les éditions, sans en excepter une seule, ni celle de 1670, donnée par sa famille et ses amis, ni celle de 1779, devenue le modèle de toutes les éditions que chaque année voit paraître. » Et avec la fougue ordinaire de son éloquence, sans savoir gré à Port-Royal des deux excellentes copies qu'il avait fait faire du manuscrit original et qui en facilitent singulièrement la lecture, il signale avec indignation tous les genres d'altérations, dont les premiers éditeurs se sont rendus coupables.

Victor Cousin ne se contenta pas d'appeler au travail les déchiffreurs et les érudits. Il indiqua par avance le portrait du nouveau Pascal qui sortirait d'une étude. Et il peignit en pied ce qui devait être le Pascal romantique. Il découvrit en lui le mal du siècle :

Notre scepticisme et notre exaltation, nos découragements et notre orgueil, notre besoin et notre difficulté de croire et d'aimer, il a senti tout cela... Le siècle de Chateaubriand, de Gœthe, de Byron, est préparé à tout ce qu'on peut lui dire sur la vanité de la science et de la pensée, l'empire de la coutume et l'illusion des milieux, l'écoulement de toutes choses, le néant, de nos vertus et même de nos passions, le masque dont le *moi* se couvre, en un mot, la *comédie humaine*, avec son dernier acte toujours

sanglant, où *on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.*

Pour répondre à cet appel, on eut les éditions de P. Faugère, de Molinier, de Havet. Elles sont malgré toutes, dominées par l'idée du romantisme, à laquelle devait s'ajouter bientôt celle de la maladie, de la folie peut-être, et en tout cas de l'angoisse. Le préjugé est encore si grand aujourd'hui, que d'éminents médecins ont « vu » des images et des dessins révélateurs de folie ou de migraine dans le manuscrit, où il n'y en a pas un seul de la main de Pascal (sauf les figures géométriques).

Le vrai Pascal, celui qui a connu le bon usage de la raison, serait donc demeuré ignoré, si, d'une part, les trois éditions de M. Léon Brunschvicg (l'édition savante en trois volumes ; la petite pour les classes et la phototypie), et d'autre part, les profondes exégèses de M. Duhem, n'avaient enfin éclairci l'énigme de ses soi-disant incertitudes et de son pyrrhonisme. La solidité de son génie apparut.

Vers le même temps, les philosophies pragmatistes et les philosophes de l'action habituaient les esprits à des méthodes et à des principes qui n'étaient pas loin de l'esprit de Pascal et qui, dans tous les cas, aidaient à comprendre les *Pensées*.

Maurice Barrès, admirable interprète de ce qu'il appelait *l'Angoisse de Pascal*, le campait à mi-chemin entre le doute et la raison.

L'état actuel du monde, l'inquiétude universelle,

le besoin de réflexion et de retour sur soi, l'importance attribuée à l'homme, redevenu le centre de la nature, tout a renouvelé la popularité de Pascal.

Son singulier pouvoir de parler à chaque lecteur en particulier et de se transformer en un foyer tout intime de chaleur et de lumière, lui a valu une infinité d'amis. Une société des *Amis de Pascal* s'est fondée. Si elle comptait *tous* les amis de Pascal, elle serait innombrable.

Par une juste chance, les travaux multiples qui éclairent mieux, à chaque pas, l'histoire de sa vie et son caractère, le font paraître plus noble et plus raisonnable. Hier, un arrière-petit-neveu de Pascal a prouvé que le ridicule Auvergnat, précieux et amoureux, dont Fléchier s'est moqué, et qui s'appelait bien Blaise Pascal, n'était pas l'auteur des *Pensées*, mais son cousin. On a découvert qu'un Blaise Pascal avait eu et reconnu un enfant naturel ; et c'était un autre Blaise Pascal, secrétaire du roi, peut-être le même que l'amoureux des précieuses auvergnates. Il y a vingt ans, un érudit, plein de science et d'esprit, avait cru démontrer que Pascal n'avait pas fait, en physique, les découvertes dont il se vante ; les recherches auxquelles il a entraîné sur ses pas les Pascalisants ont, au contraire, manifesté la sûreté de sa méthode et la grandeur de son génie.

Aujourd'hui, les adversaires de Pascal adressent à l'auteur des *Pensées* trois reproches : le premier

de n'avoir point de mystique et de n'entendre rien à ces matières, le second, de vouloir captieusement et indiscrètement « régenter » de trop haut les esprits, comme disait Nicole, le troisième, de n'apporter pour l'Ecriture Sainte et l'Evangile qu'une interprétation puérile et indigne d'un savant.

Nous ne savons si le temps confirmera ou détruira ces reproches ; le dernier me paraît injuste, car nous ne savons pas à quelles interprétations de la Bible Pascal aurait abouti ; nous savons seulement qu'il cherchait une exégèse dans des chemins mystérieux pour nous. Le premier ne me semble pas mieux fondé ; Pascal n'avait pas de mystique ; il n'est pas, et ne voulait pas être un mystique ; il n'avait pas dépassé le plan de la raison et de l'observation, de la foi et de l'amour.

Mais enfin, ces questions ne peuvent se décider par des affirmations rapides ; contentons-nous de relire Pascal ; s'il peut nous apprendre à « bien penser », et avec modestie, soyons-lui reconnaissants. Imitons-le dans cette bonne foi avec laquelle il abandonne souvent la dialectique et le raisonnement le plus victorieux pour s'attacher au problème le plus vital et le plus difficile. Reconnaissons avec lui que la vérité est un faisceau, non une suite de chaînons. Cherchons de tous les points de l'horizon et surtout d'en haut, toutes les lumières, pour les concentrer, comme il faisait sur l'homme et sur la destinée humaine.

I) BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

LANSON (G.). *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, Nouvelle édition, Paris, Hachette, 1925.

MARIE (A.). *Bibliographie générale des œuvres de Blaise Pascal*, Paris, Giraud-Badin, 1925-1927, 5 vol. in-8°.

Tome 1er. Pascal savant. — II et III. Pascal pamphlétaire. — IV. Pascal philosophe. — Tome V. Opuscules, lettres, biographie et iconographie.

MICHAUT (G.). *Notes bibliographiques dans l'édition des Pensées*, Fribourg, 1896 4°r,. Elles occupent les pages LXV à LXXV.

BACKER ET SOMMERVOGEL (P. P.). *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus* (Pour les Provinciales).

II) BIBLIOGRAPHIE DES *PENSÉES*

A) ÉDITIONS ORIGINALES.

Les bibliographes et les bibliophiles se sont longuement occupés de l'édition originale des *Pensées*. Retracer leur travail ou leurs querelles n'est point notre affaire. Il suffit d'exposer les résultats obtenus.

1° Un exemplaire unique à la Bibliothèque Nationale (Réserve D. 21-374) in-12° en 365 pages sans approbations et datée de 1669, dont le titre est :

Pensées de M. Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets qui ont esté trouvées après sa mort parmy ses papiers, publié à Paris chez Guillaume Desprez.

2° L'édition de 1670 — que l'on qualifie d'originale — même titre. In-12° de 41 fnc+365 ppch.+10 fnc.

3° Une édition de 1670 — la seconde — même titre. In-12° de 40 fnc+334 ppch+10 fnc.

4° Une autre édition de 1670, qui porte sur le titre « Seconde édition » et qui est véritablement la troisième. In-12° de 40 fnc.+334 ppch.+10 fnc.

5° Une autre édition de 1670, qui porte aussi sur le titre « Seconde édition » et qui est véritablement la quatrième. In-12° de 39 fnc.+348 vpch.+10 fnc.

6° Une édition de 1671 qui a toujours le même titre et qui porte « Troisième édition » en réalité la cinquième. In-12° de 39 fnc.+348 ppch.+10 fnc.

A partir du XVIII^e siècle, les éditions se multiplient ; elles contiennent d'ordinaire en appendice les *Discours sur les Pensées de M. Pascal* et *Sur les preuves* des livres de Moïse, par M. Dubois de la Cour.

B) Éditions modernes complètes, contenant les *Pensées*.

Brunschvicg (Léon) et Boutroux (Pierre). Œuvres complètes publiées suivant l'ordre chronologique avec documents complémentaires, introductions et notes. Paris, Hachette, 1908-1914 (14 vol. in-8°) de la Collection des grands Écrivains de la France.

Strowski (Fortunat). Œuvres complètes publiées avec une biographie, des Introductions, des Notes et des Tables. Paris, Ollendorff, 1923-1930, 3 vol. in-8°.

C) Éditions modernes des *Pensées*.

Havet (Louis). Avec introduction et notes. Paris, 1852, in-18.

Deuxième édition très remaniée : Paris, 1866, 2 vol. in-8°.

Dernière édition (8^e), Paris, 1925, 2 vol. in-8°.

Lefèvre. Paris, Didot, 1858, in-8°.

ASTIÉ. Paris, 1883, in-18.

BRUNSCHVICG (Léon). Avec les opuscules. Avec une introduction et des notes. Paris, Hachette, 1897, in-16.

MICHAUT. Édition critique. Fribourg, 1896, in-4°.

FAUGÈRE. Paris, 1897, 2 vol. in-8°.

GIRAUD. Avec des notes. Paris, 1907, in-16.

GAZIER. Avec des notes. Paris, 1907, in-16.

ESPIARD. Paris, 1923, 2 vol. in-8°.

JACQUES CHEVALIER. Paris, Gabalda, 2 vol. in-16.

MASSIS (Henri). Avec une introduction. Paris, Cité des Livres, 1926-1927, 6 vol. in-16.

3° *Les Opuscules.* On les trouvera surtout dans les œuvres complètes mais aussi en éditions séparées.

L'une de M. Brunschvicg, avec les *Pensées.* Paris, Hachette, 1897, in-16 ;

L'autre plus récente de M. Victor Giraud. Paris, 1905, in-16.

Le Discours sur les passions de l'amour a été souvent réédité. Il est inutile de le faire entrer dans une bibliographie de Pascal puisque ce discours n'est pas de Pascal.

III) BIOGRAPHIE ET ÉTUDES

BECKER. *Observations sur les Pensées de Pascal,* 1876.

BERTRAND. *Blaise Pascal.* Calmann-Lévy, 1891.

BESOIGNE. *Histoire de l'abbaye de P. R.,* 5 vol., Cologne, 1752.

BOSSUT. *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal.* Paris-Nyon, 1781.

BOURGET. *Etudes et Portraits.* P. P. Paris, Lemerre, 1889.

BOUTROUX. Pascal. Collection des grands écrivains, Hachette, 1900.

BRUNETIÈRE. *Dans sa Littérature. Dans ses Etudes critiques.* Hachette.

1re série : *Le problème des Pensées de Pascal.*

3e série : *De quelques travaux récents sur Pascal.*

4e série : *Des Provinciales à propos de discussions récentes.*

4e série : *Jansénistes et cartésiens.*

BRUNSCHVICG. *Le Génie de Pascal.* Paris, Hachette, 1925.

CHEVALIER (Jacques). *Les Maîtres de la Pensée française.* Pascal, Plon, 1923.

COUSIN. *Etudes sur Pascal.* Paris, Didier, 1841-1847.

DANIEL (Père). *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe,* 1694-1696.

CHARLES DROULERS. *La Cité de Pascal.* Paris, Rivière, 1928.

DROZ. *Essai sur le scepticisme de Pascal considéré dans le livre des Pensées.* Paris, Alcan, 1886.

FAGUET. *Art. Pascal dans Etudes littéraires sur le* XVIIe *siècle.* Paris, Lecène.

GAZIER. *Port-Royal et Pascal* dans *Histoire de la Littérature française,* par Petit de Juleville. Paris, Colin.

GIRAUD. *Pascal, l'homme et l'œuvre.* Fontemoing, 1899.

Blaise Pascal. Études d'histoire morale. Paris, Hachette, 1911, in-12°.

La vie héroïque de Blaise Pascal. Paris, Crès.

JANET. *Pascal philosophe.* Rev. vol. et litt., sept. 1880.

Les passions et les caractères dans la littérature du XVIIe siècle. Calmann-Lévy, 1888.

JOVY. *Pascal* inédit, 4 vol. Vitry-le-François, chez l'auteur et de nombreuses publications documentaires, toutes très importantes.

MAYNARD. *Pascal, sa vie, son œuvre, son caractère, ses écrits, son génie.* Paris, Dezobry, 1850.

MICHAUT. *Les Epoques de la pensée de Pascal.* Paris, Fontemoing, 1902.

NOURISSON. *Pascal physicien et philosophe.* Perrin, 1885.

Défense de Pascal, Perrin, 1888.

PETITOT. *Pascal, sa vie religieuse et son apologie du christianisme.* Paris, Bauchesne.

PREVOST-PARADOL. *Les moralistes français.*

RACINE. Abrégé de l'histoire de Port-Royal (Ed. Gazies, 1909).

SAINTE-BEUVE. *Port-Royal.* Garnier.

SCHERER. *La religion de Pascal.* Etudes sur la litt. contemp. IX. Calmann-Lévy, 1883.

STEWART (F.). *La Sainteté de Pascal.* Trad. G. Roth. Paris, Blod et Gay.

STROWSKI (F.). Histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle. Pascal et son temps. Paris, Plon, 1907-1913, 3 vol. in-12.

STROWSKI. Dans *La Sagesse française.* Plon, 1925, in-8°.

SULLY-PRUDHOMME. *Le pyrrhonisme, le dogmatisme et la foi dans Pascal.* Revue D. M., 15 octobre 1890.

La méthode de Pascal. Revue de Paris, 1^er sept. 1894.

VILLEMAIN. *Pascal comme écrivain et moraliste, Discours et Mélanges.* Didier, 1823.

VINET. *Etudes sur Blaise Pascal.* Sandoz et Fischbacher, 1847.

VOLTAIRE. *Remarques sur les pensées de Pascal*, 1734.

Pour les publications les plus récentes, consulter les *Entretiens des amis de Pascal* où l'on trouvera avec des travaux originaux, le compte rendu des articles et des études importantes parus dans ces dernières années.

NOTE

Je cite les *Pensées* d'après le texte que j'ai revisé sur le manuscrit pour le troisième volume des Œuvres complètes de Pascal, Edition Ollendorff-Albin Michel ; je les commente dans l'ordre où elles y seront classées ; mais comme l'édition classique de M. Léon Brunschvicg (Hachette) est actuellement dans toutes les mains, je joins à chaque fragment le numéro qu'il porte dans cette édition. Pour le détail de la biographie de Pascal, je renvoie à *Pascal et son Temps*, 3 vol., Paris, Plon.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LA PSYCHOLOGIE INTELLECTUELLE DE PASCAL

L'éducation de Pascal. — La machine à calculer. — L'équilibre des liqueurs. — Les considérations mathématiques ..... p. 7

CHAPITRE II

L'EXPÉRIENCE MORALE ET RELIGIEUSE DE PASCAL

La jeunesse mondaine de Pascal. — Expérience politique. — Expérience religieuse..... p. 27

CHAPITRE III

LE MANUSCRIT

Histoire et description du manuscrit. — Les Éditions. — Désaccord des éditions et de manuscrit..... p. 49

CHAPITRE IV

PRÉLIMINAIRES DES PENSÉES

L'entretien avec M. de Sacy. — Les Fragments contemporains des « Provinciales »..... p. 73

CHAPITRE V

L'APOLOGIE

L' « Apologie ». — Son but. — Son plan. — Son ordre ..... p. 83

CHAPITRE VI

LE PARI

Histoire du Pari d'après le manuscrit. — Les ramifications du Pari..... p. 101

CHAPITRE VII

LA NATURE DE L'HOMME

Grandeur et misère. — Rôle de la Pensée. — Le divertissement. — La religion chrétienne..... p. 115

CHAPITRE VIII

L'HOMME DANS L'UNIVERS

Les puissances trompeuses. — Les deux infinis. — L'inter-dépendance universelle. — Le Pyrrhonisme. — La solution vraie..... p. 137

CHAPITRE IX

LE PEUPLE JUIF ET LES LIVRES SAINTS

Les avantages du peuple Juif ; Grotius et Hobbes. — L'Écriture est un « chiffre ». — Pascal et Spinoza. — Pourquoi Dieu s'est voulu cacher..... p. 161

CHAPITRE X

JÉSUS-CHRIST..... p. 171

CHAPITRE XI

LA POLITIQUE DE PASCAL

Le principe de la politique selon Pascal. — La raison des effets. — Opinions du peuple saines. — Trois Discours sur la Condition des Grands..... p. 185

CHAPITRE XII

PENSÉES DÉTACHÉES

Les Miscellanées. — Les « Spongia solis »..... p. 199

CHAPITRE XIII

PRINCIPES LITTÉRAIRES ET MODÈLES DE PASCAL

La précision géométrique. — L'honnête homme. — Pascal et Épictète..... p. 205

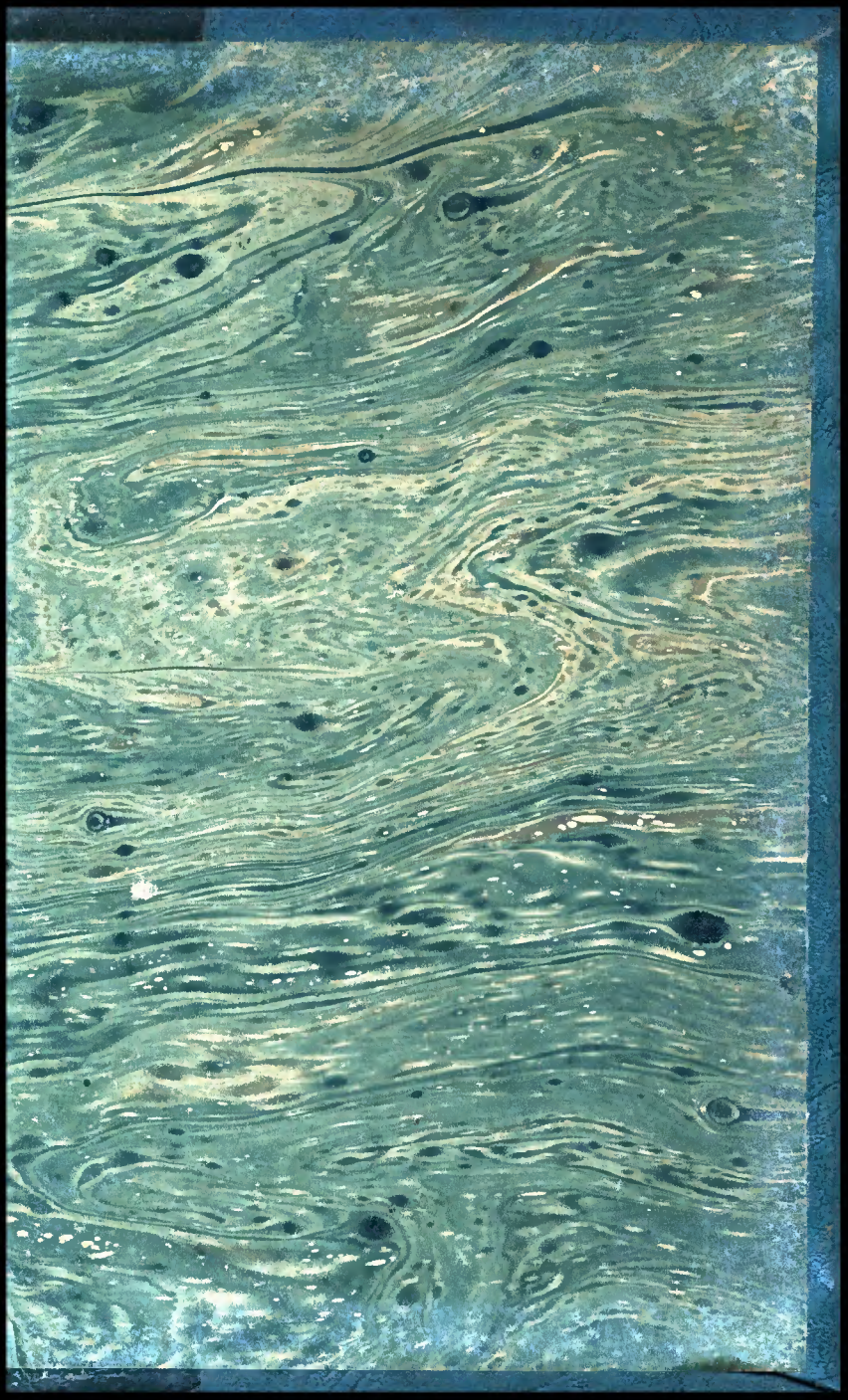
CHAPITRE XIV

LA LANGUE ET LE STYLE DES PENSÉES

Le vocabulaire. — La syntaxe. — Les images. — L'instinct dramatique..... p. 223

CONCLUSION

La vie et l'influence du livre des Pensées.... p. 235

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE..... p. 253

MELLOTTÉE, Imp. — Paris-Châteauroux